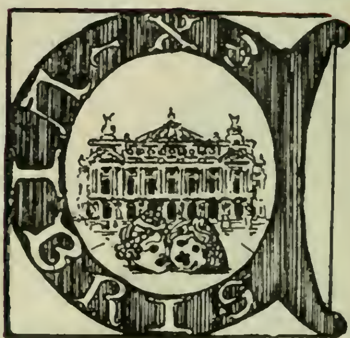








# HISTOIRE UNIVERSELLE

*DES*

# THÉÂTRES

## DE TOUTES LES NATIONS,

*Depuis* THESPIS *jusqu'à nos jours ;*

Par une Société de Gens de Lettres.

---

*Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.*

---

TOME V. Ire PARTIE.

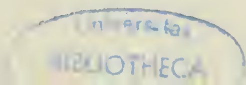


*A PARIS,*

Chez LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*





# HISTOIRE
## UNIVERSELLE
### *DES*
# THÉÂTRES.



## PREMIÈRE PARTIE
### *du cinquième Volume.*

LES détails que nous avons donnés sur les différentes cérémonies usitées chez les Romains, serviront de guides aux Auteurs qui auront besoin de les employer, & nous les exhortons à en profiter aussi scrupuleusement que de ceux qui sont renfermés dans les articles suivans. Chaque Pays avait ses coutumes particulières, & nous espérons que

peu-à-peu on perdra la ridicule manie d'habiller à la Françaiſe tous les objets que l'on préſente ſur nos Théâtres. C'eſt un abus contre lequel nous ne pouvons trop nous élever, & nous avons pour nous tous les Amateurs du ſpectacle, qui ne ceſſent de ſe plaindre du peu d'illuſion qui règne dans nos Pièces. La ſuite de cet Ouvrage fera ſentir de plus en plus la juſteſſe de cette réflexion.

## *MARIAGES DES ROMAINS.*

Le Mariage d'une fille Romaine ſe traitait ordinairement avec ſon père, ou avec la perſonne dont elle dépendait, & c'était à l'un ou à l'autre que l'on devait en faire la demande : ſi elle était agréée, on s'accordait ſur les conditions, on les mettait par écrit, on les ſcellait du cachet des parens, & enſuite on donnait le repas d'alliance. Ces premières formalités accomplies, l'époux envoyait un anneau d'or à ſa fiancée ; dans les premiers tems, il était de fer, & Pline aſſure que cet uſage s'obſervait encore de ſon vivant. Comme avant Auguſte, on n'avait point fixé le moment de ces fiançailles, ce Prince ordonna qu'elles n'auraient lieu que lorſque les parties feraient nubiles : cependant il était permis d'accorder une fille de dix ans, parce qu'elle était cenſée nubile à douze.

Le jour de ſes nôces, on lui ſéparait les cheveux avec une javeline & l'on en formait ſix

treſſes à la manière des *Veſtales*, pour lui marquer qu'elle devait vivre chaſtement avec ſon mari. On lui mettait ſur la tête un chapeau de fleurs, recouvert d'une eſpèce de voile que les gens riches ornaient de pierreries : il était de couleur de ſafran, ainſi que les ſouliers que l'on faiſait plus élevés qu'à l'ordinaire, afin que la mariée parût grande. Sa robe était longue & blanche, ou de la couleur de ſon voile, & ſa ceinture était nouée du nœud Herculéen qu'il n'appartenait qu'au mari de dénouer.

Le ſoir, à la lueur de cinq flambeaux de bois d'épine blanche, portés par de jeunes enfans, on feignait d'enlever la fille d'entre les bras de ſa mère pour la livrer à ſon mari : le nombre était fixé à cinq, parce que cette cérémonie ſe faiſait en l'honneur de Jupiter, de Junon, de Vénus, de Diane & de la Déeſſe de Perſuaſion. Deux autres jeunes enfans la conduiſaient en la tenant chacun par une main, & un troiſième portait devant elle le flambeau de l'hymen. Les parens faiſaient cortège en chantant *hymen, ô hyménée !* Une femme était chargée de la quenouille, du fuſeau & de la caſſette de cette jeune épouſe ſur le paſſage de laquelle on répandait de l'eau luſtrale, afin qu'elle entrât pure dans la maiſon de ſon mari.

Lorſqu'elle avait mis le pied ſur le ſeuil de la porte qui était ornée de guirlandes de fleurs, on

lui préſentait le feu & l'eau pour lui faire connaître qu'elle devait avoir part à toute la fortune de ſon mari. On avait ſoin auparavant de lui demander ſon nom, & elle répondait *Caïa* pour certifier qu'elle ſerait auſſi bonne ménagère que *Caïa Cæcilia* mère de Tarquin l'*Ancien*. Auſſi-tôt après, on lui remettait les clefs de la maiſon pour marquer qu'elle avait autorité ſur ce qu'elle renfermait, mais en même-tems, on la priait de s'aſſeoir ſur un ſiége couvert d'une peau de mouton avec ſa laine, pour lui faire entendre qu'elle devait s'occuper du travail de la tapiſſerie, de la broderie &c. Enſuite on faiſait le feſtin, & l'heure du coucher arrivée, les époux ſe rendaient dans la chambre nuptiale. Les matrones qu'on appellait *pronubæ*, y accompagnaient la mariée & la mettaient au lit *génial*, ainſi nommé, parce qu'il était dreſſé en l'honneur du génie du mari.

Avant de les quitter, les garçons & les filles leur chantaient quelques vers, & cette première nuit, on avait ſoin de ne point laiſſer de lumière dans l'appartement, ſoit pour épargner la modeſtie de la mariée, ſoit pour empêcher l'époux de s'appercevoir de ſes défauts cachés, ſuppoſé qu'elle en eût. Le lendemain, il invitait toute ſa famille à un repas durant lequel ſa femme était aſſiſe à côté de lui ſur le même lit de table. Ce même jour, les deux époux faiſaient un ſacrifice aux

Dieux & recevaient les présens qu'on leur apportait

Telles étaient les cérémonies du Mariage chez les Romains, mais ils avaient deux manières de prendre leurs femmes. L'une était de les épouser comme chez les Grecs, sans autre convention que de les retenir chez eux : alors elles devenaient de véritables épouses quand elles étaient restées une année entière près de leurs maris, mais sans un jour d'interruption. C'est ce qu'on appellait Mariage par l'usage, *ex usu.*

L'autre manière était d'épouser une femme après des conventions matrimoniales, & ce Mariage s'appellait de vente mutuelle, *ex coemptione.* Alors la femme donnait en cérémonie trois *as* à son mari, & le mari donnait à sa femme les clefs de sa maison pour témoigner qu'il lui en accordait l'administration. Ces femmes seules portaient le nom de mères de famille, *matres familias*, & elles seules étaient héritières de leurs maris après leur mort.

Il résulte de-là que chez les Romains, le *Matrimonium ex usu*, ou ce que nous nommons aujourd'hui *concubinage*, était une union moins forte que le Mariage de vente mutuelle; c'est pourquoi on le nommait aussi demi-Mariage, *semi-Matrimonium*, & la concubine demi-femme, *semi-conjux.* On pouvait avoir l'une ou l'autre, mais il était défendu de prendre les deux en même-tems. Nous

en avons une preuve authentique dans un Concile de Tolède, qui ordonne que chacun, ſoit Laïc, ſoit Eccléſiaſtique, doit ſe contenter d'une ſeule compagne, ou femme, ou concubine, ſans qu'il ſoit permis de tenir enſemble l'une & l'autre. Cet uſage ſe conſerva en Italie, non-ſeulement chez les Lombards, mais depuis encore, quand les Français y établirent leur domination : quelques autres peuples de l'Europe regardaient auſſi le concubinage comme une union légitime. Cujas aſſure que de ſon tems, les Gaſcons & les habitans voiſins des Pyrénées n'y avaient pas encore renoncé.

Les fautes les plus griéves que les femmes Romaines puſſent commettre & qui ne leur étaient point pardonnées, c'était, ou de manquer à la fidélité conjugale, ou de boire du vin, & Romulus avait ordonné que chacune de ces deux fautes ſerait punie de mort. Le vin, diſait-il, eſt dans les femmes le principe de la corruption, & leur incontinence eſt l'excès de la corruption même. Cette loi fut obſervée avec tant de ſévérité, que, ſelon Valère Maxime, Romulus ne crut pas devoir condamner Equatius Métellus ou Mécénius qui plongea un poignard dans le cœur de ſa femme, uniquement parce qu'il la ſurprit buvant du vin. Fabius Pictor en cite une autre que ſes parens firent mourir de faim pour avoir forcé un coffre dans lequel étaient renfermées les clefs du cellier. Aulugelle & Pline

aſſurent qu'en conſéquence de cette loi, il était d'uſage à Rome, que les femmes fuſſent embraſſées par leurs proches, dans quelque endroit qu'elles ſe trouvaſſent, moins pour ſatisfaire aux devoirs de la politeſſe & de l'amitié, que pour ſentir à leur haleine ſi elles n'avaient point bu du vin. Les parens y veillaient avec d'autant plus de ſoin, que le Légiſlateur leur avait remis le Jugement de la coupable.

La loi qui autoriſa le divorce chez les Romains, fut empruntée en partie des Athéniens chez leſquels il était libre à un mari de répudier ſa femme, & à une femme de répudier ſon mari, avec cette clauſe que la partie léſée comparaîtrait devant l'*Archonte* auquel elle ferait part des raiſons qui la déterminaient. Ce fut ainſi qu'en uſa l'épouſe d'Alcibiade, qui rendit compte au Magiſtrat de l'infidélité de ſon mari & des autres ſujets qu'elle avait de s'en plaindre. Les Dames Romaines qui dans les commencemens n'avaient pas eu le même privilége, s'arrogèrent peu-à-peu le droit de faire caſſer leurs mariages, & quand cette demande était faite par le mari, telle était à-peu-près la formule qu'il prononçait, ou faiſait prononcer par un de ſes affranchis, devant un certain nombre de témoins : *Thoro meo diverte, tibique res tuas habeto. Valeas, tibi habeas res tuas, reddas meas; uxor, vade foras.* Alors l'épouſe congédiée remettait les

clefs de la maiſon entre les mains de ſon mari, ou de celui qui les lui demandait de ſa part : de ce moment, elle ceſſait d'avoir inſpection ſur le ménage, & elle retournait ſous la tutelle de ſes parens. Au reſte, ſi elle n'avait point donné lieu au divorce par ſa mauvaiſe conduite, elle était autoriſée à redemander ſa dot en entier, ſinon elle n'en obtenait que la moitié. L'autre partie était réſervée au mari & aux enfans.

Chez les Romains, comme chez les Grecs, les femmes étaient deshonorées ſi elles venaient à ſe remarier, & chez les premiers, on leur défendait l'entrée du Temple de la Pudicité. Ces différens peuples imaginaient qu'une femme était obligée de conſerver aux mânes de ſon mari la fidélité qu'elle lui avait jurée, & c'eſt dans ce ſens que Virgile, *Liv. IV de l'Enéïde*, fait dire à Didon veuve de Sichée,

*Ille meos primus, qui me ſibi junxit amores*
*Abſtulit ; ille habeat ſecum, ſervetque ſepulchro.*

Dans Homère, Pénélope eſt recherchée par une foule d'Amans, & Pénélope ſe refuſe à leur deſir, malgré le ſoin qu'ils ont de lui répéter qu'Ulyſſe ne vit plus. Cette aſſurance ne la rend que plus ſévère, & ſon cœur ne continue d'être inflexible que pour ſe conſerver la réputation de femme d'honneur, que pour ne pas rompre les nœuds ſacrés qui

l'uniſſent encore à l'ombre de ſon époux. La crédulité ſur cet article allait ſi loin, que l'on était perſuadé que juſques dans le ſéjour des morts, un mari était jaloux de poſſéder ſeul la tendreſſe de ſa femme, & qu'un ſecond hyménée devenait pour lui un ſujet de douleur & de confuſion; de-là ce mot de Juſtinien, *anima mariti defuncti ſecundis nuptiis contriſtatur.* D'après cette ſuperſtition, on avait grand ſoin que les *pronubæ* qui préſidaient à la concluſion des Mariages, n'euſſent jamais épouſé qu'un ſeul mari. On en tirait un préſage heureux en faveur de la future épouſe, & l'on eſpérait que la mort même n'altérerait point des liens formés par l'entremiſe d'une femme fidèle à ſes premiers engagemens. *Pronubæ adhibebantur nuptiis, quæ ſemel nupſerant, matrimonii perpetuitatem auſpicantes.* ( Feſtus. )

Une ancienne loi de Rome avait proſcrit le célibat, & tous les Citoyens étaient obligés de ſe marier après un certain âge, ſans quoi, les Cenſeurs avaient droit de les punir. Ce fait eſt atteſté par Cicéron dans ſon ſecond Livre *de Legibus*, & l'on y verra que les célibataires privés de toutes les prérogatives attachées au droit de Bourgeoiſie Romaine, perdaient en même-tems celui de teſter & de témoigner en Juſtice. Auſſi, avant que de recevoir la dépoſition, ou le ferment d'un témoin, le Juge ne manquait-il pas de lui demander s'il

était marié. *Ex animi ſententia , uxorem habeas ?* en conſcience , avez-vous une femme ?

Conformément à cette loi contre le célibat , il était d'uſage que le Cenſeur chargé de la cérémonie de la récenſion , fît à chaque Citoyen la queſtion que nous venons de citer, & l'un de ces Magiſtrats n'oublia pas de la faire en pareille circonſtance , à un Particulier dont il aimait la femme : Oui , lui répondit-il , je ſuis marié , mais mon Mariage n'eſt pas de votre goût : *habeo equidem uxorem , ſed non ex animi tui ſententia.* C'était faire ſentir au Cenſeur qu'il ne voyait qu'avec regret l'objet de ſa paſſion ſous la puiſſance d'un mari vigilant , & pour ſe venger de la hardieſſe de ſa réponſe , le Cenſeur le mit au nombre des *ærarii* qui ſupportaient toutes les charges de la Bourgeoiſie , & ne jouiſſaient d'aucuns de ſes priviléges.

Les ordonnances que les Grecs avaient portées contre le célibat , n'étaient pas moins rigoureuſes que celles-ci ; nous en avons parlé dans notre premier Volume , & plus nous avançons , plus le lecteur doit ſentir que preſque tous leurs uſages étaient paſſés chez les Romains : leurs préjugés en religion étaient à-peu-près les mêmes , & le détail des cérémonies qui ſe pratiquaient aux funérailles des uns & des autres , ſera une nouvelle preuve de ce que nous avançons.

## *LOIX FUNÉRAIRES.*

### PREMIÈRE LOI.

*Qu'on n'enterre perſonne, & qu'on ne brûle aucun cadavre dans la Ville.*

On obſervait cette coutume ſi religieuſement, que les cadavres même des Rois étaient portés hors les murs, au pied, ou ſur la cime des montagnes. Il eſt vrai que l'on y dérogea pendant un certain tems, ſoit par la négligence, ſoit par la condeſcendance des Magiſtrats, mais elle fut rétablie par les Décemvirs, & l'Empereur Adrien ſtatua une amende conſidérable, tant contre ceux qui enterreraient les morts dans la ville, que contre les Magiſtrats qui toléreraient cet abus. Il ordonna même que le lieu de la ſépulture ſerait confiſqué au profit du public, & que le corps du défunt ſerait exhumé. Antonin, Dioclétien & Maximien, ratifièrent ces Ordonnances : que de maladies nous aurions prévenues, ſi nous avions adopté le même uſage, & comment n'a-t-on pas ſenti qu'un terrein rempli de corps entaſſés les uns ſur les autres, produit néceſſairement les exhalaiſons les plus dangereuſes ! Cette raiſon ſeule avait décidé les Romains, & la crainte des incendies fut la cauſe qui les empêcha de brûler aucuns cadavres dans l'intérieur des remparts. *Propter ignis pericu-*

*lum*, dit Ciceron. *Lib. II. de Legibus.* Cette même loi était une ſuite de la ſuperſtition des Payens qui croyaient que les lieux ſaints & les cérémonies de la religion étaient profanés par le voiſinage d'un corps mort.

En conſéquence, chaque famille Romaine ſe choiſiſſait le lieu de ſa ſépulture à la campagne, dans ſon propre héritage, & réſervait pour cela un jardin, ou un champ expoſé à la vue des voyageurs. De-là, l'ancien ſtyle des épitaphes. *Aſta, viator. Cave, viator. Aſpice, viator.* Ce ne fut donc que par un privilége particulier que quelques perſonnages obtinrent le droit de ſépulture dans l'intérieur des murs, tel que le Conſul P. Poſthumius Tubertus à qui l'on accorda cet honneur, l'an de Rome 249, pour lui & pour ſa famille.

## IIe. LOI.

*Qu'on banniſſe des Funérailles le luxe & le deuil outré.*

Les Décemvirs empruntèrent cette Loi de Solon qui par de ſages règlemens avait réprimé le faſte que les Athéniens mettaient dans les cérémonies de leurs obſèques. Un nombreux cortège de *pleureuſes* y pouſſait des cris immodérés, & y chantait à la louange du défunt, cette ſorte de vers lugubres que l'on appellait *Nénies.* Ces larmes de commande ſe payaient fort cher, & ſi la loi précédente

n'en abrogea pas entièrement l'ufage, du moins elle en corrigea l'excès.

### IIIe. Loi.

*Qu'on ne façonne pas avec la fcie le bois dont on conftruira les bûchers.*

Cette Loi venait encore de Solon qui, comme fon fucceffeur Phalérus, avait défendu aux Athéniens d'employer l'art de la menuiferie, & les ornemens de la fculpture dans la conftruction des fépulchres.

### IVe. Loi.

*Qu'on ne mette fur le mort que trois habits de parade bordés de pourpre; & qu'il ne fe trouve que dix joueurs de flûte à fes obsèques.*

Par honneur, les Anciens chargeaient le bûcher ou le fépulchre du défunt, de tout ce qu'il avait eu de plus précieux pendant fa vie.

> *Tum membra thoro defleta reponunt,*
> *Purpureafque fuper veftes, velamina nota*
> *Injiciunt.* ( Virg. Enéid. Lib. VI. )

Cet abus s'était introduit à Rome, & les Décemvirs y adoptèrent la loi de Solon qui chez les Athéniens avait réduit cette offrande à trois robes. Il en fut de même pour les joueurs de flûte, qui compofaient un Collége nombreux que jufqu'alors on avait admis aux cérémonies funéraires.

*Temporibus veterum tibicinis usus avorum*
*Magnus, & in magno semper honore fuit.*
*Cantabat fanis, cantabat tibia ludis,*
*Cantabat mœstis tibia funeribus.*
*Adde quod ædilis, pompa qui funeris irent*
*Artifices solos jusserit esse decem.* (OVID. L. VI. Fast.)

Malgré ce règlement, les trompettes étaient toujours appellés aux Funérailles des Grands.

## Vᵉ. LOI.

*Que les femmes ne s'écorchent pas le visage, qu'elles ne se défigurent pas, & qu'elles ne poussent point de cris affreux.*

Cette coutume insensée régnait depuis long-tems en Italie, Numa l'avait proscrite, & les Décemvirs suivirent son exemple. Solon en avait fait autant à l'égard des Athéniennes qui ne croyaient pouvoir témoigner leur douleur qu'en se mutilant la figure. Le *Lévitique* condamne la même pratique reçue chez les Phéniciennes.

## VIᵉ. LOI.

*Qu'on n'enlève point un membre d'un corps mort pour lui faire de nouvelles Funérailles, à moins que ce ne soit d'un homme tué à la guerre, ou hors de son pays.*

Il arrivait souvent à Rome que les amis & les parens du défunt prenaient quelques-uns de ses membres,

membres, pendant que l'on célébrait ſes obsèques, pour avoir la ſatisfaction de lui faire de ſecondes Funérailles, & les Décemvirs abolirent cette coutume, fondés ſur ce que d'un côté, elle multipliait la dépenſe, & que de l'autre, elle ne ſervait qu'à prolonger des regrets toujours inutiles.

A l'égard de ceux qui étaient morts à la guerre, ou qui avaient été dévorés par quelque bête &c..., il fut ſtatué que pour honorer leur vertu, on leur érigerait un de ces tombeaux que l'Antiquité appellait *Cænotaphia :* d'après la ſuperſtition de ces tems-là, elle ſe figurait que ces monumens vuides ſervaient de retraite aux ames de ceux qui étaient morts ſans ſépulture. On y ſuppléait en jettant trois poignées de terre ſur une tombe qu'on leur élevait, & du haut de laquelle on les appellait trois fois par leur nom. Enée rendit ce tribut à la mémoire du jeune Polydore.

*Ergo inſtauramus Polydoro funus, & ingens*
*Apperitur tumulo tellus : ſtant manibus aræ.*
*Animamque ſepulchro*
*Condimus, & magna ſupremum voce ciemus.*
(Eneid. Lib. III.)

*Et ſæpe*, dit Ovide :

*Et ſæpe in tumulis, ſine corpore, nomina legi.*

Cependant les parens & les héritiers du mort étaient encore les maîtres de recueillir les reſtes du cadavre, & de les tranſporter au lieu deſtiné

à la ſépulture, pour lui faire de nouvelles obſèques.

VII^e. LOI.

*Qu'on n'embaume point les eſclaves après leur mort, qu'on ne boive point à la ronde autour des cadavres, & qu'on ne verſe pas ſur eux des liqueurs parfumées.*

La coutume de laver les corps, de les oindre, de les embaumer, paſſa des Egyptiens aux Grecs, & ceux-ci la tranſmirent aux Romains. Cette précaution était néceſſaire dans des climats méridionaux, & dans des tems où l'on gardait les cadavres ſept jours avant que de les tranſporter au bûcher : on ne les brûlait que le huitième, ſelon Servius, & le neuvième était employé à recueillir leurs cendres. Les Décemvirs ne voulurent pas que l'on rendît ces honneurs à ceux qui avaient paſſé leur vie dans la ſervitude, & en même-tems ils abolirent les feſtins que les parens avaient l'habitude de donner autour des ſépultures en l'honneur des Dieux Mânes & des défunts. Les Payens étaient perſuadés que les ames de ces derniers ſe repaiſſaient de l'odeur ainſi que de la fumée des viandes, & en conſéquence, ces ſortes de repas devenaient très-diſpendieux, ſoit du côté des mets, ſoit du côté des liqueurs & des parfums. On toléra ſeulement les libations de vin. *Servilis unc-*

*tura, omnis que circum potatio auferitor. Murrata potio ne inditor.* Mais les Auteurs ont fait des recherches inutiles pour découvrir la qualité de cette *murrata potio*. Les uns ont dit que c'était une mixtion de différens parfums qui formaient un nectar exquis : d'autres l'ont prise en effet pour une composition de myrrhe. Quelques autres enfin ont prétendu que cette liqueur avait pris son nom d'une pierre précieuse appellée *murra*. Selon eux, la poudre de cette pierre broyée etait aromatique, & communiquait au breuvage une vertu qui flattait en même-tems le goût & l'odorat.

## VIIIe. Loi.

*Qu'on ne porte point aux funérailles des couronnes ou des festons.*

Ce fut encore par une raison d'économie que l'on retrancha ces vains ornemens dont on parait les bûchers & les sépultures. On en excepta seulement la couronne qui devait être mise sur la tête du mort. L'article suivant donne l'explication de celui-ci.

## IXe. Loi.

*Si le mort a mérité une couronne, qu'il soit permis à ses parens de la lui mettre, soit pendant les sept jours qu'il reste en son logis, soit lorsqu'on le conduira à la sépulture.*

On en usait ainsi chez les Athéniens à l'égard de ceux qui s'étaient acquis de la réputation dans les combats, ou dans les Jeux publics, & la famille avait part aux honneurs qu'on leur rendait. Les Romains crurent devoir en faire de même, & la couronne dont ils ornaient leurs morts était une marque de distinction qu'il n'était pas permis de refuser à leur mérite personnel, ou au sang dont ils sortaient. Ainsi la couronne leur appartenait de droit si, pendant leur vie, ils avaient remporté quelque victoire, s'ils s'étaient distingués dans les Jeux, ou par eux-mêmes, ou par le ministère de leurs esclaves, ou par la vîtesse de leurs chevaux.

Nous avons dit que les corps étaient gardés sept jours avant d'être brûlés, & en cela nous sommes d'un avis contraire à Virgile qui fixe l'inhumation au troisième : ( *Liv. XI de l'Enéide* ).

*Tertio lux cœlo gelidam dimoverat umbram,*
*Mœrentes altum cinerem & confusa ruebant*
*Ossa focis, tepidoque onerabant aggere terræ.*

Mais Virgile est contredit par Horace dans ses deux vers suivans que cite Porphyre, l'un de ses Commentateurs.

*Nec in sepulchris pauperum prudens anus*
*Novem diales dissipare pulveres.*

( Ode XII. du Liv. des Epodes. )

*Les Féries novennales*, ajoute ce même Porphyre, étaient les neuf jours que l'on paſſait à pleurer le mort, & à lui rendre les derniers devoirs. De-là le ſacrifice *novennal* qui ſe faiſait le neuvième jour après le décès. Sur cela St. Auguſtin dit, *in Geneſim. Neſcio utrum inveniatur alicui Sanctorum, in Scripturis, celebratum eſſe luctum novem dies, quod apud Latinos novendial appellant.*

## Xe. LOI.

*Qu'on ne donne qu'un lit à chaque cadavre.*

A Rome, un mort de quelque diſtinction était porté ſur un lit funéraire, ou par ſes parens, ou par ſes amis, ou par les Grands de la République, ſelon le rang qu'il avait tenu, ſur-tout s'il s'était ſignalé par des actions d'éclat & par des ſervices importans. Alors on multipliait les lits de parade pour donner plus de majeſté à la pompe funèbre, & la loi en défendait l'abus qui, malgré elle, ſe renouvella dans plus d'une circonſtance. A l'égard des petites gens, ils étaient mis dans une bière & tranſportés au bûcher ou au lieu de la ſépulture par des hommes nommés *Veſpillones*, ou *Veſpæ*: on les appellait ainſi, dit Feſtus : *quia veſpertino tempore eos efferunt, qui funebri pompâ duci propter inopiam nequeunt.* Pendant long-tems en effet, on obſerva de ne faire les convois que le ſoir, mais

dans la ſuite on prit indifféremment le jour ou la nuit.

XIe. LOI.

*Qu'on n'emploie point d'or dans les obsèques, excepté ſi le mort a eu quelque fil pour lier ſes dents: alors, on pourra légitimement enterrer, ou brûler le corps avec ce fil.*

Les ornemens faits de ce métal étaient défendus comme une prodigalité indécente dans une cérémonie lugubre, & les Décemvirs ne permirent que le fil d'or dont on avait coutume de lier les dents du défunt pour les tenir dans une ſituation naturelle.

XIIe. LOI.

*Que dans la ſuite on ne bâtiſſe point de ſépulture, & qu'on n'élève point de bûcher mortuaire, qu'à la diſtance de ſoixante pieds d'une maiſon, contre le gré de celui à qui elle appartient.*

L'intention des Décemvirs en promulguant cette Loi, était 1°. d'empêcher que le feu du bûcher ne ſe communiquât de proche en proche; 2°. de garantir tout particulier du mauvais air que devait produire la corruption d'un cadavre. Cependant on pouvait demander le conſentement du propriétaire d'une maiſon, ſoit pour dreſſer le bûcher, ſoit pour fixer le lieu de la ſépulture à une diſtance

moindre que ſoixante pieds. Si, au contraire, l'endroit déſigné devenait conſacré pour la Religion, la famille du défunt y acquérait le droit d'inhumation malgré les oppoſitions de ce même propriétaire.

XIII[e]. LOI.

*Que la poſſeſſion ne preſcrive jamais contre le domaine d'une ſépulture & de ſon veſtibule.*

Cette poſſeſſion était inviolable, & le terrein ſur lequel on l'avait établie, ne pouvait ſervir à aucun uſage profane. C'était un héritage acquis à perpétuité aux pères & aux enfans d'une même famille, héritage que la Religion ne permettait pas d'aliéner, & quiconque eût oſé envahir un fond ſi reſpectable, démolir des ſépultures, troubler les cendres des morts, ſe ſerait rendu coupable du plus grand de tous les crimes. Cette Loi, dit Cicéron, était fondée ſur la nature même qui ne permet pas que les vivans uſurpent ſur les morts le ſeul aſyle dont ils jouiſſent. Solon avait inſpiré ces idées aux Athéniens, & nous avons fait voir dans notre premier Volume juſqu'à quel point ils portaient leur vénération à l'égard des tombeaux. Chez les Romains, comme chez les Grecs, il était défendu de bâtir ſur le ſol qui leur était conſacré, ou d'y fixer ſa demeure, à moins que le mourant n'en eût impoſé l'obligation à quelqu'un de ceux qui avaient

part aux legs qu'il faiſait avant ſon décès. Quelquefois il gratifiait un de ſes affranchis, à condition qu'il s'engagerait pour toujours à garder ſon ſépulchre. Ulpien, ( *Liv. XVIII*) rapporte l'énoncé d'un teſtament qui contenait une clauſe ſemblable. *Cibaria per fidei commiſſum dederat, & ita adjecerat, quod liberos meos, ubi corpus poſitum fuerit, ibi eos morari jubeo, ut per filiarum mearum, ad ſarcophagum meum memoriam quotannis celebrent.* On lit dans le même Auteur ( *Liv. LXXI*) : *Titio centum relicta ſunt, ita ut à monumento non recedat.*

Conformément à la même Loi, on ne pouvait inhumer un cadavre dans la ſépulture d'autrui, ſans l'agrément de celui à qui elle appartenait, & ce lieu en était toujours excepté de droit dans les contrats qui ſe paſſaient pour l'achat d'une terre : ſouvent pour ôter tout ſujet de chicanne, on y ajoutait cette reſtriction : *ſi quid ſacri, vel religioſi, vel publici eſt, ejus nihil venit.* En conſéquence, dit Ulpien, *Liv. LXXII, Senatus conſulto cautum erat, ne uſus ſepulchrorum permutationibus polluerentur, hoc eſt, ne monumentum veniret, neque obligaretur, diſtrahereturve à quoquam.* En un mot, afin que l'on ne s'y méprît pas, & que le terrein conſacré ne fût pas confondu avec le profane, on avait ſoin de faire graver ſur la pierre, la longueur & la largeur de l'eſpace que chacun ſe

réservait pour sa sépulture : comme dans cette inscription.

L. ÆMILII. L. F.
IN. FRON. PED.
XIIX. IN AGR.
PED. XX.

C'est-à-dire que le lieu de la sépulture de L. Æmilius avait dix-huit pieds de front, & vingt pieds dans le champ. Le front se prend ici pour le côté de l'espace qui répondait au grand chemin.

Ces treize Loix étaient inscrites sur la dixième table, & les Décemvirs y avaient ajouté une foule de règlemens que la suite va déveloper. Elle prouvera que les Romains n'oubiaient rien de ce qui devait marquer combien la mémoire de leurs morts leur était chère, & de ce qui pouvait en même-tems contribuer à la rendre précieuse. C'était quelquefois aussi un hommage qu'ils accordaient à la vertu, pour exciter les citoyens à mériter de pareils honneurs.

## *CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES.*

Nous avons dit dans notre premier Volume que lorsqu'un Grec était près d'expirer, son plus proche parent venait lui donner le dernier baiser, comme pour recevoir son ame; que de l'instant qu'il était mort, ce même parent lui ôtait son an-

neau, lui fermait les yeux & la bouche; que ces devoirs étaient remplis par la femme si elle perdait son mari, & par le mari s'il survivait à sa femme; que l'on appellait le défunt plusieurs fois par son nom, & très-haut, afin de connaître s'il était réellement mort, ou seulement tombé en léthargie; que son corps était exposé sous le vestibule, ou à l'entrée de la maison, couché sur un lit de parade, & les pieds tournés vers la porte à laquelle on attachait un rameau de cyprès; qu'il était entouré de jeunes garçons occupés à chasser les mouches; & ces différens usages furent adoptés par les Romains. Celui d'appeller le défunt se nommait *conclamatio*, ( conclamation ) & suivant l'explication qu'un célèbre Antiquaire a donnée d'un bas-relief qui est au Louvre dans la salle des *Antiques*, on ne se contentait pas de la simple voix pour les Citoyens distingués, mais on y employait le son des buccines & des trompettes, ainsi que l'on peut en juger par ce même bas-relief. On y voit des gens qui jouent des instrumens que nous venons de nommer, près du corps d'une personne qui paraît n'être morte que depuis un moment.

Après la *conclamation*, les parens ou les héritiers s'occupaient de l'appareil des Funérailles qu'ils réglaient à leur volonté, ou suivant celle du défunt, s'il l'avait témoignée, & pour y parve-

nir, ils s'adressaient aux *Libitinaires* qui vendaient & fournissaient tout ce qui était nécessaire pour les convois. On les nommait ainsi, parce qu'ils tenaient leur magasin au Temple de Vénus *Libitine*. C'était dans ce même Temple que l'on gardait les regîtres des morts, & c'est d'après eux que l'on a calculé le nombre de citoyens que la peste à enlevés à Rome pendant une Automne, sous le règne de Néron.

Les Loix dont nous avons donné le précis indiquent une partie des honneurs que l'on rendait aux morts de distinction, & les habits dont ils étaient revétus, l'espèce de couronne qu'on leur mettait sur la tête, les attributs que l'on faisait paraître à leur pompe funèbre, étaient toujours analogues aux charges qu'ils avaient possédées.

Le jour fixé pour la cérémonie était annoncé par un Héraut public, qui criait : » Ceux qui voudront assister aux obsèques d'un tel, fils d'un tel, sont avertis qu'il est tems d'y aller : on emporte le corps de sa maison «. Cependant il n'y avait que les parens & les amis qui s'y trouvassent, à moins que le défunt n'eût rendu des services considérables à l'Etat ; alors toute la ville s'y rendait. S'il avait commandé les troupes, les soldats y tenaient leurs armes renversées, les Licteurs en faisaient de même de leurs faisceaux.

Le lit ſur lequel on le portait, était couvert de pourpre ; il ſe nommait *Exaphore* quand il y avait ſix porteurs, & *Octophore* s'il y en avait huit. Les Sénateurs s'acquittaient de ce devoir ſi c'était un Empereur, & pour un Général d'armée, on prenait des Officiers & des Soldats.

A la tête de la marche, s'avançaient les joueurs de flûtes & de trompettes, ſuivis d'un nombre plus ou moins conſidérable de gens qui tenaient des torches allumées, & près du lit on plaçait un *Archimime* qui contrefaiſait toutes les manières du défunt dont le viſage était découvert, à moins que la maladie ne l'eût entièrement défiguré. Derrière lui paraiſſait ſon buſte en cire, ainſi que ceux de ſes ayeux & de ſes parens, montés ſur des bois de javelines, ou placés dans des chariots. Mais on n'accordait cette diſtinction qu'aux citoyens dont les ancêtres étaient illuſtres, & jamais on n'y admettait les images de ceux qui avaient été condamnés pour crime : dans les Funérailles des Empereurs, on offrait les repréſentations & les ſymboles des provinces & des villes ſubjuguées.

Les affranchis du défunt aſſiſtaient à la marche de ſon convoi, la tête couverte du bonnet qui était la marque de leur liberté ; venaient ſes enfans, ſes parens & ſes amis, *Atrati*, c'eſt-à-dire en deuil, & à ce cortège ſuccédait celui des pleureuſes, *præficæ*,

dont le métier consistait à faire des lamentations sur le mort, & à chanter des vers lugubres en son honneur.

Arrivé au *Rostra*, dans la place Romaine, le cortege s'arêtait, & l'un des enfans ou des plus proches parens du défunt y prononçait son Oraison funèbre; c'est ce que l'on appellait *laudare pro rostris*, & cet usage se pratiquait non-seulement pour les hommes qui s'étaient distingués dans les emplois, mais encore pour les dames de condition. Le Sénat avait permis de les louer à haute voix, depuis qu'elles avaient donné volontairement leurs bagues & leurs bijoux, dans un moment où le trésor public ne s'était point trouvé en état de remplir le vœu que Camille avait fait d'offrir une coupe d'or à Apollon Delphien, après la prise de la ville de Veïes.

Du *Rostra*, on allait au champ de Mars, lieu destiné pour enterrer ou pour brûler le corps, & dans ce dernier cas, on avait eu soin d'y ériger un bûcher d'if, de pin, de méleze, en un mot de pièces de bois aisées à s'enflammer, & arrangées en forme d'autel sur lequel on posait le corps vêtu de sa robe : on lui ouvrait les yeux, on lui remettait son anneau, on l'arrosait de liqueurs odoriférentes, on lui tournait le visage vers le ciel, & on lui plaçait une pièce d'argent dans la bouche, en un mot, on observait jusqu'au dernier

moment toutes les cérémonies pratiquées chez les Grecs, & décrites dans notre premier Volume auquel nous renvoyons nos Lecteurs : ils y ont vu que ces peuples avaient l'uſage de jetter les effets les plus précieux dans les flames de leurs bûchers, cet uſage paſſa chez les Romains, & devint la ſource de ces dépenſes exceſſives réprimées par la IV^e Loi.

Les Soldats vétérans brûlèrent leurs armes aux Funérailles de Jules-Céſar, & pluſieurs victimes y furent conſumées : ces ſacrifices accompagnaient ordinairement les obsèques des Empereurs, & ſouvent on y donnait des combats de gladiateurs, pour ſuppléer à l'ancienne coutume que l'on avait eue d'immoler les priſonniers de guerre auprès du bûcher de ceux qui étaient morts en combattant. Quelquefois même on y faiſait des courſes de chariots, on y repréſentait des pièces de Théâtre, & l'on y dreſſait des tables ſomptueuſes auxquelles le peuple était admis.

Dès que le mort était brûlé, ſes plus proches parens ramaſſaient avec ſoin les cendres & les os que le feu n'avait pas entièrement conſumés, & les arroſaient de lait & de vin auxquels ils joignaient des fleurs & des parfums : quelquefois cette fonction regardait les Pontifes, ou les plus diſtingués d'entre les Sénateurs & les Magiſtrats qui, les pieds nuds & couverts d'une ſimple tunique, dépo-




J. D. Dugourc del. Ph. Triere Sculp.

URNES.

faient les reſtes du cadavre dans des urnes plus ou moins riches.

Enſuite le Sacrificateur prenait une branche d'olivier avec laquelle il répandait de l'eau ſur l'aſſemblée, à trois différentes repriſes. Le but de cette aſperſion était de purifier les ſpectateurs des ſouillures qu'ils avaient contractées en rendant les devoirs funèbres. Alors la pleureuſe en chef les congédiait par ce mot. *I, licet*, » Vous pouvez vous en aller «, & les parens du défunt lui diſaient par trois fois, en l'appellant par ſon nom. *Vale, vale, vale : nos te ordine quo natura voluerit ſequemur.* » Adieu, adieu, adieu : nous te ſuivrons quand » notre rang marqué par la Nature arrivera «.

## *URNES.*

La première A, eſt ronde & d'un très-bon goût pour la forme & les ornemens : les Antiquaires ne nomment point le monument dont elle a été tirée.

La ſeconde B, compoſée d'une pierre précieuſe, appartient à la Bibliothèque Barberine : elle a été trouvée pleine de cendres, dans la tombe ſépulchrale d'Alexandre Sévère & de Mammée. Sur le côté oppoſé à celui que nous repréſentons, on voit Léda aſſiſe près de ſon cigne, & au-deſſus vole un cupidon qui tient un arc dans ſa main. Jupiter, ſous ſa propre forme, y conſidère l'objet de ſon amour. A l'égard de ce côté-ci, il offre diverſes

figures dont il ſerait aſſez difficile de donner l'explication, attendu que l'on ne voit pas le rapport qu'elles peuvent avoir avec les cendres d'Alexandre Sévère : peut-être pour les renfermer a-t-on pris au haſard le premier vaſe précieux que l'on aura trouvé. Le fond de ce même vaſe laiſſe voir au-dehors un homme qui porte un bonnet Phrygien, & qui tient le doigt ſur la bouche, à la manière des Harpocrates.

La troiſième C, ſur laquelle ſont deux ſphinx, a été faite par Aſinia Fortunata, affranchi de Lucius, comme le porte l'inſcription.

La quatrième D, eſt tirée d'une des cellules de l'*Hypogée* trouvé dans la vigne Corſini, près de Rome, & publié par le Bartoli, l'an 1699.

Les quatre EEEE ſont de terre cuite, & repréſentent celles qui ſervaient à renfermer les cendres & les oſſemens des pauvres. Le P. Bonanni qui les a fait connaître, prétend qu'elles ſe terminaient en pointe par le bas, parce qu'on les plaçait dans des trous que l'on pratiquait dans les pavés des chambres des *Hypogées*.

La phiole F eſt une *lacrymatoire :* ces vaſes ſervaient à contenir l'eau des larmes que l'on avait répandues au convoi du mort. On les dépoſait dans ſon tombeau avec de petites figures de Divinités au pied deſquelles brûlait une lampe que l'on avait ſoin de renouveller.

On

On a vu que l'ufage des bûchers était commun aux Grecs & aux Romains, cependant il eft certain que quelquefois ils enterraient leurs cadavres fans les avoir fait paffer par le feu, & que dans l'antiquité la plus reculée, l'inhumation était univerfellement reçue dans la Grèce, fuivant la Loi de Cécrops, citée par Cicéron. *mortuum terræ humato.* » Je fuis perfuadé, dit-il, *lib. II. de Legibus*, que la plus ancienne manière d'enfevelir les morts, eft celle dont fe fert Cyrus dans Xénophon : le corps eft ainfi rendu à la terre, & il eft fitué de manière qu'il eft couvert du voile de fa mère. *Antiquiffimum fepulturæ genus id fuiffe videtur, quo apud Xenophantem Cyrus utitur. Redditur enim terræ corpus, & ita locatum ac fitum quafi operimento matris obducitur.*

C'eft en cette forte, ajoute-t-il, qu'on raconte que notre Roi même fut enterré non loin des autels de la fontaine : tout le monde fait que la famille Cornelia a confervé cette forte de fépulture prefque jufqu'à notre tems. On n'ignore pas non plus que Sylla victorieux de C. Marcius, porta fa haine fi loin, qu'il fit exhumer & jetter à la voirie le corps de ce Capitaine Romain, ce qu'il n'aurait jamais fait, s'il eût été auffi fage qu'il était violent. Je ne fais fi ce fut de peur qu'on ne lui fît un pareil traitement, qu'il voulut qu'on brûlât fon corps. C'eft le premier des patrices Cornéliens à qui cela foit arrivé «. Ce fait eft confirmé par Pline, dans lequel

on lit que les premiers Romains ne consumaient pas leurs morts, & qu'ils ne commencèrent à le faire que lorsqu'ils se furent apperçus que leurs concitoyens inhumés en pays éloigné, pendant le cours d'une guerre étrangère, étaient souvent exposés aux insultes des Nations barbares qui les déterraient. De ce moment, ils élevèrent des bûchers, & de là, cette espèce de monumens sur lesquels nous allons jetter les yeux.

*Hypogées.*

On avait donné ce nom à des caveaux où voutes souterreines qui, comme nous l'avons déja dit au commencement de cette Histoire, servaient à déposer les Urnes cinéraires. Les premiers n'avaient qu'un rez-de-chaussée, & n'occupaient point autant de profondeur que les *Hypogées* de Grèce, mais bientôt ils les surpassèrent, tant en grandeur qu'en magnificence, & non-contens de bâtir des sépulchres qui renfermaient plusieurs appartemens dans lesquels il y avait un grand nombre de niches ou de *columbaria* pour les Urnes, les Romains ornèrent encore ces appartemens de peintures à fresque, de mosaïques, de figures de marbre &c. On a eu lieu d'en juger par ceux que l'on a découverts de tems en tems, en fouillant des ruines auprès de Rome.

Dans ces mêmes appartemens, il y avait quel-



J D Dugourc Sculp de la Gardette Sculp

HYPOGÉE

quefois des chambres qui appartenaient à différentes familles : l'inſcription ſuivante en eſt la preuve.

*La chambre voutée qui eſt à main droite, & les places ſépulchrales qu'on y voit, comme auſſi celles qu'on trouve avant que d'y entrer, tout cela, dis-je, a été bâti par Threpte grand père du côté de la mère, de Métrodore & de Syneros. Cela appartient auſſi aux enfans de Métrodore.*

Cette inſcription traduite du Grec, a ſervi de modèle à celles que les Romains ont faites en pareilles circonſtances, & la chambre que nous préſentons eſt celle d'un *Hypogée* de la vigne Corſini, trouvé ſous terre, & publié par le Bartoli à Rome, l'an 1699. Il contenait trente-quatre de ces chambres, & ſur la façade extérieure on liſait les paroles ſuivantes qui déſignent les perſonnes pour leſquelles il avait été conſtruit.

Première Inſcription.

*Pomitine Stratonice, affranchie, a fait ce monument & ce verger pour elle ; & C. Caius Pomitinus pour Lucius Matrenus & Antiochus, ſes compagnons affranchis.*

*C. Caius Pomitinus a fait ici des places ſépulchrales pour Claude Salvius & pour Optatus, & encore pour Publius Cornelius Daſius affranchi de Caia, & pour Lucius Antiochus, eſclave. Ce monument a vingt-trois pieds de long, & douze de large.*

Seconde Inſcription.

*Racilie Eutychie a fait ce tombeau pour Cn. Racilius Teleſphorus ſon ſeigneur & ſon mari avec lequel elle a vécu vingt-un ans & ſept mois : pour Cn. Racilius Fructuoſus ſon fils qui a vécu dix ans, huit mois, vingt-deux jours & cinq heures : pour elle, pour Racilie Fructuoſe ſa fille, pour ſes affranchis & affranchies & pour leurs deſcendans. Si quelqu'un ſuſcite après ma mort quelque procès touchant ce monument, ou s'il veut l'ôter à ceux qui porteront mon nom, qu'il paie au tréſor du peuple Romain deux mille cinquante ſeſterces. Que ce monument ne ſoit ſujet à aucune fraude.*

Les années, les mois, les jours, les heures de la vie d'un mort ſont marqués dans ces paroles, & l'on trouve juſqu'aux demi-heures ſur quelques épitaphes, telles par exemple que celle-ci.

*Aux Dieux mânes : Publius Lucius Verax a fait faire ce tombeau pour Publius Œlius Servandres ſon fils, & pour Publius Œlius Servandres ſon petit-fils qui a vécu deux ans, quatre mois, deux jours, ſix heures & demie.*

Les autres inſcriptions ſont dans le même genre, & au-deſſus des *Columbaria* ou niches de la ſeconde chambre, on voit une peinture entière repréſentant, ſelon le Bartoli, des ames qui viennent du ciel ſur la terre, ſuivant l'opinion des

Gentils : auprès d'elles eſt le Deſtin qui écrit leurs noms, & la terre qui les reçoit eſt deſignée par une figure couchée, appuyant ſa tête ſur une de ſes mains. De plus, on y découvre les quatre âges : l'enfance marquée par un enfant, la jeuneſſe indiquée par un jeune homme qui porte une pique & un bouclier, l'âge mur par un homme fait, la vieilleſſe par un vieillard. La peinture de la voute n'offre que des caprices de l'Artiſte qui en a été chargé, & dans la chambre dont nous donnons le deſſin, on remarque trois niches dont la plus grande contient une urne ronde : chacune des deux autres en renferme une quarrée & plus petite : ces dernières ſe nommaient *Ollæ*, & ſervaient à contenir les cendres : les autres renfermaient les os, & s'appellaient *Oſſuaria*.

Les autres chambres de cet *Hypogée*, dont on peut juger d'après celle-ci, ſont décorées de divers ornemens, mais le plus ſingulier de tous, c'eſt le verger dont nous donnons le deſſin : était-ce, dit le P. Montfaucon, afin qu'il ne manquât rien à cette maiſon ſouterreine, ou n'a-t-on voulu parler dans la deſcription que l'on en a faite, que de quelque peinture qui repréſentait un verger ? le peu de lumières que les Antiquaires ont donné ſur une infinité de morceaux, laiſſe néceſſairement des doutes qu'il eſt impoſſible d'éclaircir.

Parmi les autres *Hypogées* dont on a connu les

reſtes, on diſtingue celui que l'on a trouvé dans la *voie Appienne*, & qui contient les urnes ſépulchrales des affranchis, des eſclaves & des Officiers de la maiſon de Sexte Pompée. On y voit le *Triclinarius*, c'eſt-à-dire celui qui avait le ſoin du *Triclinium*, ou de la ſalle à manger. Un autre y eſt qualifié d'Exacteur de Pompée, chargé de lever ſes rentes. Un autre eſt ſurnommé *à Potione*, c'était l'échanſon ; un autre *Sumptuarius*, le dépenſier ; un autre *Tonſor*, celui qui faiſait les cheveux de ſon maître &c... *Par les Dieux Stygiens, je vous conjure, qui que vous puiſſiez être, de ne pas violer nos oſſemens.* Telle eſt la prière qui termine la première épitaphe qu'on y lit.

On découvrit auſſi, l'an 1663, aux *Camaldules* de la montagne, au-deſſus de Freſcati, l'*Hypogée* de la famille Furia : tout y eſt fort ſimple, & les urnes en ſont faites comme des caiſſons dont le couvercle eſt en dos d'âne. Le caractère des épitaphes prouve que ce monument était un des premiers que les Romains euſſent conſtruits. D'après la grandeur dont ils étaient, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſerviſſent d'aſyle à ceux qui voulaient vivre en ſolitude, ou aux malheureux qui craignaient la rigueur des Loix. De l'inſtant qu'ils y étaient entrés, la Juſtice n'avait plus de droit ſur eux, & l'on aurait cru violer le reſpect dû aux morts, que d'aller les en arracher. Le ſéjour qu'y faiſaient

les uns & les autres, n'était regardé ni comme usurpation, ni comme possession illégitime; mais s'ils venaient à y mourir, ils en étaient retirés aussi-tôt, comme ne devant pas avoir de sépulture dans un lieu dont la propriété n'était point à eux.

Nous avons dit que les Grecs regardaient comme des objets d'exécration ceux qui avaient été frappés du tonnerre, parce qu'ils étaient persuadés que Jupiter ne lançait la foudre qu'en punition de quelque crime; les Romains avaient la même superstition, & comme les Grecs, ils refusaient les honneurs funèbres à ces infortunés, selon cette Loi de Numa, que Festus a exprimée dans les termes suivans : *si fulmine occisus est, ei justa nulla fieri opporteto.* En conséquence de cette Loi, on enterrait sans aucune cérémonie ceux qui avaient été foudroyés, ou bien on se contentait de les couvrir de terre, dans l'endroit même où ils avaient perdu la vie, & cette fonction regardait les *Aruspices.* Quelquefois même, au rapport de Plutarque, on laissait les cadavres exposés à l'air, de sorte qu'ils n'étaient ni enterrés, ni consumés, & l'on n'apportait d'autre précaution que celle de fermer d'une haye le lieu dans lequel ils avaient été foudroyés. Le même Auteur ajoute qu'on les croyait en sûreté contre la corruption, à la faveur des parties de nitre & de salpêtre que la foudre avait fait passer dans toutes les parties de leurs corps.

Une autre Loi de Numa défendait que l'on appuyât sur ses genoux le cadavre d'un homme foudroyé, pour l'ensevelir : *si hominem fulmen occisit, ne eum supra genua tollito.* Mais on ne doit pas en inférer que les personnes écrasées par le tonnerre fussent absolument privées de la sépulture, & cette interprétation que Turnèbe a garantie, ne s'accorde point avec le témoignage des Auteurs anciens. Quintilien, *Déclam.* 64, s'exprime sur cela de manière à ne laisser aucun doute. *Quo quis loco fulmine ictus fuerit, eodem sepeliatur.* » Que celui qui sera mort d'un coup de tonnerre, soit enséveli dans le même endroit où il en aura été frappé «. Artémidore d'Ephèse tient le même langage, *chap.* 8 *du Liv. second de l'Inteprétation des songes.* Malgré cela, quelques modernes sont partagés sur le sens de ces paroles : *ne eum supra genua tollito :* Revard en a conclu, *chap.* 32^e^ *sur les Loix des douze Tables*, que le cadavre d'un homme foudroyé n'était point levé de terre pour être porté au lieu de la sépulture : on le traînait, dit-il, avec un croc, comme l'on faisait autrefois à l'égard des criminels qui avaient été punis du dernier supplice.

Casaubon, selon Pitiscus, croyait que ces mêmes paroles faisaient allusion à la coutume reçue chez les Anciens, de laver les corps des défunts, de les parfumer & de les revêtir d'habits funèbres

avant de les porter en terre, ou ſur le bûcher; or, il fallait néceſſairement que le mort fût appuyé ſur les genoux de la perſonne qui lui rendait ces derniers devoirs. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Numa n'avait point privé de la ſépulture ceux que la foudre avait terraſſés, & qu'il avait ſeulement ordonné que leurs corps ne ſeraient point transférés ailleurs. Les Romains n'exceptèrent de cette Loi que ceux à qui le feu du Ciel avait ôté la vie dans l'enceinte même de la Ville. Cette exception était une ſuite de la Loi qui portait que les corps devaient être enterrés ou brûlés hors des murs.

La ſuperſtition payenne imagina encore de nouveaux règlemens par rapport aux différens endroits où la foudre était tombée. Les Romains ne les conſidéraient plus que comme des lieux conſacrés, que Jupiter s'était en quelque ſorte réſervés: dès-lors, il ne fut plus permis de les faire ſervir à des uſages profanes: auſſi avait-on grand ſoin de les enfermer de pieux, pour en défendre l'entrée aux paſſans & aux animaux: les *Aruſpices* y élevaient un Autel à Jupiter *foudroyant*, & les deſtinaient à la ſépulture de ceux qui avaient été frappés du tonnerre. Le deſir de donner à nos Lecteurs la connaiſſance de toutes les idées que les Romains avaient ſur leurs morts, nous ramène aux *Lémures* dont nous avons parlé dans la ſeconde

Partie du quatrième Volume, & M. Simon de l'Académie des Inscriptions nous a fourni sur cet article des détails qui nous ont paru assez curieux pour en faire usage.

L'idée générale de toutes les nations, même les plus barbares, a toujours été que l'homme ne mourait pas tout entier, & qu'il subsistait par la meilleure partie de lui-même, après la destruction du corps : mais cette persuasion universelle de l'immortalité de l'ame n'ôtait pas l'incertitude de ce qu'elle devenait après la mort, du lieu où elle allait établir son domicile, & de la manière dont elle s'y prenait pour entretenir un commerce avec les vivans. C'est sur ces points différens que nous allons déveloper les opinions des Romains dont la théologie en cela n'était point différente de celle des Grecs & des Egyptiens qu'on sait avoir emprunté leur plus saine doctrine de la Religion & des coutumes des Hébreux.

*Etat des Ames séparées.*

» Les Romains, suivant Ovide & Apulée, donnaient le nom de *Lémures* à toutes les ames des morts, mais ils en distinguaient de deux sortes : les uns bienfaisans, que l'on appellait *Lares*, ou Dieux domestiques, & qui faisaient volontiers leur séjour dans les maisons ; les autres malfaisans, qui

n'y revenaient que pour faire du ravage, & que l'on appellait *Larves*, ou Phantômes.

On tenait que les premiers étaient les ames des ancêtres, lesquels ayant vécu en gens de bien, aimant leur famille, & s'appliquant à la gouverner avec sagesse, n'avaient pas quitté un moment la tendresse qu'ils avaient pour elle; ce qui les obligeait à rester dans leur logis où ils continuaient de prendre soin de leurs descendans parmi lesquels ils s'appliquaient à maintenir la paix & l'honnêteté; leur procurant tous les biens qu'ils pouvaient, & détournant les maux dont ils étaient menacés; semblables, dit Plutarque, à des Athlètes qui ayant obtenu la permission de se retirer à cause de leur grand âge, ne quittaient pas pour cela la passion qu'ils avaient eue pour leur ancienne profession, se plaisaient à voir leurs élèves s'exercer dans la même carrière, à les soutenir par leurs discours & par leurs conseils, pourvu qu'ils leur trouvassent de la bonne volonté & de la reconnoissance. C'est de cette espèce qu'était celui à qui Plaute fait faire le prologue d'une de ses Comédies, prologue dans lequel il témoigne l'affection qu'il a pour la fille de la maison qu'il habitait depuis long-tems, assurant qu'en considération de sa piété, il songeait à lui procurer un mariage avantageux, par la découverte d'un trésor confié à ses soins, & dont il n'avait jamais voulu donner con-

naissance au père de la fille, ni à son ayeul, qui en avaient mal usé à son égard.

L'autre espèce de *Lémures*, à qui ce nom semble avoir été particulièrement affecté, inspirait plus de crainte que de respect, par les désordres qu'ils causaient dans les lieux où ils s'avisaient de revenir. Ils passaient pour des esprits malins, & l'on croyait que c'étaient les ames des gens vicieux qui étaient condamnés, pour l'expiation de leurs crimes, à mener une vie errante & vagabonde après leur mort, n'ayant aucune demeure assurée où ils pussent vivre en repos. Cette situation fâcheuse, jointe à leur malignité naturelle, les portait à tourmenter les vivans, & les Dieux leur donnaient, disait-on, un pouvoir absolu sur les méchans, en qualité de Ministres ou d'exécuteurs de leur justice, mais ils ne leur permettaient pas d'attenter à la vie & à la personne des gens de bien. Ils pouvaient tout au plus leur causer de vaines frayeurs, par des apparitions phantastiques, & c'est pour cela qu'on les appellait spectres ou phantômes.

Comme il est assez ordinaire de confondre les malheureux avec les coupables, on mettait de ce nombre ceux qui avaient péri par une mort violente, & qui étaient privés des honneurs de la sépulture, passe-port nécessaire pour avoir une place fixe dans l'autre monde. Ainsi l'on disait que leurs mânes inquiètes, qui n'avaient quitté la vie que par

force, erraient autour de leurs corps, ſous des formes horribles, & faiſaient un bruit épouvantable juſqu'à ce qu'on leur eût rendu les derniers devoirs.

Suétone raconte comme un fait qui paſſait pour conſtant, qu'après la mort de Caligula, les Concierges du palais dans lequel il avait été maſſacré, furent tourmentés toutes les nuits par des ſpectres, & ſaiſis de terreur, juſqu'à ce que ſes sœurs revenues d'exil, lui euſſent fait faire une pompe funèbre. C'eſt ſur ces imaginations populaires qu'un valet, dans Plaute, voulant perſuader à ſon maître qu'il revient des eſprits dans ſa maiſon, lui aſsûre qu'il parierait qu'autrefois quelqu'un a été aſſaſſiné dans ce logis.

Les gens ſages ſe moquaient de ces fables ridicules; cependant elles étaient quelquefois rapportées avec des circonſtances ſi préciſes, & des témoignages ſi poſitifs, que des perſonnes, d'ailleurs bien ſenſées, ne ſavaient qu'en penſer. C'eſt ce que Pline *le jeune* avoue au ſujet d'une apparition fort extraordinaire ſur laquelle il conſulte un de ſes amis, en voici l'hiſtorique.

Il y avait à Athènes une maiſon décriée pour les eſprits. Le Philoſophe Artémidore, attiré par la modicité du prix, vint s'y établir dans le deſſein d'éprouver ce qui en était. La nuit, étant occupé à l'étude, il entend un grand bruit de chaînes, & voit avancer vers lui un vieillard hideux chargé de

fers. Artémidore se lève, & le spectre s'éloigne en lui faisant signe de le suivre. Il obéit, & à peine fut-il dans la cour, que la vision disparut. Le lendemain, il en avertit les Magistrats qui firent ouvrir la terre dans le même endroit où le phantôme s'était enfoncé, & l'on y trouva un cadavre enchaîné. On lui fit des funérailles solemnelles, après quoi la maison fut tranquille, & le Philosophe profita du bon marché.

Ces ames qui ne demandaient que la sépulture étaient faciles à contenter, mais il n'était pas aussi aisé de se défaire de celles qui venaient, ou déchirer leurs assassins avec les ongles, en quoi, suivant Horace, consistait la principale force des Dieux mânes, ou persécuter impitoyablement ceux qui étaient la cause de leur mort, ainsi que la malheureuse Didon prétendait se venger de son perfide amant.

Cette distinction d'esprits était conforme au systême de Pythagore & de Platon, d'après lesquels il fut adopté par les plus habiles d'entre les Romains. En conséquence, ils pensaient que les ames des hommes justes étant dégagées pour toujours des liens du corps, & s'étant purifiées des taches qu'elles avaient contractées par le commerce des sens, s'envolaient au séjour des bienheureux, où elles jouissaient d'une félicité parfaite dans la compagnie des Dieux inférieurs ou démons, étant

transformées en leur nature, & pouvant même s'élever ensuite, par une vertu très-épurée, jusqu'à la perfection des Dieux célestes & immortels; au lieu que les ames coupables de grands crimes demeuraient toujours attachées à la terre vers laquelle elles étaient entraînées par le poids de leurs vices, jusqu'à ce qu'après diverses révolutions, elles eussent expié les fautes qu'elles avaient commises.

Voilà l'idée que l'on avait à Rome des ames séparées qu'on se figurait comme des ombres légères, ayant la forme du corps qu'elles avaient quitté, se dissipant comme un songe lorsqu'on voulait les embrasser, cependant sensibles à l'impression de certains corps, se repaissant de parfums & du sang des victimes, & craignant la pointe d'une épée qui ne pouvait les blesser.

*Domicile des Ames après la mort.*

» Pour ce qui est du lieu que l'Auteur de la Nature leur avait assigné pour leur résidence ordinaire, les sentimens n'étaient pas uniformes. Car bien que l'on crût que les ames des gens de bien se fissent un plaisir de fréquenter les maisons qu'elles avaient autrefois habitées, & que les ombres malheureuses errassent ordinairement autour de leurs corps & de leurs tombeaux, on savait bien que ce n'était pas là leur propre domicile. On donnait en

général le nom de Champs *Elyſées*, c'eſt-à-dire, de lieux agréables & délicieux au ſéjour des ames bienheureuſes. Les Platoniciens le plaçaient dans la haute région de l'air, au-deſſus de la lune; quelques-uns dans cette planète même où étaient les champs d'*Hécate*, & laiſſaient celles des méchans errer à l'aventure dans l'air inférieur & groſſier. L'opinion commune faiſait deſcendre tous les morts dans les enfers. Les Héros même & les demi-Dieux étaient ſoumis à cette Loi impoſée à tous les mortels, & leur ombre ou image y était retenue, pendant que leur ame pure & dégagée de tout ce qu'elle avait de périſſable, jouiſſait dans le ciel des plaiſirs & des grandeurs de l'immortalité. Ces enfers étaient des lieux qu'on ſe figurait au centre de la terre.

Cicéron rapporte l'origine de l'opinion vulgaire ſur ce point, à l'ancienne coutume d'enterrer les corps, qui fit dire que la terre était la dernière demeure des hommes, d'où l'on conclut qu'ils allaient mener ſous terre une nouvelle vie. Sur cette penſée, on y établit un grand Empire diviſé en deux Royaumes fort différens, l'un agréable & tranquille pour les bons, l'autre plein de trouble & d'horreur pour les méchans.

Les Poètes trouvant le ſujet propre à être embelli par leurs fables, en firent des deſcriptions auſſi exactes que s'ils en avaient fait le voyage avec

les

les Héros qu'ils y faiſaient deſcendre, & pour exciter la terreur dans leurs Pièces de Théâtre, ils firent ſortir des enfers des morts qu'ils introduiſirent ſur la Scène. Ces ſpectacles faiſant impreſſion ſur les eſprits du peuple, des femmes & des enfans qui y aſſiſtaient, autoriſaient les apparitions des ombres & des phantômes; effet ordinaire d'une imagination troublée par la douleur ou par la crainte «.

*Apparitions des Morts.*

» Le cahos qui ſépare l'autre monde de celui-ci, ne paraiſſait pas aſſez inſurmontable pour rompre tout commerce entre les vivans & les morts, & empêcher que des ombres ſubtiles ne pénétraſſent ſur la terre par des ſentiers inconnus. Il y avait même de certains lieux, comme l'antre de Trophonius, les gouffres du Cap de Ténare, ceux des lacs d'Averne & d'Achéron, où l'on diſait qu'aboutiſſaient les grandes routes qui conduiſaient aux portes de l'enfer.

On ne s'embaraſſait point de l'objection des gens moins crédules qui ne pouvaient comprendre comment des ames privées des organes des ſens, pouvaient parler, agir & ſe faire entendre. On y avait pourvu par la ſuppoſition de membres équivalens qu'avait le corps délié dont on concevait l'ame revétue, & qui lui ſervait de première envelope,

ſuivant Pythagore, lorſqu'elle était unie au corps mortel. C'eſt une des illuſions ordinaires de l'imagination, de repréſenter les eſprits ſous la figure des corps.

L'attachement aux lieux que la Providence ou le Deſtin avaient aſſignés à ces mânes, ne paraiſſait pas un obſtacle qui leur fermât la ſortie des enfers, pourvu que ce fût dans des tems convenables, & avec la permiſſion des Dieux auxquels ils étaient ſoumis, tel qu'était Pluton, appellé Summanus, c'eſt-à-dire Souverain des Dieux mânes. C'eſt ſur cela qu'eſt fondée une ancienne épitaphe qu'on voit encore à Rome : une jeune veuve déſolée de la perte de ſon mari, y adreſſe des vœux aux Dieux mânes, & leur demande en grace de permettre que ce cher époux lui vienne rendre viſite pendant la nuit, en attendant qu'elle puiſſe ſe réunir à lui.

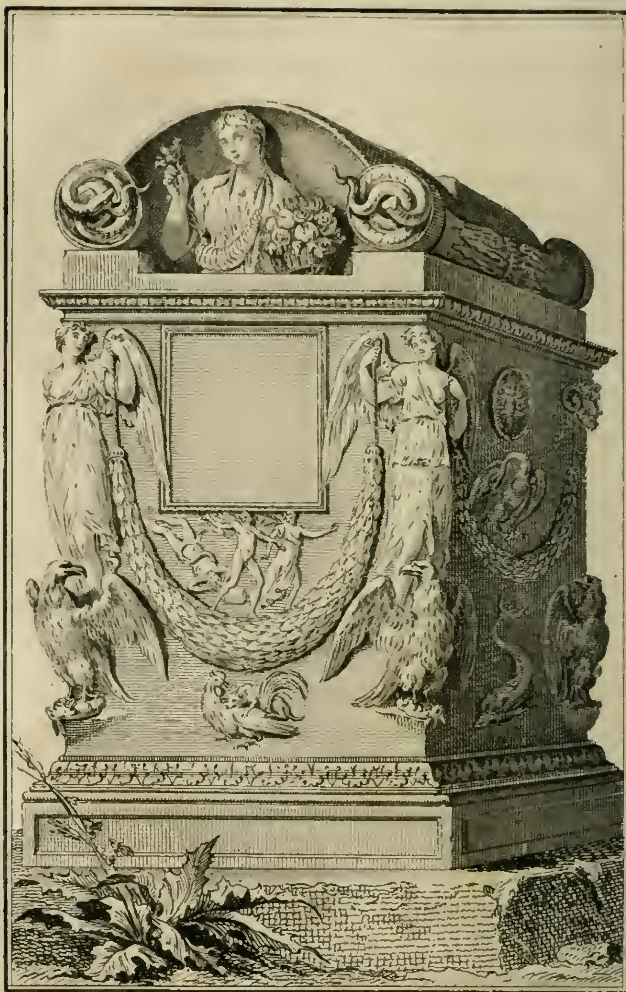
On ſait que c'était une des fonctions de Mercure de ramener les ombres des enfers, auſſi bien que de les y conduire : mais non-ſeulement on était perſuadé que les ames bienheureuſes, ainſi que les infortunées, pouvaient revenir ſur la terre de leur propre mouvement, apparaître en ſonge & ſe rendre viſibles ſous telles formes qu'il leur plaiſait ; on ne doutait pas même du pouvoir des Magiciens qui ſe vantaient de les faire ſortir quand bon leur ſemblait, de leurs demeures ſombres, pour les conſulter, ou les faire ſervir à leurs enchantemens.

L'Hiſtoire de l'ombre de Samuel, évoquée par la Magicienne d'Endor, eſt une preuve de l'antiquité de cette opinion qui avait cours parmi les Hébreux comme parmi les autres Nations. Attendu que ces évocations troublaient le repos des ames ſaintes, l'on croyait ne pouvoir faire des vœux plus favorables pour elles, que de ſouhaiter qu'elles en fuſſent délivrées. C'eſt ce que ſignifiait la formule gravée ſur les tombeaux : *Que la terre vous ſoit légère.* On s'imaginait que les Magiciens l'appéſantiſſaient par leurs charmes ſur les ombres des morts, & les empêchaient de la pénétrer pour venir prendre l'air de ce monde pendant la nuit, afin de les obliger par ces vexations à leur répondre & à obéir à leur voix «.

» En conſéquence de toutes ces ſuperſtitions, il n'y avait guères de maiſon conſidérable où il n'y eût dans le veſtibule un autel conſacré aux Dieux *lares* ou domeſtiques qui, comme nous l'avons obſervé, paſſaient pour les ames des ancêtres. Les honneurs que toute la famille leur y rendait en particulier, venaient, ſuivant Macrobe & Servius, de l'ancienne coutume d'y enterrer les morts, qui a ſubſiſté plus long-tems en Egypte où l'on avait de grandes facilités pour embaumer & conſerver les corps. L'incommodité qu'on en recevait ayant obligé de les tranſporter ailleurs, on continua de rendre les mêmes devoirs à leurs repréſentations,

& le souvenir de leurs bienfaits entretenant la confiance de leurs descendans, ils s'adressèrent à eux comme à des Dieux favorables & toujours prêts à exaucer leurs vœux. C'est là vraisemblablement un des commencemens de l'idolatrie, & il y a lieu de croire que les Dieux de Laban, que sa fille Rachel lui enleva, étaient les images de ses pères qu'il honorait d'un culte particulier.

Cette dévotion pour les ancêtres, supposait qu'ils étaient du nombre des ames saintes & bienheureuses que leur vertu, délivrée des infirmités du corps, avait élevées au-dessus de la condition humaine; ce qui ne se pouvait pas dire de tous les morts dont plusieurs avaient mené une vie déréglée & scandaleuse. Mais comme il était impossible de décider précisément quel était le sort d'un homme après son trépas, & quel rang il tenait dans l'autre monde, la piété de ses héritiers les portait à en juger favorablement, & à les mettre au nombre des gens de bien, d'autant plus qu'on s'est toujours fait un point de religion de ne jamais parler des défunts que respectueusement. Ainsi, on leur donnait en général le nom de Dieux mânes. C'était, comme l'on sait, l'inscription ordinaire de tous les tombeaux, & le titre de toutes les épitaphes. Mais ce culte religieux que l'on rendait à la mémoire des morts, ne les élevait pas pour cela au rang des véritables Dieux, à moins que leur vertu, publi-



J. D. Dugourc del. Ingouf Junior Sculp.

TOMBEAU.

quement reconnue, n'eût été confirmée par des Temples & des Autels. Il eſt vrai que la Théologie Payenne n'a jamais été fort ſcrupuleuſe dans ſes apothéoſes ſur les mœurs de ceux qu'elle a Diviniſés, & la plupart d'entre eux auraient été fort embaraſſés de faire preuve d'une probité purement humaine. Ainſi, la Divinité que par honneur on attribuait aux mânes du commun, n'était pas un garant sûr de leur félicité. Il paraît même que les devoirs que l'on voulait bien leur rendre, étaient autant pour les ſoulager & pour aſſurer leur repos, que pour ſe concilier leur faveur & leur protection. On jugeait qu'ils y étaient ſenſibles pour leurs propres intérêts, puiſqu'ils ne ſouffraient d'en être privés, qu'avec douleur & impatience «.

Cette diſſertation renferme tout ce qu'il eſt poſſible de dire ſur l'opinion des Romains à l'égard de leurs morts, & d'après l'article ſuivant, le Lecteur aura une idée complette de leurs Funérailles : les traits que nous y avons raſſemblés ſont une ſuite néceſſaire des détails dans leſquels nous ſommes entrés, & les faits que nous allons citer ne ſont pas moins curieux que les précédens.

*Tombeaux.*

Les Romains en avaient de trois ſortes, *Sepul-*

*chrum*, *Monumentum* & *Cenotaphium*. Le premier était le Tombeau ordinaire, dans lequel on dépofait le corps du défunt : le fecond était un édifice uniquement bâti pour conferver fa mémoire : le troifième était un Tombeau de gazon, autour duquel on pratiquait toutes les cérémonies funéraires, en l'honneur de ceux dont on n'avait point trouvé le cadavre : cette idée fut une fuite de l'opinion dans laquelle on était, que les ames des perfonnes qui n'avaient point été enterrées, erraient pendant des fiècles entiers fur les fleuves de l'enfer, fans pouvoir entrer dans les Champs *Elyfées*. C'eft en conféquence de cette fuperftition, que Virgile, *liv. 6 de l'Enéide*, fait paffer à Caron l'ame de Deiphobus, quoiqu'Enée ne lui eût dreffé qu'un *Cénotaphe*.

Les Romains ornaient quelquefois leurs Tombeaux de bandelettes de laine & de feftons de fleurs, mais ils avaient grand foin fur-tout d'y faire graver des ornemens qui ferviffent à les diftinguer, comme des figures d'animaux, des trophées militaires, des emblêmes caractériftiques, en un mot, différentes chofes qui marquaffent le mérite, le rang ou la profeffion du mort.

Dans les tems de corruption, les Particuliers du plus bas étage, mais favorifés des biens de la fortune, fe bâtirent des tombeaux fomptueux, & ce-

lui de Licinius Barbier d'Auguste, égalait en magnificence ceux des plus nobles Citoyens Romains de son tems.

*Marmoreo Licinus tumulo jacet, at Cato parvo,*
*Pompeius nullo; quis putet esse Deos?*

Mais que penser, dit le Chevalier de Jaucourt, de celui de Pallas, portant cette inscription superbe que le Sénat eut la bassesse de laisser graver?

*Tib. Claudius. August. I.*
*Pallas.*
*Huic. Senatus. ob fidem*
*Patronos. ornamenta.*
*Prætoria. decrevit.*
*Et. H. S. centies. quin-*
*Quagies. cujus. honore.*
*Contentus. fuit.*

» Pour récompenser son attachement & sa fidé- » lité envers ses patrons, le Sénat lui a décerné les » marques de distinction dont jouissent les Pré- » teurs, avec quinze millions de *sesterces* (quinze » cent mille livres de notre monnoie) & il s'est » contenté du seul honneur «.

On sait que ce Pallas était l'affranchi de Claude, & qu'il eut la plus grande autorité sous le règne de ce Prince. Il avait été d'abord esclave d'Antonia belle-sœur de Tibère, & ce fut lui qui porta la lettre où elle donnait avis à l'Empereur de la

conſpiration de Séjan. Il engagea Claude à épouſer Agrippine ſa nièce, à choiſir Néron pour fils adoptif, à le déſigner pour ſon ſucceſſeur, & enfin la haute fortune à laquelle il parvint par degrés, le rendit ſi inſolent, qu'il ne parlait à ſes eſclaves que par ſignes. Claude mourut, Néron devait la Couronne à Pallas, il ſe dégoûta de lui, le diſgracia, & ſept ans après, il le fit périr ſecrètement pour s'emparer de ſes biens, mais il laiſſa ſubſiſter ſon Tombeau.

Je ſais, ajoute le même Ecrivain, que l'orgueil ne perce pas moins ſur nos épitaphes modernes, mais ce n'eſt point pour les recueillir que je viſite quelquefois les Tombeaux de nos Egliſes : je le fais, parce que je puis enviſager la nature ſans effroi dans ces ſortes de ſcènes muettes, & de plus, parce que j'en tire quelque profit. Par exemple, quand je jette les jeux ſur les Tombeaux de ces hommes déteſtés dont Virgile dit :

*Vendidit hic auro patriam, Dominumque potentem*
*Impoſuit* &c.

» Celui-ci a vendu ſa patrie & l'a ſoumiſe au » deſpotiſme : celui-là corrompu par l'argent, a » porté des loix vénales & en a abrogé de ſaintes. » Ils ont commis ces énormes forfaits & en ont » joui indignement «. Quand, dis-je, je vois ces illuſtres coupables cachés dans la pouſſière, j'é-

prouve une ſecrète joie de fouler leurs cendres ſous mes pieds.

Au contraire, quand je lis les plaintes des pères & des mères, gravées ſur la tombe de leurs aimables enfans moiſſonnés à la fleur de leur âge, je m'attendris & je verſe des larmes..... Enfin quand revenu chez moi, je parcours la deſcription des ſuperbes tombeaux de la Grèce & de Rome, je me demande ce que ſont devenus ces grands hommes qui y étaient renfermés.

» Dans ce tas de pouſſière humaine,
» Dans ce cahos de boue & d'oſſemens épars
» Je cherche, conſterné de cette affreuſe ſcène,
» Les Alexandres, les Céſars,
» Cette foule de Rois fiers rivaux du tonnerre,
» Ces nations la gloire & l'effroi de la terre,
» Ce peuple Roi de l'Univers,
» Ces Sages dont l'eſprit brilla d'un feu céleſte.
» De tant d'hommes fameux voilà donc ce qui reſte,
» Des urnes, des cendres, des vers.

C'était dans ces tombeaux que les Romains dépoſaient les corps entiers, ſoit que la toile d'amiante les eût garantis en partie de la vivacité du feu, ſoit qu'ils n'euſſent pas été mis ſur le bûcher, & dans ce dernier cas, les *Pollincteurs* employaient tous leurs ſoins à les oindre de manière à ce qu'ils ſe conſervaſſent long-tems.

» Ces Romains, ajoute le P. Montfaucon, em-

baumaient comme les Egyptiens, & ſi deux hiſtoires que nous allons rapporter ſont véritables, l'art d'embaumer était parvenu chez eux à une plus grande perfection que dans l'Egypte. Ce que nous allons raconter paraîtrait sûr & fondé ſur de bons témoignages, ſi c'était une choſe ordinaire & à laquelle on pût ajouter foi ſans peine, mais le merveilleux paraît ſi grand, ſur-tout dans la première hiſtoire, que je ne ſais ſi on ne regardera pas tout cela comme fabuleux.

La première hiſtoire a été rapportée par quelques Auteurs des tems poſtérieurs, qui n'ont parlé que par oui-dire & qui n'ont pas cité le fait comme il s'était paſſé. Quelques-uns l'ont mis ſous le Pontificat d'Alexandre IV, d'autres ſous les Papes qui lui ont ſuccédé. Mais voici ce qu'en a dit *Stephanus de Infeſtura* dont le manuſcrit ſe trouve à Rome. Il s'en eſt fait pluſieurs copies qui ſe voient dans pluſieurs Bibliothèques d'Italie & dans quelques-unes de France. Il vivait du tems des Papes Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, & il écrivait journellement ce qui ſe paſſait devant ſes yeux. Son Journal eſt partie en italien, partie en mauvais latin, & après avoir parlé d'une maladie qu'eut innocent VIII en 1485 au mois de Mars, ſans marquer le jour où elle commença, il continue en ces termes :

Ce même jour, les Religieux de *Sainte-Marie-*

*Nouvelle*, qui faiſaient travailler & creuſer dans une terre qu'ils ont ſur la *voie Appienne*, à cinq mille ou environ de la Ville, découvrirent un ſépulchre qu'ils firent détruire, & trouvèrent une grande urne de marbre qui avait ſa couverture auſſi de marbre : cette urne était plombée, ils l'ouvrirent & trouvèrent le corps entier d'une fille. C'était un corps embaumé. Elle avait un certain ornement de tête, & des cheveux d'or qui lui deſcendaient ſur le front : ſes joues étaient pleines & vermeilles comme ſi elle avait été en vie. Elle avait les yeux à demi-ouverts, la bouche l'était auſſi. On lui tirait la langue, & elle ſe remettait d'abord d'elle-même en ſa place; on lui levait les bras, & ils ſe remettaient de même, comme ſi elle fût venue d'expirer. Les ongles & les orteils étaient blancs & fermes. On la mit au Palais des *Conſervateurs* où l'air lui fit changer de couleur; elle devint un peu noirâtre, quoique les chairs demeuraſſent toujours dans le même état. Les *Conſervateurs* la mirent dans la cour du Palais auprès de la citerne, toujours dans la même urne où on l'avait trouvée, mais le Pape Innocent leur commanda de la porter hors de la Ville, dans un lieu inconnu. Ils l'emportèrent en effet au-delà de la porte *Pincienne* & l'enterrèrent dans une foſſe. Dès qu'elle eut été apportée au Capitole, il y eut pendant quelques jours un ſi grand concours de

peuple qui allait voir cette merveille, que les revendeurs & les revendeuses y vinrent étaler leurs herbes, leurs fruits & leurs vituailles, ensorte que la Place du Capitole devint comme un Marché public. On disait que le baume qui l'avait si bien conservée, était composé de myrrhe & de quelque autre matière aromatique; d'autres disaient qu'il était fait d'aloës & de térébenthine : il exhalait une odeur très-forte & qui étourdissait. On crut qu'il s'était trouvé dans ce tombeau beaucoup d'or, d'argent & de pierres précieuses, & ce qui donna lieu de le croire, fut que ni les fossoyeurs, ni ceux qui avaient inspection sur cet ouvrage, ne parurent plus depuis. Cette fille était morte à l'âge de douze ou treize ans : sa beauté était si grande, qu'elle passait tout ce qu'on en peut dire, & qu'à moins de l'avoir vue, on ne pourra jamais croire qu'elle allât jusqu'à ce point. Plusieurs personnes vinrent de fort loin pour la voir, & quelques-uns dans le dessein de la peindre, mais ils n'arrivèrent qu'après qu'on l'eut transportée en un lieu secret, comme nous venons de dire, & ils s'en retournèrent fort fâchés d'avoir été privés de la vue de ce spectacle. La tombe de marbre dans laquelle elle fut trouvée, est restée dans la cour du Palais des *Conservateurs* «.

Un fait à-peu-près semblable, continue le Père Montfaucon, est inséré dans les Mémoires de Fla-

minius Vacca, mais il n'eſt ni ſi clair, ni ſi détaillé que le précédent. Voici comme il s'explique :

Sur les dernières années de Paul III, on trouva aux fondemens de l'Egliſe de *Saint-Pierre du Vatican*, une grande tombe de marbre granite rouge d'Egypte, qu'on voit aujourd'hui dans la *vieille Egliſe de Saint-Pierre*, proche l'Autel de la *Sainte-Face*. Dans cette tombe était une Reine dont les vêtemens étaient de fils d'or. Dès qu'elle fut à l'air, elle perdit ſa forme & ſa beauté. On y trouva un grand nombre de pierreries deſquelles le Pape ſe ſervit pour faire une couronne. C'était D. Jean Albérini qui avait alors l'inſpection ſur toutes ces choſes & qui fut préſent à la découverte. Il garda pour lui quelques perles que le tems avait gâtées, enſorte qu'elles ſe ſéparaient en écailles comme un oignon «.

On appelle ici cette femme une Reine, ajoute l'Auteur que nous citons, ſans aucune preuve qu'elle le fût, car il n'y avait aucune inſcription qui en fît foi. Elle pouvait auſſi bien être fille ou femme de quelque Sénateur : il y en avait à Rome qui étaient comparables en richeſſes aux Rois & aux Reines. Le luxe y était ſi grand, ſelon Sénèque, que les pendans-d'oreilles de certaines femmes valaient quelquefois deux ou trois patrimoines.

Le Tombeau ou urne ſépulchrale que nous avons

placé à la tête de cet Article, achèvera de donner une idée de la vénération que les Romains avaient pour leurs morts, & de la richeſſe qu'ils s'efforçaient de mettre dans les monumens qu'ils leur conſacraient. Celui dont nous parlons fut élevé pour Herbaſia Clymène, par ſon mari Sextus Herbaſius Nautillus. Le devant du couvercle préſente le buſte de cette femme, couronné de laurier, ſes cheveux ſont à longues treſſes, & de la main droite elle tient un bouquet, de la gauche un panier rempli d'herbes, de fleurs & de fruits, attribut qui fait alluſion à ſon nom d'Herbaſia. Les Antiquaires n'ont pu deviner ce que c'eſt qu'elle porte en écharpe, & encore moins ce que ſignifient ces deux ſerpens entortillés à droite & à gauche de ſon buſte. Deux grandes femmes aîlées occupent en forme de termes les deux angles de devant, & ſoutiennent un grand feſton qui deſcend juſqu'au-deſſous de l'inſcription. Sur ce feſton paraît un homme qui eſt envelopé par un ſerpent, & qui tombe la tête en bas. Un jeune homme & une jeune fille ſont effrayés de ſa chûte & prennent la fuite. Les autres ornemens ſont les mêmes que l'on employait ordinairement dans ces ſortes de monumens. Il eſt marqué au bas que le lieu de la ſépulture a dix-huit pieds de long ſur dix-ſept de large, & on lit l'inſcription ſuivante ſur la pierre qui eſt au milieu des deux grandes figures.

*Diis manibus*
*Sacrum*
*Herbasiæ*
*Clymenes*
*Sex Herbasius*
*Nautillus sibi &*
*Conjugi suæ*
*Sanctissimæ fecit.*

Ovide & Plutarque prétendent que le tems du deuil en général, & sur-tout pour les femmes qui avaient perdu leur mari, était de dix mois, durée de l'année sous Romulus. C'est dans ce sens que Sénèque dit. *Annum fœminis ad lugendum constituere majores*, & dans son *livre de la consolation*, il ajoute : *Majores decem mensium spatium lugentibus viro dederunt.* Une veuve ne pouvait contracter un second mariage, qu'après ce tems écoulé, & si elle le faisait elle était déclarée infâme, à moins qu'elle n'eût obtenu la permission de *convoler.*

Il était permis en certaines occasions d'interrompre le deuil, par exemple, lorsqu'on sacrifiait à Cérès, lorsqu'on apprenait quelqu'évènement glorieux pour la République, lorsqu'une famille était honorée de l'une des grandes Magistratures, lorsque l'on célébrait un triomphe ou une fête extraordinaire.

Les Dames Romaines prenaient aussi le deuil dans des circonstances fâcheuses, ou à la mort des

gens diſtingués. Elles en donnèrent le premier exemple pour Brutus qu'elles pleurèrent dix mois, ainſi que Valérius Poplicola. Dans les calamités publiques, ce même deuil était indéterminé, & ne ſe quittait que par l'ordre des Magiſtrats. Plutarque aſſure que de l'avis de Fabius, il fut limité à trente jours après la bataille de Cannes, mais les femmes eurent ordre de ne point ſe préſenter en public avec un appareil lugubre, & de ne pleurer que dans l'intérieur de leurs familles. Un deuil trop marqué aurait jetté la conſternation parmi le peuple, & bleſſé des guerriers dont il était néceſſaire de ménager l'amour-propre.

Nous croirions paſſer les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ſi nous nous étendions davantage ſur leurs fêtes & ſur leurs jeux; les détails que nous en avons donnés feront plus que ſuffiſans pour éclairer le Lecteur ſur les traits politiques ou religieux qu'il trouvera dans leurs pièces de Théâtre, & chaque fois qu'il s'en rencontrera d'analogues à quelqu'uſage général ou particulier, nous ne manquerons pas d'en faire voir l'application: telle eſt la marche que nous avons ſuivie pour les Grecs, & nous conſerverons la même méthode dans la ſuite de cet ouvrage qui par ce moyen ſera tout-à-la-fois l'Hiſtoire Dramatique, Civile & Morale de preſque toutes les Nations.

ORIGINE

# ORIGINE DE LA SCÈNE
## *CHEZ LES ROMAINS.*

CE que la Nature a été aux Grecs, les Grecs l'ont été aux Romains, dit M. l'Abbé Gédouin dans un Discours sur la question *Si les Anciens ont été plus savans que les Modernes.* Les premiers sont donc originaux à l'égard des seconds, comme les seconds le sont à notre égard, & tous les Ecrivains sont convenus que ceux-ci n'ont commencé à réussir dans les Lettres & dans les Sciences, que de l'instant qu'ils ont imité les Grecs. Jusques-là rien de plus ignorant & de plus grossier, l'anecdote suivante en est la preuve. Le Consul Mummius avait sacagé Corinthe, & rempli un de ses bâtimens de tout ce que cette ville possédait de plus précieux en statues & en tableaux : ces différentes pièces étaient autant de chefs-d'œuvre pour les connaisseurs, mais aux yeux des Romains, ce n'était que du marbre, du bronze & du bois mis en couleur. Cependant, comme on avait vanté cette prise au Consul, il avertit très-sérieusement le Pilote, que s'il n'amenait son vaisseau à bon port, il ferait faire à ses dépens d'autres statues & d'autres tableaux. Alors on comptait l'an de Rome 601, & les jeux *Scéniques* y étaient établis depuis l'année

389 de sa fondation, époque à laquelle cette ville fut désolée par une peste que l'on crut ne pouvoir faire cesser que par l'institution de ces jeux nouveaux qui, comme les autres, furent consacrés aux Dieux de la République. Leur nom fut pris du mot Grec σκηνη, qui signifie un lieu ombragé, une tente, un pavillon, une ramée ou des branches d'arbres, dont anciennement on couvrait les Théâtres pour procurer de l'ombre aux Acteurs.

„ Cependant il ne faut pas croire, dit M. Dacier, que les Romains ayent été si long-tems sans aucune sorte de Poésie, & elle naquit chez eux comme elle était née en Grèce, c'est-à-dire que les fêtes & la débauche furent son berceau, & qu'elle dut son origine à ces assemblés que faisaient les Romains, bons Laboureurs, pour offrir des sacrifices aux Dieux, en reconnaissance des fruits qu'ils venaient de recueillir. Alors les esprits échauffés produisirent tout-à-coup, par un espèce d'enthousiasme, les vers appellés *Saturniens* & *Fescenins*; vers durs, sans aucune mesure, ressemblans plus à de la prose cadencée qu'à de la poésie, remplis d'ailleurs de railleries grossières, & chantés par des gens qui les accompagnaient de postures libres & malhonnêtes. Cette sorte de poésie, ou ces impromptus que la Nature seule avait produits, se tinrent quelque tems dans les bornes d'une raillerie plus divertissante que piquante & chagrine; c'est pourquoi

Horace dit : *lusit amabiliter :* mais peu-à-peu ces railleries devinrent amères, & dégénérèrent enfin en emportement, en véritable rage qui n'épargna personne. Les maisons les plus honnêtes & les plus respectables furent impunément attaquées.

*Jam sævus apertam*
*In rabiem verti cœpit jocus, & per honestas*
*Ire domos impune minax.*

Cet excès qui alarma ceux même qui avaient été épargnés, excita des plaintes, & ces plaintes attirèrent enfin une Loi qui condamna à mort ceux qui blesseraient la réputation de quelqu'un par ces sortes de vers : cette Loi fut donnée l'an de Rome 302, preuve certaine qu'avant ce tems-là cette licence était connue, puisqu'on cherchait à la réprimer «.

La réforme introduite dans cette partie, dura environ 90 ans, & alors survint cette peste à l'occasion de laquelle on créa les jeux *Scéniques* qui dans leur origine, ne furent que de simples chœurs exécutés par des habitans de l'Etrurie. *Au reste*, dit Tite-Live, *la chose fut d'abord très-petite, comme presque tous les commencemens, & même toute étrangère, sans aucuns vers, sans aucun acte de pièce réglée qui consiste dans l'imitation. Des baladins qu'on avait fait venir de Toscane, dansaient au son de la flûte, & faisaient des mouvemens assez agréables à la manière de leur pays.*

La jeunesse Romaine fut enchantée de ces Jeux qui n'étaient proprement que des Ballets, & les joignit à ses premiers divertissemens qu'elle était jalouse de conserver : elle commença donc à danser à la manière des Toscans, & en même-tems, elle continua ces railleries rustiques dont nous avons parlé. Ce nouveau genre fut reçu avec joie, & à force de le répéter, on parvint à le perfectionner, ou plutôt à lui ôter une partie de sa grossièreté; de-là, ces Troupes réglées dont les Acteurs furent appellés *Histrions*, parce qu'en langage Toscan, un Baladin s'appellait *Hister*. Mais ces premiers essais connus sous le nom de *Satyres*, accompagnés d'une musique cadencée, & même de danses convenables aux sujets, n'étaient encore que des Farces informes dans lesquelles on jouait indifféremment les Interlocuteurs ou les Spectateurs, & le plus grand mérite de ceux qui les composaient, était d'y ménager la réputation des personnes qu'ils mettaient en scène; c'est une délicatesse que nous n'avons pas trouvée chez les Grecs & qui fait l'éloge du caractère des Romains.

Ces *Satyres* durèrent environ 220 ans, c'est-à-dire jusqu'au Consulat de C. Caudius & de M. Tuditanus, tems auquel on vit paraître le Poète Livius Andronicus qui *le premier a su traiter des sujets suivis*. Telles sont à son égard, les expressions de Tite-Live & de Valère Maxime. Lui-même chan-

tait ou jouait ses Pièces, les Romains y accoururent en foule, & les *Satyres* furent oubliées jusqu'au moment où les Auteurs firent représenter leurs Ouvrages par des Comédiens. Alors le Spectacle parut trop grave aux jeunes Romains, & pour l'égayer, ils renouvellerent les anciennes Farces dans les intermèdes à la place du Chœur : on ne s'étonnera point de cette licence, quand on saura qu'aux deux premières représentations de l'Hécyre de Térence, les Acteurs furent obligés de quitter le Théâtre pour faire place à des Danseurs de corde & ensuite à des Gladiateurs. Telle était encore l'ignorance & la grossièreté du peuple Romain qui ne rougissait pas d'interrompre le meilleur Ouvrage pour demander un ours ou des athlètes.

*Media inter carmina poscunt*
*Aut ursum, aut pugiles.* (HORAT. Epist. 1. Lib. II.)

Nævius, Ennius, Accius, Pacuve & Lucilius enrichirent tour-à-tour la scène de leurs productions, & précédèrent Plaute qui valut mieux, sans valoir beaucoup, du moins selon le sentiment d'Horace.

*At nostri proavi Plautinos & numeros &*
*Laudavêre sales, nimium patienter utrumque,*
*Ne dicam, stulte, mirati.* ( Art. poetiq. )

Térence lui succéda & dut le succès de ses Pièces tant à Ménandre dont il fut moins l'imitateur que

le copiste, qu'aux avis de Scipion & de Lélius les deux hommes les plus polis qu'il y eût alors dans la Capitale. De ce moment, & en moins de cinquante ans, les Romains devinrent absolument différens de ce qu'ils étaient, & leur langue composée comme la Grecque, de syllabes longues & brèves, offrit comme elle ce nombre & cette harmonie qui la rendirent propre à toute espèce de Poésie. Jusqu'alors cette même langue avait paru stérile, mais c'est que le génie n'en avait pas découvert les beautés. On répète tous les jours que la nôtre est pauvre, & nos bons Auteurs ont prouvé le contraire. Cependant nous ne craindrons pas de dire qu'on l'a rendue moins riche à force de l'épurer, & nous citerions vingt expressions dont l'énergie doit être regrettée.

Les Romains auxquels nous revenons, avaient d'autant plus de facilité à imiter la Poésie des Grecs, qu'ils en apprenaient naturellement la langue par le commerce qu'ils avaient avec eux. Du tems de Cicéron, il n'y avait pas un Citoyen aisé qui ne fît le voyage d'Athènes & qui n'y envoyât ses enfans. Enfin, du moment que la Grèce fut devenue une province de l'Empire, tous les Romains distingués eurent chez eux des Grecs ou pour esclaves, ou pour affranchis, ou pour amis. Les uns & les autres avaient reçu une excellente éducation dans leur pays, avantage qui y était aussi

commun qu'il eſt rare parmi nous, & ils entretenaient leur patron, leur maître, leur ami de la littérature qu'ils avaient acquiſe, les enfans en profitaient & apprenaient le grec en même-tems que leur langue naturelle. Malgré cela, leurs Poètes ne réuſſirent pas en tout genre, & dans la Tragédie ſur-tout, ils ont été inférieurs à leurs modèles.

A l'égard de leurs Comédies, elles prirent différens noms, relativement à différentes circonſtances, & ils eurent,

1°. Les *Atellanes* Satyres aſſez ſemblables à celles des Grecs non-ſeulement par le choix des ſujets, mais encore par les caractères des Acteurs, des danſes & de la muſique. On les appella *Atellanes*, d'Atella ville du pays des Oſques, ancien peuple du Latium où elles avaient pris naiſſance. Ordinairement ces Pièces étaient gaies, mais non pas abſolument ni excluſivement à tout ſujet noble ou ſérieux, & quelquefois c'était une Paſtorale héroïque, quelquefois un mêlange bizarre de tragique & de comique. Elles étaient repréſentées par de jeunes Romains que l'on ſe gardait bien de confondre avec les *Hiſtrions* & que l'on nommait *Atellans* ou *Exodiaires*, parce que, dit un ancien Scholiaſte de Juvenal, ces Acteurs n'entraient qu'à la fin des Jeux, afin que les larmes & la triſteſſe que cauſaient les paſſions dans la Tragédie, fuſſent

effacées par les ris & la joie qu'inſpiraient les *Atellanes* connues auſſi ſous le titre d'*Exodia*, c'eſt-à-dire iſſuë, fin du ſpectacle. Horace ſe plaint de voir encore ſubſiſter des Poëmes de cette eſpèce, quand il dit,

*Manſerunt, hodieque manent veſtigia ruris.*

Cependant on continua de les jouer pendant plus d'un ſiècle après la mort de ce Poëte, & Suétone leur donne plus de 550 ans de durée.

Leur perſonnage principal était le *Manducus*, nom que les Romains donnaient à certaines figures hideuſes qu'ils préſentaient ſur la ſcène pour faire rire les uns & pour épouvanter les autres. Ce *Manducus* avait un maſque énorme, une bouche horriblement ouverte, des dents longues & pointues qui produiſaient un bruit épouvantable lorſque l'Acteur les appuyait les unes contre les autres. Les femmes en faiſaient un épouvantail à leurs enfans & les menaçaient du *Manducus* quand ils n'étaient pas dociles.

*Tandemque redit ad pulpita notum*
*Exodium, cum perſonæ pallentis hiatum*
*In gremio matris formidat ruſticus infans.* (JUVENAL.)

Scaliger parle d'un certain Pomponius qui donna le titre de *Pytho-Gorgonius* à une Pièce *Atellane* qu'il avait compoſée, & le titre renferme toute la ſignification du *Manducus*, ſi l'on conſidère que

le mot *Pytho* indique un objet effrayant, comme le terme *Gorgonius* désigne les Gorgones avec de grandes dents. Plaute fait dire à un de ses Acteurs qu'il ne lui manque rien pour faire le personnage de *Manducus*.

Jamais les jeunes Romains ne souffrirent qu'un Comédien de profession eût part à ses hors-d'œuvre, & dès-lors n'étant point regardés comme des *Histrions* gagés pour le plaisir du public, ils ne furent ni exclus des fonctions militaires, ni effacés de la Tribu dans laquelle ils étaient incorporés : mais enfin leurs Pièces devinrent si libres, qu'elles furent reléguées à Atella d'où elles étaient sorties, & les habitans de cette Ville les continuèrent avec tant d'indécence, que le Sénat fut obligé d'en interdire les représentations. Le trait suivant donnera une idée des sarcasmes que l'on s'y permettait.

Néron avait empoisonné son père & fait noyer sa mère : on donne une *Atellane*, & à la fin, Datus chante : *Adieu, mon père*, en faisant les gestes de quelqu'un qui boit : *Adieu, ma mère*, en représentant une personne qui se débat dans l'eau & se noie : *Pluton vous conduit à la mort*, en faisant allusion au Sénat que l'Empereur avait menacé d'exterminer. Il est incroyable qu'un Néron ait souffert patiemment des reproches aussi sanglans.

Souvent aussi on insérait dans ces Poëmes des chansons connues que l'on appliquait à des circonstances du tems. L'Empereur Galba était entré à Rome, le peuple n'en avait point été flatté, & les Acteurs d'une *Atellane* ayant commencé ces paroles anciennes : *le Camard vient des champs*, les spectateurs en chantèrent la suite sur le même ton. Domitien ne fut pas aussi doux que ce Galba, & il fit mourir Elvidius le fils, parce que sous prétexte de faire une *Satyre* ou *Exode*, sous le personnage de Pâris & d'Œnone, il avait désigné le divorce qu'il avait fait avec sa femme. *Occidit & Elvidium filium quod quam scenico Exodio sub persona Paridis & Œnones divortium suum cum uxore tractasset.*

2°. Les *Comédies mixtes* dont une partie se passait en récit, & l'autre en action. *Partim statariæ, partim motoriæ.* Les Romains en citaient pour exemple l'Eunuque de Térence.

3°. Les Comédies purement *motoriæ*, celles où tout était en action, comme dans l'*Amphitrion* de Plaute.

4°. Les Comédies appellées *Palliatæ*, dont les sujets, les personnages & les habits étaient Grecs, & dans lesquelles on se servait du *pallium*, manteau à la grecque. On les nommait aussi *crepidœ*, chaussure commune des Grecs.

5°. Les *Plani-pediœ*, qui se jouaient pieds nus,

ſelon les uns, & ſelon les autres, ſur un théâtre de plain-pié avec le rez-de-chauſſée.

6°. Les *prætextatæ*, dont le ſujet & les perſonnages étaient pris dans l'état de la Nobleſſe, & de ceux qui portaient les *togæ prætextæ.*

7°. Les *Rhintonicæ*, ou comique larmoyant, qui s'appellait encore *Hilaro Tragedia*, ou *Latina Comedia*, ou *Comedia Italica*: nous en avons parlé dans le 3e. *Volume, pag.* 12 *& ſuiv.*

8°. Les *Statariæ*, celles dans leſquelles il y avait beaucoup de dialogue & peu d'action, telles que l'*Hecyre* de Térence, & l'*Azinaire* de Plaute.

9°. Les *Tabernariæ*, dont le ſujet & les perſonnages étaient tirés des tavernes, lieux de plaiſir du bas peuple. Les Acteurs y jouaient en robes longues & ſans manteaux. Afranius & Ennius ſe diſtinguèrent en ce genre.

Les *Togatæ*, dans leſquelles les Acteurs étaient vêtus de la *toge*. Stéphanius fit les premières; elles tenaient le milieu entre les *Prætextatæ* & les *Tabernariæ.*

10. Les *Trabeatæ*, dont on attribue l'invention à Caïus Meliſſus: les Acteurs y paraiſſaient *in trabeis*, & y jouaient des Triomphateurs, des Chevaliers &c. La dignité de ces perſonnages ſi peu propres au comique, a répandu la plus grande obſcurité ſur la nature de ce ſpectacle.

Nous reviendrons ſucceſſivement ſur les Auteurs que nous avons cités, & ſur les ouvrages de ceux qui

ſont parvenus juſqu'à nous, mais notre premier ſoin doit être de faire connaître les Théâtres ſur leſquels leurs pièces ont été repréſentées, & nous commençons par celui de Bachus, qui a ſervi de modèle aux Romains. D'après ſon plan & ſon élévation, il ſera facile d'appercevoir les changemens que les progrès de l'art ont fait faire dans les édifices de cette eſpèce.

*THÉATRE DE BACHUS.*

De toutes les matières que les anciens Auteurs ont traitées, celle de la conſtruction de leurs théâtres eſt la plus obſcure & la plus tronquée. Vitruve même ne donne ni les dimenſions, ni la ſituation, ni le nombre des principales parties qu'il ſuppoſait être aſſez connues pour ne devoir pas être oubliées, & on ne les trouve dans aucuns des modernes qui ont travaillé ſur le même objet, tels que le Jéſuite Gallutius Sabienus & le ſavant Scaliger. Les citations multipliées de Bélengerus n'en apprennent pas davantage, & l'inſpection du terrein en dira plus que tout ce qu'en ont écrit Athénée, Pollux, Héſichius, Suidas & pluſieurs autres. Il eſt donc naturel que nous prenions pour guides MM. de la Guilletière & le Roi que leur curioſité a porté à faire un plan exact de ce même Théâtre, & qui pour y parvenir ont eu recours tant aux meſures actuelles des parties qui ſubſiſtent encore à Athènes, qu'au ſentiment

des Ecrivains ſur l'uſage auquel étaient deſtinées celles que le tems a détruites. Le premier s'eſt ſervi d'une meſure diviſée ſelon le pied commun des Athéniens, & ſelon le pied de Roi qui ſurpaſſe le premier de huit à neuf lignes, de ſorte que trois de nos pieds Français gagnent un peu plus de deux pouces ſur trois pieds Athéniens. Le ſecond a rectifié une petite erreur que ce calcul avait produite; ſuivons-le, & nous aurons les meſures exactes du monument dont il eſt queſtion.

Par le mot Théâtre, les Anciens entendaient tout le corps d'un édifice où l'on s'aſſemblait pour voir les repréſentations publiques. Le fameux Architecte Philon fit bâtir à Athènes celui de Bachus, du tems de Périclès, il y a plus de deux mille ans, & quand Ariobarzane, Roi de Cappadoce le rétablit, quand Adrien le répara, tous les deux ſe conformèrent au deſſin de ſon Auteur.

Le dehors était compoſé de trois rangs de portiques élevés l'un ſur l'autre, & en-dedans, le lieu des Spectateurs avait ſes parties différentes, comme le lieu des ſpectacles avait les ſiennes. Le *coniſtra* où parterre, les rangs de dégrés, les *diazoma*, ou palliers, les gradins ou petits eſcaliers, les *cercys* & les *échos*, voilà quelles étaient les parties du premier: l'*orcheſtre*, l'*hypoſcénion*, le *logeon* ou *thémilé*, le *proſcénion*, le *paraſcénion* & la *ſcène*, voilà celles du ſecond.

Pour tracer le plan de l'édifice, on avait donc décrit un cercle d'un demi-diamètre de cinquante-deux pieds; & du même cercle, on avait retranché le quart, en tirant la corde de quatre-vingt-dix dégrés. Cette corde déterminait le front de la *ſcène*, ou la face des décorations, qui n'était autre choſe que la ſcène même.

La petite partie du diamètre que la corde de quatre-vingt-dix dégrés avait retranchée au derrière de la ſcène, était d'environ ſeize pieds, & à dix-huit de cette corde, allant vers le centre, on avait tiré une ligne parallèle à la face ou au-devant du *proſcénion* : c'eſt le nom que les Grecs donnaient à l'exhauſſement ou platte-forme qui ſervait de poſte aux Comédiens, & qui avait dix-huit pieds d'enfoncement. Le reſte du cercle déterminait l'enceinte intérieure de l'édifice.

C'était le terrein de toute cette enceinte que les Athéniens appellaient *Conyſtra* dont l'*orcheſtre* occupait une partie, & quelques Auteurs ont confondu l'un avec l'autre, en prenant la partie pour le tout.

La ſtructure intérieure s'élevait donc en demi-cercle juſqu'aux deux encoignures de la face du *proſcénion*, & ſur cette portion de circonférence étaient conſtruits vingt-quatre rangs de ſiéges par étages, qui régnaient circulairement autour du *conyſtra* pour placer les ſpectateurs.

Toute la hauteur de ces places était divisée de huit rangs en huit rangs par trois corridors, retraites ou palliers que les Athéniens appellaient *Diazoma*, & qui servaient à faire passer les Spectateurs d'un endroit à l'autre, sans incommoder ceux qui étaient déja placés. Il y avait pour le même objet de petits escaliers en gradins, qui allaient de haut en bas d'un corridor à l'autre au travers des rangs pour monter & descendre sans embarasser. Près de ces mêmes gradins étaient pratiqués des passages qui donnaient dans les portiques de l'enceinte extérieure, & ces passages conduisaient les Spectateurs aux endroits qu'ils devaient occuper.

Les meilleures places étaient sur les huit rangs compris entre le huitième & le dix-septième : c'est ce qu'on nommait *bouleuticon*, destiné particulièrement pour les Officiers de judicature. Les autres rangs s'appellaient *Ephebicon*, & c'était-là que se plaçaient les Citoyens, de l'instant qu'ils avaient atteint leur dix-neuvième année.

La hauteur de chacun de ces rangs de dégrés était de treize à quatorze pouces, la largeur environ de vingt-trois. Théophraste dit que les plus riches y portaient chacun un petit carreau. Le plus bas rang avait presque quatre pieds de hauteur sur le niveau de la campagne ; chaque marche des petits escaliers ou gradins n'avait que la moitié

de la hauteur & la moitié de la largeur d'un des rangs de dégrés. Pour les corridors, la largeur & la hauteur de chacun d'eux était double de la hauteur & de la largeur des mêmes rangs, mais les escaliers n'étaient point parallèles l'un à l'autre, attendu que si l'on eût prolongé le trait de leur alignement depuis la plus haute des marches jusqu'à la plus basse, toutes ces lignes produites seraient venues se couper du côté du parterre. Ainsi les dégrés compris entre deux escaliers ou gradins faisaient la figure d'un coin étroit par en-bas, & large par en-haut, raison qui les fit appeller *Cunei* par les Romains. Pour empêcher que la pluie ne gâtât toutes ces marches, on leur avait donné une pente par où les eaux s'écoulaient.

Le long de chaque corridor, il y avait de distance en distance, dans l'épaisseur du bâtiment de petits réduits ou cellules appellés *échæa*, & occupés par des vaisseaux d'airain en façon de tonneaux, dont l'usage était de répercuter la voix qui se serait perdue dans un lieu vaste, découvert & bâti de marbre. Ces vaisseaux soutenus par des coins de fer, ne touchaient point à la muraille : Philon les avait disposés de manière que la voix sortant de la bouche des Acteurs comme d'un centre, se portait circulairement vers les corridors ou palliers, & venait frapper la concavité des vaisseaux qui renvoyaient le son plus fort & plus aigü. Les instrumens

mens des Muſiciens, placés dans l'*hypoſcénion*, y avaient encore de plus grands avantages, & ces vaiſſeaux d'airain étaient ſitués dans une telle proportion mathématique, que leur diſtance s'accordait aux intervalles & à la modulation de la muſique. Chaque ton différent était ſoutenu par la répercuſſion de quelqu'un de ces vaiſſeaux rangés méthodiquement, & au nombre de vingt-huit.

Au-deſſus du troiſième corridor s'élevait une galerie ou portique qui s'appellait *Cercys* : c'était-là que les Athéniens plaçaient leurs femmes : celles d'une vie déréglée avaient un lieu ſéparé. On mettait auſſi dans le *cercys* les étrangers & ceux qui habitaient la Province, attendu qu'il fallait avoir le droit de bourgeoiſie pour avoir place ſur les dégrés. Il y en avait qui appartenaient en propre à des particuliers, & c'était un bien de ſucceſſion, qui de droit allait aux aînés de la maiſon.

Voilà tous les objets qui regardaient les Spectateurs : paſſons actuellement au lieu des ſpectacles, & jettons un coup-d'œil ſur les diverſes parties que nous en avons citées.

L'*orcheſtre*, qui était une eſtrade, une élévation dans le *coniſtra*, ou parterre, commençait à peu-près à cinquante-quatre pieds de la face du *proſcénion* ou poſte des Comédiens, & venait finir ſur le trait du même *proſcénion*. La hauteur de

l'*orcheſtre* était environ de quatre pieds, autant qu'en avait le premier rang des dégrés ſur le rez-de-chauſſée. La figure de ſon plan était un quarré-long, détaché des Spectateurs. On voyait dans ce même *orcheſtre*, le *logéon*, ou *thimélé*, exhauſſement, ou petite platte-forme d'environ neuf pieds d'élévation ſur le rez-de-chauſſée, & de cinq ſur le plan de l'*orcheſtre*. Sa figure préſentait un quarré de vingt-quatre pieds à chaque face; c'était-là que le chœur faiſait ſes récits, & que les *Mimes* venaient marquer les entr'actes de la pièce.

Au pied de ce *logéon*, ſur le même plan de l'*orcheſtre*, il y avait une enceinte de colonnes qui enfermait l'eſpace de l'*orcheſtre* appellé *hypoſcénion*. C'eſt la partie du Théâtre Grec, que les Ecrivains modernes ont le plus mal entendue. Les uns l'ont confondue avec le *podium*, ou baluſtrade qui était entre le *proſcénion* & la *ſcène* du théâtre Romain, ce qu'on peut convaincre d'abſurdité par la différence de leurs ſituations & de leurs uſages. Quelques autres ont dit que l'*hypoſcénion* était la face du *proſcénion*, compriſe depuis le niveau de l'*orcheſtre*, juſqu'à l'eſplanade du *proſcénion*, & cette dernière opinion n'eſt pas mieux fondée.

L'*hypoſcénion* était un lieu particulier pratiqué ſur l'*orcheſtre*, comme un réduit dégagé du *logéon* pour la commodité des joueurs d'inſtrumens, &

dès perſonnages qui s'y trouvaient, ainſi que le chœur & les *mimes*, juſqu'au moment où l'exécution de leurs rôles les appellait ſur ce même *logéon*. Les Poètes même venaient dans l'*hypoſcénion*, fait juſtifié par Athénée qui raconte que le Poète Aſopodore y entendant l'approbation éclatante que le peuple Romain donnait à un Joueur de flûte, s'écria: „Qu'eſt ceci? Vous verrez qu'on vient d'admirer quelque nouvelle ſottiſe ". Il réſulte de-là qu Athénée ne regarde pas l'*hypoſcenion* comme une ſimple façade, mais comme un lieu où était l'Auteur, ſoit qu'il y fût pour y demeurer pendant le tems du ſpectacle, ou pour y paſſer un moment.

Le *proceſcénion*, ou poſte des Comédiens, s'élevait de deux pieds au-deſſus du *logéon*, de ſorte qu'il avait environ ſept pieds de hauteur ſur l'*orcheſtre*, & onze ſur le rez-de-chauſſée: Philon avait calculé ces diverſes élévations ſelon les différens poſtes de ſon Théâtre, qui tous étaient ménagés de manière que le ſon des inſtrumens & la voix des Acteurs ſe portaient avec une diſtribution égale aux oreilles des Spectateurs, ſelon la hauteur des degrés qu'ils occupaient. Sur ce *proſcénion*, il y avait un autel que les Athéniens appellaient *agyeus*, & qui était conſacré au Dieu Apollon.

La *ſcène*, ſelon ce que nous avons déja remarqué n'était autre choſe que les colonnes & les orne-

mens d'architecture qui étaient élevés dans le fond, ainsi que sur les aîles du *proscénion*, & qui en faisaient la décoration. Quand il y avait trois rangs de colonnes l'un sur l'autre, le plus haut s'appellait *épiscénion*. Agatarchus a été le premier Décorateur qui ait travaillé aux embellissemens de la scène, selon les règles de la perspective. Eschyle l'avait instruit.

On appellait en général *parascénion* l'espace qui était devant & derrière la *scène*, & l'on donnait aussi ce nom à toutes les avenues & escaliers par où l'on passait des postes de la Musique aux postes de la Comédie. Voilà comment sous le nom de scène, on a confondu le *proscénion*, le *parascénion* & la *scène*.

Les Athéniens employaient souvent des machines : la principale se nommait *théologéon*. Elle était élevée en l'air, & portait les Dieux que le Poète introduisait. C'est de celle-là que les Savans de l'antiquité ont tant condamné l'usage, parce qu'elle aidait à la stérilité de ces Auteurs qui après avoir embarassé l'intrigue de leur sujet, & ne pouvant en sortir par un dénouement naturel, faisaient descendre sur le *théologéon* un Dieu qui de pure autorité, & par un contre-tems ridicule, ramenait des pays éloignés un homme absent de sa patrie, rendait tout-à-coup la santé à un

malade, ou la liberté à un prisonnier. Aussi les Athéniens en avaient fait un mot de raillerie, & quand ils voyaient un homme déconcerté, ils s'écriaient : *apo micanis*. A leur exemple, les Critiques de Rome disaient, en pareille occasion, *Deus e machina*.

L'enceinte de l'édifice était de marbre, composée de trois portiques l'un au-dessus de l'autre, comme nous l'avons dit, & le plus élevé des trois était le *cercys*.

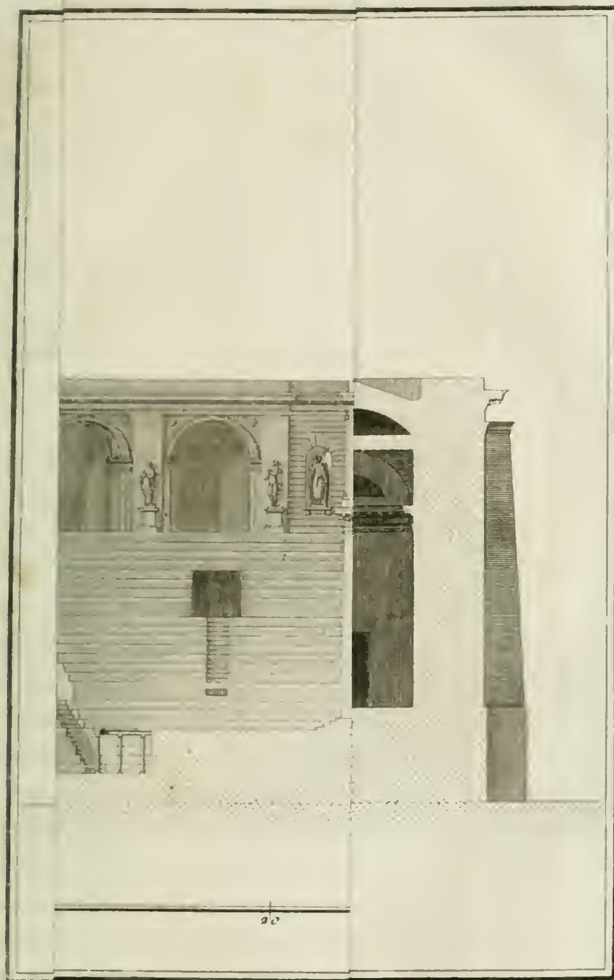
Le Théâtre de Régillus, situé près du Temple de Thésée, avait un toît magnifique, avec une charpente de cèdre; l'*odéon* en avait aussi un, mais il n'en était pas de même du Théâtre de *Bachus*, & comme les Athéniens y étaient exposés aux injures de l'air, ils y venaient d'ordinaire avec de grands manteaux, pour se garantir du froid, de la pluie, ou du soleil. S'il arrivait quelque orage inopiné, la représentation était interrompue, & les Spectateurs se sauvaient, ou sous les portiques de l'enceinte extérieure, ou sous celui d'Euménicus, qui joignait au Théâtre. Quoique le Temple de Bachus en fût proche, il n'était pas possible de s'y retirer, parce qu'on ne l'ouvrait qu'une fois l'année. Cependant lorsque le spectacle se donnait dans le fort de l'été, la magnificence des Athéniens suppléait à l'incommodité de la saison, en faisant exhaler des odeurs agréables de

tous les côtés du théâtre. Souvent on y voyait tomber une petite pluie de liqueurs odoriférantes, répandue par des tuyaux ménagés dans une infinité de riches ſtatues qui ornaient le troiſième corridor & le *cercys*.

Mais on ne ſait ſi ces mêmes Athéniens pratiquaient une choſe aſſez curieuſe que Varron remarque à l'égard des Romains. Quand les pères de famille croyaient être retenus long-tems au théâtre par les charmes de la repréſentation, ils apportaient dans leur ſein des colombes domeſtiques, ils leur attachaient un billet au col, & ces oiſeaux auxquels ils donnaient l'eſſor, allaient au logis de leurs maîtres porter les ordres dont ils étaient chargés.

Le droit d'entrer au Théâtre de *Bachus* coûtait à chaque Citoyen, tantôt deux oboles, tantôt trois, & l'obole valait environ deux ou trois ſols de notre monnoie de France. Cet argent n'était employé qu'aux petites réparations du bâtiment; on a vu dans le commencement de cette Hiſtoire que les perſonnes de la première qualité ſe chargeaient des frais de la repréſentation.

Ce même Théâtre ne ſervait pas ſeulement aux jeux publics & aux aſſemblées de l'Etat, les Philoſophes y venaient encore expliquer leur doctrine, & en général les Théâtres étaient ſi peu décriés parmi les Chrétiens de l'antiquité, que les pre-




CCHUS.




J. L. Duprez del.

de la Gardette sculp.

# THÉATRE DE BACCHUS.

mières prédications du Christianisme y ont été prononcées. Cujas & Aristarchus furent enlevés du Théâtre d'Ephèse, au moment où ils y enseignaient l'Evangile, & St. Paul fut prié par ses disciples de ne pas s'y présenter, dans la crainte qu'on ne lui fît une pareille violence.

Indépendamment des précautions que Philon avait prises pour ne laisser rien à désirer tant sur la beauté que sur la commodité de cet édifice, il voulut encore pourvoir à la sûreté des Spectateurs par la disposition du bâtiment, par l'ouverture des jours ou entre-colonnes, par l'économie de l'air & des rayons du soleil dont il sut ménager le cours & le passage. Il eut sur-tout égard au vent d'Occident, parce qu'il a une force particulière sur l'ouie, parce qu'il porte à l'oreille les sons de plus loin, & plus distinctement que les autres. D'ailleurs, comme ce vent est ordinairement chargé de vapeurs, ce fut un chef-d'œuvre de l'art de tourner les jours des portiques avec tant de justesse que l'intempérie de l'ouest ne causât point de rhumes en interceptant la transpiration : ainsi, dans son Théâtre, la *scène* regardait la montagne de la Citadelle, & avait à dos la colline de Cynosargue : celle du *Muséon* était à main droite, & le chemin ou la rue du Pyrée, était à gauche.

Il ne reste rien aujourd'hui du double portique d'Euménicus, placé derrière la scène, & composé

de deux allées divifées l'une de l'autre par des colonnes. Son plan était élevé fur le rez-de-chauffée, de forte que de la rue on y montait par des perrons. Il formait un quarré-long, & l'efpace de terre qu'il renfermait, était embelli de paliffades & de verdures. On y faifait les répétitions des ouvrages de Théâtre, comme celles de la fymphonie dans l'*odéon*.

Outre le *théologéon* dont nous avons parlé, les Anciens avaient encore des machines fur les portes de retour pour introduire d'un côté les Dieux des bois & des campagnes, de l'autre les Divinités de la mer. Ils en avaient auffi pour les Ombres, les Furies &c. Ces dernières étaient à-peu-près femblables à celles dont nous nous fervons pour le même objet, c'eft-à-dire, comme l'a écrit Pollux, des efpèces de trapes qui élevaient les Acteurs au niveau de la fcène, & qui les redefcendaient enfuite par le relâchement des forces qui les avaient fait monter : ces forces confiftaient, comme celles que nous employons, en cordes, roues & contre-poids. Les machines des portes de retour avaient trois différentes faces, & tournaient fur elles-mêmes d'un ou d'autre côté, felon les Dieux pour qui elles fervaient.

Celles qui venaient du ciel agiffaient par des mouvemens différens des nôtres, mais on les employait aux mêmes ufages; & les Anciens en avaient

de trois sortes : les premières qui ne descendaient point jusqu'en bas, & qui ne faisaient que traverser le théâtre, les secondes, dans lesquelles les Dieux arrivaient jusques sur la *scène*, les troisièmes, que l'on employait pour élever ou pour soutenir en l'air les personnes qui semblaient voler. Ces dernières étaient absolument conformes aux nôtres, & sujettes aux mêmes accidens.

Nous avons dit que les mouvemens étaient différens, & cette différence venait non-seulement de ce que le Théâtre des Anciens était découvert, mais de ce qu'il avait toute son étendue en largeur. Ainsi, au lieu d'être emportées comme les nôtres par des chassis courans dans des charpentes en plafonds, leurs machines étaient guindées à une espèce de grue dont le cou s'élevait par-dessus la scène, & qui tournant sur elle-même pendant que les contre-poids enlevaient ou abaissaient ces mêmes machines, leur faisait décrire des courbes composées de son mouvement circulaire, & de leur direction verticale; conséquemment une ligne en forme de vis à celles qui ne faisaient que monter ou descendre d'un côté du théâtre à l'autre.

Les contre-poids faisaient aussi décrire différentes demi-ellypses aux machines qui, après être descendues d'un côté jusqu'au milieu du théâtre, remontaient de l'autre jusqu'au-dessus de la *scène*, d'où elles étaient toutes rappellées dans un endroit

du *postcénium*, où leurs mouvemens étaient placés. Selon leurs différens usages, elles avaient différens noms dont le détail serait inutile & ennuyeux. Quant aux changemens du Théâtre, Servius nous apprend qu'ils se faisaient ou par des feuilles tournantes qui, dans un instant, donnaient une face nouvelle à la *scène*, ou par des chassis qui se tiraient de part & d'autre comme les nôtres. Mais comme il ajoute qu'on levait la toile à chacun de ces changemens, il y a bien de l'apparence qu'ils ne se faisaient pas promptement.

Pour entendre cette dernière phrase, il faut observer que chez les Anciens la toile de théâtre était attachée au théâtre même, & se déroulait de bas en-haut, de manière que dans les entr'actes ou dans les changemens de scène, ils appellaient lever la toile, ce que nous appellons la baisser, & la baisser, ce que nous appellons la lever. Ainsi, on disait chez les Romains, *premere aulæa* (baisser la toile) quand on découvrait le Théâtre pour commencer l'action, & *tollere aulæa* (lever la toile) quand on fermait le Spectacle.

Ovide a rendu cet usage d'une manière charmante dans *le 3e. liv. des Métamorphoses*, où il dit, en parlant des dents du dragon, que Cadmus avait semées.

*Inde, fide majus, glebæ cœpere moveri,*
*Primaque de sulcis acies apparuit hasta.*

*Tegmina mox capitum picto nutantia cono.*
*Mox humeri pectuſque, oneratàque brachia telis*
*Exiſtunt, creſcitque ſeges clypeata virorum.*
*Sic ubi tolluntur feſtis aulæa Theatris*
*Surgere ſigna ſolent, primumque oſtendere vultus:*
*Cætera paulatim, placidoque educta tenore*
*Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.*

» Alors, prodige étonnant & incroyable, les » mottes de terre commencèrent à s'entr'ouvrir, » & du milieu des ſillons, on vit ſortir des pointes » de piques, des panaches, des caſques, enſuite » des épaules & des bras armés d'épées, de bou- » cliers, de javelots; enfin une moiſſon de com- » battans acheva de paraître. Ainſi quand on lève » la toile dans nos Théâtres, on voit s'élever peu- » à-peu les figures qui y ſont tracées. D'abord on » n'en apperçoit que la tête, enſuite elles ſe pré- » ſentent par degrés, & ſe dévelopant inſenſible- » ment, elles paraiſſent enfin toutes entières & » ſemblent ſe tenir debout ſur la ſcène «.

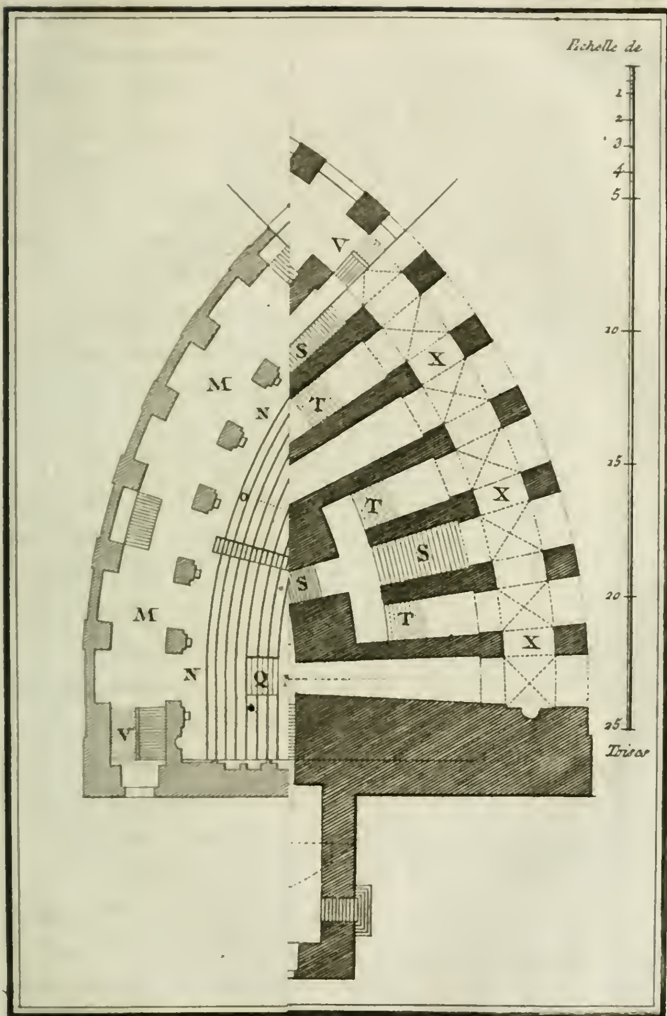
Une autre preuve que les changemens devaient être longs chez les Anciens, c'eſt que les aîles de la ſcène ſur laquelle la toile portait, n'avançant que de la huitième partie de ſa longueur, les décorations qui tournaient derrière la toile, ne pouvaient avoir au plus que cette longueur pour leur circonférence. Ainſi il fallait qu'il y en eût au moins dix feuilles ſur la ſcène, huit de face, deux en aîles,

& comme chacune de ces feuilles devait fournir trois changemens, il fallait néceſſairement qu'elles fuſſent doubles & diſpoſées de manière qu'en demeurant pliées, elles formaſſent une des trois ſcènes, enſuite deux lorſqu'elles ſe retournaient les unes ſur les autres de droite à gauche, ou de gauche à droite; ce qui ne pouvait ſe faire qu'en portant de deux en deux ſur un point fixe commun, c'eſt-à-dire en tournant toutes les dix ſur cinq pivots placés ſous les trois portes de la ſcène & dans les deux angles de ſes retours.

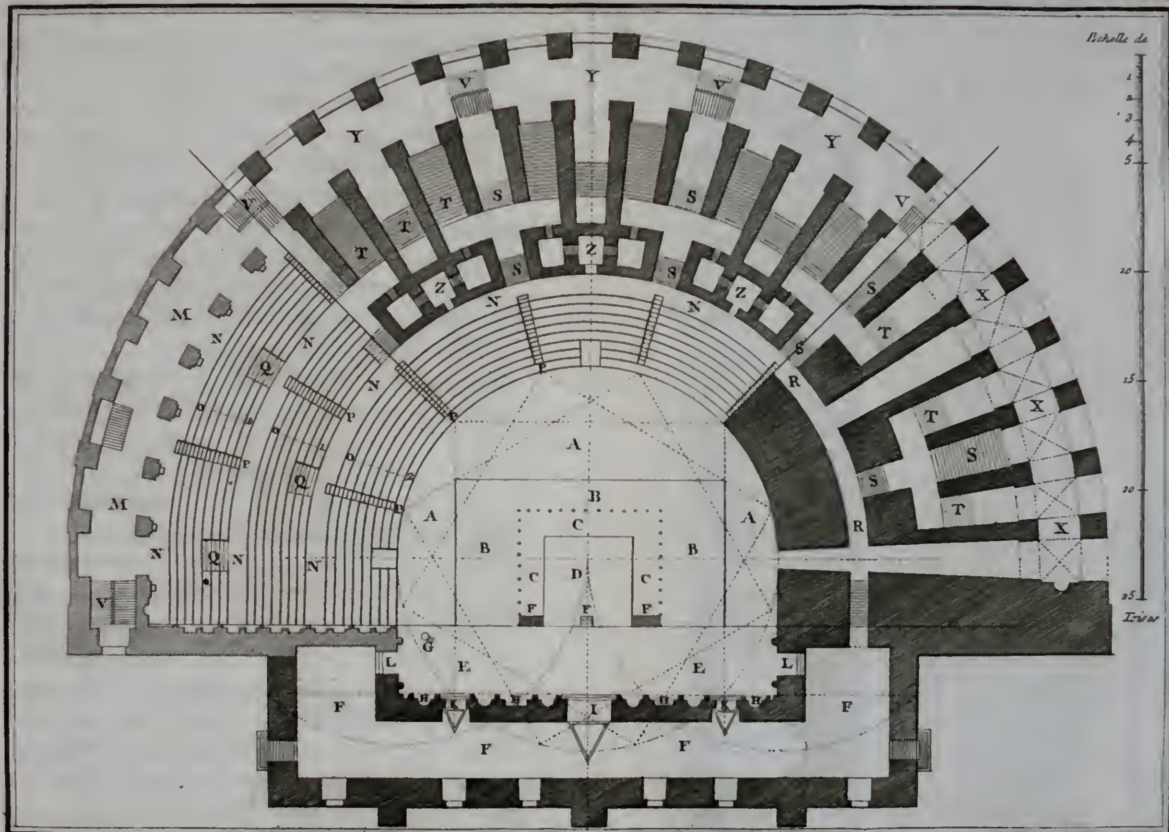
Les lecteurs qui déſireront avoir des connaiſſances plus étendues ſur cet objet, conſulteront le Mémoire même de M. Boindin, inſéré dans le Recueil de l'*Académie des Inſcriptions.* C'eſt-là que nous avons puiſé une partie des obſervations que nous venons de faire ſur les machines.

### *PLAN du Théâtre de Bachus.*

La manière géométrique dont Vitruve démontre la conſtruction du Théâtre des Grecs, eſt ponctuée ſur le plan & ſe rapporte à toutes les parties indiquées par les lettres ſuivantes. M. de la Guilletière prétend que pour tracer le plan de cet édifice, on avait décrit un cercle d'un demi-diamètre de 47 pieds 3 pouces, mais d'après les obſervations poſtérieures de M. le Roi, il devait être de 52 pieds, comme nous l'avons marqué plus haut, & ces meſures




J. D. Dugourc del.    de la Gardette Sculp.




J. D. Dugourc del. de la Gardette Sculp.

PLAN DU THÉATRE DE BACCHUS

nous ont paru d'autant plus justes, qu'elles quadrent parfaitement avec celles des parties intérieures. Ce Théâtre n'était pas de la grandeur de ceux des Romains, & en particulier de celui de Marcus Scaurus, dans lequel il y avait place pour 79000 personnes, mais il sera facile aux Géomètres de savoir le nombre de spectateurs que celui-ci pouvait contenir; l'arc d'un pied & demi étant l'espace ordinaire qu'un homme peut occuper. D'ailleurs on remarquera que comme les assemblées du peuple s'y faisaient quelquefois pour régler les affaires de l'Etat, il fallait du moins qu'il pût renfermer 6000 hommes, attendu que les loix Attiques voulaient positivement qu'il y eût 6000 suffrages pour autoriser un décret du peuple.

A A A, *Conistra* ou Parterre.

B, Orchestre.

C, *Hyposcénion* dont l'enceinte était formée par des colonnes.

D, *Logéon* ou *Thimélé*.

E, *Proscénion* ou Poste des Comédiens.

F, *Parascénion*.

G, *Agyeus*, Autel d'Apollon.

H, la Scène.

I, *Spélé* ou Porte principale.

K, Porte des Etrangers.

L, Porte des retours.

M, *Cercys*.

N, *Diazoma* ou Palliers.

O-I, Gradins appellés *Bouleuticon.* O 2, Gradins appellés *Ephébicon.*

P, petits Eſcaliers ou degrés traverſans les amas de gradins.

Q, Entrées des gradins.

R, Paſſage circulaire pratiqué ſous le premier pallier.

SS, Eſcaliers montans au premier pallier.

TT, Eſcaliers montans au ſecond pallier.

VV, Eſcaliers montans au *Cercys.*

X, Portique d'en-bas.

Y, Portique du ſecond étage.

Z, Echos.

## *THÉATRES DES ROMAINS.*

Chez eux, comme chez les Grecs, cet édifice était un lieu vaſte & magnifique, accompagné de longs portiques, de galeries couvertes & d'allées plantées d'arbres, où le peuple ſe promenait en attendant le ſpectacle.

Il ſe diviſait en trois principales parties qui formaient trois différens départemens; celui des Acteurs qu'ils appellaient *la Scène*, celui des ſpectateurs qu'ils nommaient *le Théâtre*, & l'Orcheſtre dans lequel ſe plaçaient les Sénateurs & les Veſtales.

Son plan général conſiſtait d'une part en deux demi-cercles décrits d'un même centre, mais de

différent diamètre, de l'autre, en un quarré-long de toute leur étendue & moins large de la moitié : c'était ce qui en établiſſait la forme & ce qui en faiſait en même-tems la diviſion. L'eſpace compris entre les deux demi-cercles était la place des Spectateurs; le quarré qui les terminait, celle des Acteurs, & l'intervalle qui était au milieu, était ce que l'on appellait l'*Orcheſtre*.

Les Théâtres des Grecs & des Romains étaient donc entièrement ſemblables, ce qu'il ſera facile d'appercevoir d'après celui dont nous donnons l'élévation & le plan à la fin de cet article. Il n'y avait de différence dans le premier département que pour les vaſes d'airain que les Grecs y plaçaient, encore les Romains adoptèrent-ils cet uſage de l'inſtant qu'ils commencèrent à bâtir des Théâtres ſolides.

La ſcène chez les uns & les autres ſe diviſait en trois parties : la première ſe nommait proprement *la ſcène*, & c'était une grande face de bâtiment ſur laquelle on plaçait les décorations. De l'une à l'autre des deux aîles qui la terminaient, s'étendait une grande toile à-peu-près ſemblable à celle de nos Théâtres, mais dont le mouvement était différent : nous l'avons indiqué plus haut.

La ſeconde partie, qui eſt ce que nous appellions l'avant-Scène, était un grand eſpace libre & découvert, où les Acteurs venaient jouer la pièce.

La troiſième était le lieu ménagé derrière la Scène, & dans lequel les Comédiens s'habillaient.

Les Théâtres à Rome ne ſe bâtiſſaient anciennement que de bois, & ne ſervaient que pendant quelques jours. L. Mummius les orna d'une manière nouvelle, & dans les jeux que l'on fit pour ſon triomphe, il les enrichit des débris du Théâtre de Corinthe. A ſon exemple, Scaurus, Curion Marcellus & Pompée en élevèrent de magnifiques. Ce Pompée eſt le premier qui en fit conſtruire un de marbre & de pierre. Ces derniers ſe multiplièrent au point que l'on en comptait juſqu'à quatre dans le ſeul camp Flaminius. Un des plus beaux fut celui de Trajan, qu'Adrien détruiſit.

La diverſité des colonnes & des ſtatues, la richeſſe des peintures qui ornaient la Scène furent de l'invention de Caius Pulcher. Catulus la fit revêtir d'ébène, Antoine la fit argenter, & Néron fit dorer tout l'intérieur, pour un Spectacle dont il amuſa Tiridate.

Entre les rideaux, tapiſſeries ou voiles du Théâtre des Romains, les uns ſervaient à décorer la Scène, les autres à la ſpécifier, d'autres à la commodité des Spectateurs. Les premiers étaient les plus riches, & les ſeconds repréſentaient toujours quelque choſe d'analogue à la pièce que l'on jouait. Les troiſièmes étaient employés pour garantir des ardeurs du ſoleil. On en fut redevable

à

à Catulus qui imagina de faire couvrir tout l'eſpace du Théâtre & de l'Amphithéâtre de cette eſpèce de voiles étendues ſur des cordages attachés à des mâts de navires, ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs. Lentulus Sphinter en fit de lin de la plus grande fineſſe, Néron voulut qu'on les teignît en pourpre, & qu'on y ajoutât des étoiles d'or, au milieu deſquelles il était peint, monté ſur un char. Il y repréſentait Phœbus modérant ſes rayons, & ne répandant que le jour néceſſaire au Spectacle : le tout était travaillé à l'aiguille.

Paſſons aux Théâtres que nous avons cités, & le peu que nous en dirons fera ſentir combien nous ſommes inférieurs aux anciens dans cette partie. L'étendue de leur *Scène* donnait à leurs pièces toute l'illuſion qu'elles pouvaient avoir, & l'on y voyait en action ce que nos Poètes ſont obligés de raconter dans des narrations dont les détails, quoique néceſſaires, ſont preſque toujours froids & ennuyeux.

## *THÉATRE DE SCAURUS.*

L'Hiſtoire nomme deux Marcus Æmilius Scaurus, & nous apprend que le premier était ſi pauvre, qu'il ſe vit contraint de vendre du charbon pour ſubſiſter. Mais l'étude le conſola de ſa mauvaiſe fortune, & peu-à-peu il ſe diſtingua dans

le Barreau, au point qu'il fut admis au Sénat, qu'il en devint le Prince, & qu'il obtint plusieurs fois le Consulat. Pendant le tems qu'il fut Censeur, il fit bâtir le pont *Milvius*, & paver un des grands chemins d'Italie, qui de son nom fut appellé la *voie Emilienne* : quelques tems avant il avait triomphé des Liguriens. Les Anciens ont parlé avec éloge de quelques-uns de ses Ouvrages, & de l'Histoire de sa vie, écrite par lui-même.

M. Œmilius Scaurus, son fils, ne fut point Consul, ne triompha point, n'écrivit point, mais il donna aux Romains le plus suberbe Spectacle qu'il fût possible de voir, à en juger par la description suivante, tirée de Pline, l. XLVI. chap. xv.

„ Je ne sais, dit cet Historien, si l'Edilité de Scaurus ne contribua pas plus que toute autre chose à corrompre les mœurs, & si les proscriptions de Sylla ont fait autant de mal à la République, que les richesses immenses de son beau-fils. Ce dernier étant Edile, fit bâtir un Théâtre auquel on ne peut comparer aucuns des ouvrages qui ayent jamais été faits, non-seulement pour une durée de quelques jours, mais pour les siècles à venir. Cette Scène composée de trois ordres, était soutenue par trois cens soixante colonnes, & cela dans une ville où l'on avait fait un crime à un citoyen des plus recommandables d'avoir placé dans sa maison six colonnes du mont Hymette.

Le premier ordre était de marbre, celui du milieu était de verre, eſpèce de luxe qu'on n'a pas renouvellé depuis, & l'ordre le plus élevé était de bois. Les colonnes du premier avaient trente-huit pieds de haut, & les ſtatues de bronze diſtribuées dans les intervalles des colonnes, étaient au nombre de trois mille. Le Théâtre pouvait contenir quatre-vingt mille perſonnes, tandis que celui de Pompée, qui n'en renferme que quarante mille, ſuffit à un peuple devenu beaucoup plus nombreux, par les diverſes augmentations que la ville de Rome a reçues depuis Scaurus.

Si l'on veut avoir une juſte idée des tapiſſeries ſuperbes, des tableaux précieux, en un mot, des décorations en tout genre dont le premier de ces Théâtres fut orné, il ſuffira de remarquer que Scaurus après la célébration de ſes jeux, ayant fait porter à ſa maiſon de Tuſculum ce qu'il avait de trop, pour l'employer à différens uſages, ſes eſclaves y mirent le feu par méchanceté, & l'on eſtima le dommage de cet incendie cent millions de *ſeſterces*, environ douze millions de notre monnoie «.

Un Hiſtorien ajoute au récit de Pline, que l'Entrepreneur chargé de l'entretien des égouts de Rome, ſe crut obligé d'exiger de Scaurus qu'il s'engageât à payer le dommage que pourrait cauſer aux voûtes le tranſport de tant de colonnes ſi pé-

ſantes. Depuis Tarquin l'*Ancien*, c'eſt-à-dire depuis près de ſept cens ans, ces voûtes étaient toujours demeurées immobiles, & elles ſoutinrent encore une ſi violente ſecouſſe ſans s'ébranler.

### *THÉATRE DE CURION.*

Ce Théâtre en contenait deux conſtruits en bois près l'un de l'autre, & ſi également ſuſpendus chacun ſur ſon pivot, qu'on pouvait les faire tourner, en réunir les extrémités, & former par ce moyen une enceinte pour des combats de Gladiateurs.

M. le Comte de Caylus eſt le premier qui ait démontré la méchanique de ce prodigieux ouvrage : le mémoire qu'il en a fait a été inſéré dans le *recueil de Littérature de l'Académie des Inſcriptions, tom. XXII*, & nous avons cru ne pouvoir ſuivre un meilleur guide que celui-là.

» Les Anciens, dit-il, ont eu pluſieurs connaiſſances que nous n'avons pas, & ils ont pouſſé beaucoup plus loin que nous, quelques-unes de celles dont nous faiſons uſage. Les moyens qu'ils employaient pour remuer des maſſes d'un poids énorme, ſont de ce nombre, & doivent nous cauſer d'autant plus d'admiration, que nous ne ſavons comment ils ſont parvenus à exécuter des choſes qui aujourd'hui nous paraiſſent tenir du prodige. Nous en ſommes étonnés avec raiſon, dans le

tems même que nous croyons être arrivés à une grande profondeur dans les mathématiques, & que nous nous flattons de laiſſer les Anciens fort loin derrière nous dans pluſieurs parties de cette ſcience : cependant ces Anciens ſavaient allier une grande ſimplicité aux plus grands efforts de la méchanique; ils attachaient même ſi peu de mérite à ces opérations, que leurs Hiſtoriens & même leurs Poètes n'en paraiſſent nullement occupés. L'étalage pompeux que les Modernes ont fait de l'élévation des corps qui leur ont paru conſidérables, eſt tout le contraire de la conduite des livres de l'Antiquité. *L'infolio* de Fontana ſur l'obéliſque relevé par les ordres de Sixte V, & la planche gravée par le Clerc pour célébrer la poſe des pierres du fronton du Louvre, juſtifie bien la médiocrité des Modernes en comparaiſon des Anciens «.

Mais ſans parler de leurs autres bâtimens, le Théâtre de Curion eſt une preuve évidente de leur ſupériorité dans la méchanique, & ce que Pline en dit, après avoir parlé de celui de Scaurus, confirmera cette réflexion.

» L'idée d'une profuſion ſi extraordinaire emporte mon eſprit, & le force à s'éloigner de ſon objet pour s'occuper d'une autre folie plus grande encore, & dans laquelle en n'employa que le bois. C. Curion qui mourut dans les guerres civiles,

attaché au parti de César, voulant donner des jeux pour les funérailles de son père, comprit bientôt qu'il n'était pas assez riche pour surpasser la magnificence de Scaurus. En effet, il n'avait pas comme lui un Sylla pour beau-père, & pour mère une Metella, cette femme avide de s'enrichir des dépouilles des proscrits. Il n'était pas fils de ce M. Scaurus qui fut tant de fois à la tête de la République, & qui associé à toutes les rapines des partisans de Marius, fit de sa maison un gouffre où s'engloutit le pillage d'un si grand nombre de Provinces. Cependant Scaurus avouait, après l'incendie de sa maison, qu'il ne pouvait faire une seconde dépense pareille à la première. Ainsi les flames, en détruisant des richesses rassemblées de tous les coins du monde, lui laisèrent du moins l'avantage de ne pouvoir être imité dans sa folie «.

Curion fut donc obligé de suppléer au luxe par l'esprit, & de chercher une nouvelle route pour se distinguer.

En conséquence, il fit construire deux grands Théâtres de bois, & placés de la manière dont nous l'avons décrit plus haut. Le matin on représentait des pièces sur la *Scène* de chacun d'eux, & alors ils étaient adossés pour empêcher que le bruit de l'un ne fût entendu de l'autre : l'après-midi, au moyen de quelques planches que l'on retirait, on faisait tourner subitement ces Théâtres, & leurs

quatre extrémités réunies formaient un Amphithéâtre où se donnaient des combats de Gladiateurs; Curion faisant ainsi mouvoir tout-à-la-fois & la Scène, & les Magistrats, & le peuple Romain. Que doit-on admirer ici le plus, l'inventeur ou la chose inventée, celui qui fut assez hardi pour former le projet, ou celui qui fut assez téméraire pour l'exécuter?

Ce qu'il y a de plus étonnant, continue Pline, c'est l'extravagance du peuple Romain. Elle a été assez grande pour l'engager à s'asseoir sur un édifice si mobile & si peu solide. Ce peuple vainqueur & maître de toute la terre, ce peuple qui à l'exemple des Dieux dont il est l'image, dispose des Royaumes & des Nations, le voilà suspendu dans une machine, applaudissant au danger dont il est menacé. Pourquoi faire si peu de cas de la vie des hommes? pourquoi se plaindre des pertes que nous avons faites à Cannes? une ville abîmée dans un gouffre de la terre entr'ouverte, remplit l'univers de deuil & d'effroi, & voilà tout le peuple Romain renfermé, pour ainsi dire, en deux vaisseaux, & qui soutenu seulement par deux pivots, regarde, tranquille spectateur, le combat qu'il livre lui-même, exposé à périr au premier effort qui dérangera quelques pièces du Théâtre. Est-ce donc en élevant les tribus dans les airs, qu'on vient à bout de plaire aux Dieux, & de mériter leurs fa-

veurs ! Que ne fera pas dans la tribune aux harangues, que n'oſera entreprendre ſur un pareil peuple, celui qui a pu le perſuader de s'expoſer à un pareil danger ? il le faut avouer, ce fut Rome entière qui combattit ſur le tombeau du père de Curion pour la pompe de ſes funérailles.

Curion changea l'ordre de ſa fête, car les pivots s'étant trouvés fatigués & dérangés, il conſerva le premier jour la forme de l'Amphithéâtre, & ayant adoſſé les Scènes (c'eſt-à-dire ce que nous nommons aujourd'hui Théâtre) dans tout le diamètre de ce même Amphithéâtre, il donna des combats d'Athlètes. Enfin il fit enlever tout d'un coup ces mêmes Scènes, & fit paraître dans l'arêne tous ceux de ſes Gladiateurs qui avaient été couronnés les jours précédens «.

Ce Curion eſt le même dont il eſt tant parlé dans les lettres de Cicéron à Atticus, dans Dion Caſſius, dans Velleius Paterculus, dans les vies d'Antoine, de Pompée, de Caton d'Utique &c... Né d'un père noble qui avait eu les honneurs du Conſulat & du triomphe, il ſe fit connaître de bonne-heure par ſon eſprit, ſon éloquence, ſes intrigues dans les factions de Céſar & de Pompée, ainſi que par ſes débauches & ſes diſſipations. Il ſe lia intimement avec Antoine, & le plongea dans des dépenſes ſi folles, qu'à la fleur de ſa jeuneſſe, il ſe trouva endetté de deux cens cinquante *talens* (plus

d'un million de notre monnoie). Il vendit ſa foi à Céſar, & pour le ſervir plus utilement, il affecta de n'agir que pour les intérêts de la République, *Vir nobilis*, dit Velleius Paterculus, *eloquens, audax, ſuæ alienæ que fortunæ & predicitiæ prodigus; homo ingenioſiſſime nequam, & facundus malo publico.*

Cependant le Conſul Lentulus le chaſſa honteuſement du Sénat avec Antoine, & tous les deux ſortirent de Rome, déguiſés en eſclaves. Mais longtems auparavant, il avait ſauvé la vie à Céſar en le couvrant de ſa robe à la vue des jeunes gens armés qui ſuivaient Cicéron, & Céſar plein de reconnaiſſance, ne ceſſa de l'accabler de ſes bienfaits. Nommé Queſteur l'an de Rome 698, Curion finit par être Gouverneur de Sicile, & fut tué dans la guerre d'Afrique, l'an 706.

Selon le calcul des Hiſtoriens, ce fut trois ans avant qu'il fit élever ſon Théâtre; Caton vivait encore, & Plutarque rapporte à ce ſujet une anecdote qui nous a paru aſſez curieuſe pour être placée dans notre Ouvrage.

» Favonius, dit-il, ayant été fait Edile par le crédit de Caton, celui-ci l'aida à ſe bien acquitter des fonctions de ſa charge, & régla toute la dépenſe des jeux. Il voulut qu'au lieu de couronnes d'or que les autres donnaient aux Acteurs, aux Muſiciens, aux Joueurs d'inſtrumens &c. on leur

donnât des branches d'olivier, comme on faisait dans les jeux *Olympiques ;* que l'on remplaçât les riches présens que l'on avait coutume de distribuer aux Grecs, par des poireaux, des laitues, des raves, du céleri, & que l'on réservât pour les Romains des pots de vin, de la chair de pourceau, des figues, des concombres, des brassées de bois.

Favonius lui-même alla s'asseoir parmi les Spectateurs, où il battit des mains en applaudissant à Caton, & en le priant de récompenser honorablement les Acteurs qui s'acquittaient bien de leurs rôles.

Pendant que cela se passait dans le Théâtre de Favonius, continue Plutarque, Curion, l'autre Edile, donnait des jeux magnifiques dans un autre Théâtre, mais le peuple les quitta pour venir à ceux de Favonius «.

Ce trait d'Histoire est singulier, mais il le paraîtra moins lorsque l'on réfléchira que les Romains avaient la plus grande vénération pour Caton qu'ils traitaient d'homme divin, & qu'ils ne croyaient pouvoir trop le remercier de ce qu'il daignait se relâcher de son austérité pour se prêter à leurs amusemens.

## *THÉATRE DE POMPÉE.*

Il le fit bâtir en pierre & sur des fondemens très-solides d'après le plan de celui de Mytilène,

qu'il avait vu en Grèce. Un vaſte aqueduc portait de l'eau dans tous les rangs, & dans l'enceinte s'élevait un Temple magnifique dédié à Vénus la *victorieuſe*. C'était un moyen certain de faire à jamais reſpecter cet Edifice qui pouvait contenir environ quarante mille perſonnes, & qui était orné de tableaux, de ſtatues de bronze & de marbre, tranſportées de Corinthe, d'Athènes & de Syracuſe.

Avant Pompée, on conſtruiſait des Théâtres toutes les fois qu'il fallait repréſenter des jeux, ils n'exiſtaient que pendant leur durée, & le peuple y aſſiſtait toujours debout. Pompée voulut que le ſien ſubſiſtât, & y mit des ſiéges, nouveau genre de molleſſe dont Tacite prétend que les gens ſages lui ſurent mauvais gré. *Quippe erant qui Cn. quoque Pompeium incuſatum à Senioribus ferrent quod manſuram Theatri ſedem poſuiſſet : nam anteà ſubitariis gradibus, & ſcena in tempus ſtructu ludos edi ſolitos. Vel ſi vetuſtiora repetas ſtantem populum ſpectaviſſe; ſi ſedeat, Theatro dies totos ignavia continuabit.* (Liv. IV des Annales.)

## *THÉATRE DE MARCELLUS.*

Ce Marcellus était neveu, fils adoptif & gendre d'Auguſte, il mourut, ſelon Properce, l'an de Rome 731, âgé de vingt ans, & Auguſte fit élever, en ſon honneur, un Théâtre auquel il donna ſon nom. On

prétend qu'il contenait vingt-deux mille personnes, & c'était le plus petit de ceux que l'on voyait à Rome. Le diamètre intérieur du demi-cercle de cet Edifice était de 194 pieds antiques, & le diamètre extérieur de 417. Auguste l'avait situé dans la neuvième région. On en voit aujourd'hui les ruines dans la Place de *Montanara*, où est le Palais Savelli, au quartier *Ripæ* de Rome moderne.

Ce jeune Marcellus est le même à qui les Auteurs de l'antiquité ont rendu les plus grands hommages, & ces hommages, sans doute, étaient mérités, puisqu'aucuns de leurs contemporains ne se sont avisés de les démentir. » La gloire du vieux » Marcellus, dit Horace, loin de s'obscurcir, » prend un nouveau lustre dans un de ses rejet- » tons, & augmente de jour en jour, comme on » voit un arbre se fortifier peu-à-peu par des » accroissemens insensibles. Cette nouvelle lumière » de la Maison des Jules, brille entre les premières » familles de Rome, comme l'astre de la nuit brille » entre les étoiles «.

*Crescit occulto velut arbor ævo*
*Fama Marcelli. Micat inter omnes*
*Julium sidus, velut inter ignes*
*Luna minores.*

Sa mère Octavie fut si touchée de sa mort, que jamais elle ne put s'en consoler, & elle fit donner à Virgile un *talent* (4700 liv.) pour cha-




THÉÂTRE ROMAIN.

que vers de l'éloge qu'il en avait fait ; mais leur beauté, leur énergie réveillèrent tellement ſa douleur, qu'elle défendit qu'on lui en lût d'autres à l'avenir. Plongée dans la mélancolie, enfermée juſqu'à la fin de ſes jours dans la plus profonde ſolitude, elle fit ôter de devant ſes yeux tous les portraits de ſon fils, & ordonna que jamais on ne lui citât ſon nom. Ce nom l'avait affectée ſi vivement, que dans l'inſtant où Virgile avait prononcé ces mots, *tu Marcellus eris*, elle était tombée dans un évanouiſſement dont on avait eu beaucoup de peine à la faire revenir. Auguſte ne fut pas moins ſenſible à ſa perte, & tous les Romains pleurèrent à ſes funéralles qui ſe firent dans le Champ de Mars. *Quantos*, dit le Poète dont nous venons de parler.

*Quantos ille virûm magnam mavortis ad urbem*
*Campus ages gemitus ! velquæ, tiberine videbis*
*Funera, cum tumulum præter labere recentem.*

» De combien de gémiſſemens & de quels cris » ſa mort fera retentir le champ de Mars ! Dieu » du Tybre, quelle pompe funèbre tu verras ſur » tes bords lorſqu'on lui élevera un tombeau que tu » baigneras de tes ondes « !

*THÉATRE Romain ſelon Vitruve.*

Telle eſt la forme de l'édifice que nous en a laiſſée ce célèbre Architecte qui ne lui a pas donné d'autre

nom que celui-là, & les Auteurs que nous avons consultés, ne nous ont instruits ni du tems auquel il fut bâti, ni du nom de celui qui le fit élever. Peut-être aussi n'est-il que le fruit de l'imagination de son Auteur qui n'a voulu le présenter que comme un modèle, & ce modèle est d'autant plus parfait, que l'Artiste y a joint le précepte à l'exemple, ce qu'il sera facile de juger par l'examen du plan, de la coupe & de l'élévation. Sa façade extérieure est composée, comme on le voit, de deux rangs de portiques circulaires & ornés de colonnes, ainsi que la face de la Scène qui en avait trois rangs. Le portique d'en-bas entourait tout l'édifice, conduisait à l'orchestre & au portique d'en-haut.

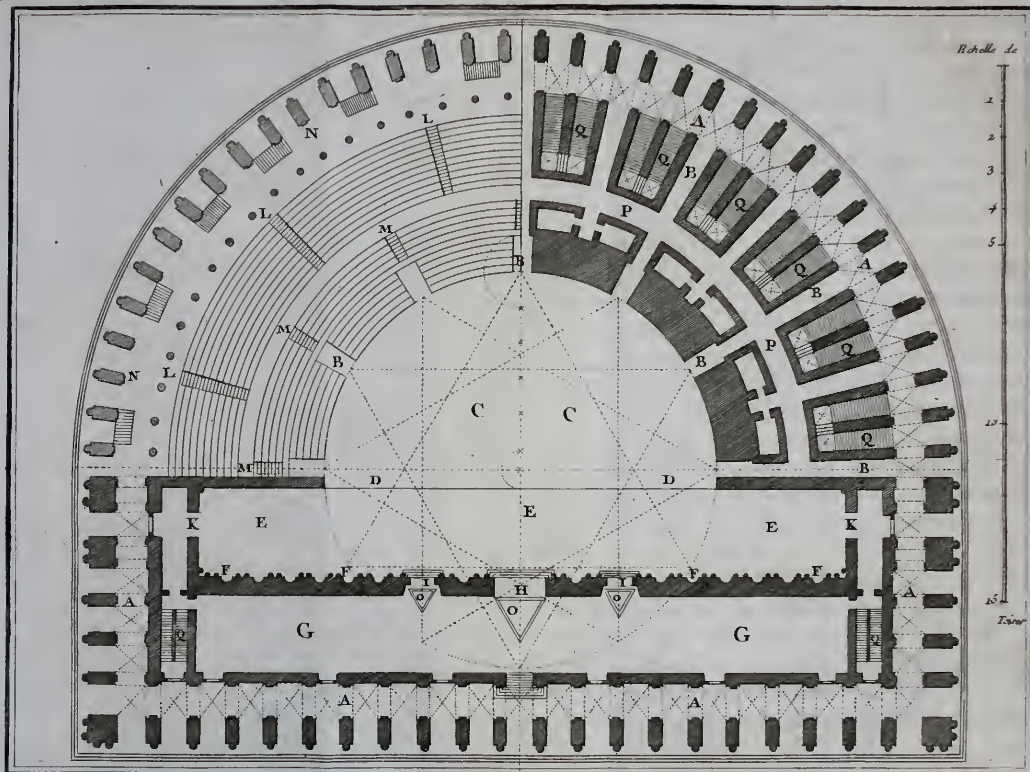
Comme les Anciens avaient trois sortes de Pièces, *Comiques*, *Tragiques*, *Satyriques*, ils avaient aussi trois sortes de Scènes, c'est-à-dire des décorations de ces trois différens genres. Les *Tragiques* représentaient toujours de grands bâtimens avec des colonnes, des statues & d'autres ornemens analogues. Les *Comiques* offraient des édifices particuliers avec des toîts & de simples croisées, comme on en voit communément dans les Villes; les *Satyriques*, quelques maisons rustiques, des arbres, des rochers &c.

Ces trois Scènes pouvaient se varier d'une infinité de manières, mais la disposition générale devait toujours en être la même, & il fallait qu'elles

eussent chacune cinq différentes entrées, trois en face & deux sur les aîles. L'entrée du milieu était celle du principal Acteur ; ainsi dans la scène *Tragique*, c'était ordinairement la porte d'un Palais : celles qui étaient à droite & à gauche, étaient destinées à ceux qui jouaient les seconds rôles, & les deux autres placées sur les aîles, servaient, l'une à ceux qui arrivaient de la campagne, l'autre à ceux qui venaient du Port ou de la Place publique. C'était à-peu-près la même chose dans la scène *Comique* : le bâtiment le plus considérable était au milieu, celui du côté droit était un peu moins élevé, & celui de la gauche représentait ordinairement une hôtellerie. A l'égard de la pièce *Satyrique*, il fallait toujours que le milieu fût occupé par un antre, la droite & la gauche par quelques méchantes cabanes, des temples ruinés, des bouts de paysage &c..... On ignore sur quoi ces décorations étaient peintes, mais il est certain que la *perspective* y était observée. Nous avons remarqué d'après Vitruve, *Liv. VII*, que les règles en furent inventées & mises en pratique dès le tems d'Eschyle, par un Peintre nommé *Agatarchus* qui en laissa même un Traité. Ce fut en suivant ces règles qu'Appaturius peignit au petit Théâtre de Tralles ville de Lydie, une scène dans laquelle, au lieu de colonnes, il représenta des statues, des centaures qui soutenaient des architraves, des toîts

en rond, des dômes &c. Sur tout cela, il peignit encore un second ordre où il y avait d'autres dômes, des faîtes que l'on ne voyait qu'à-demi, & tous les autres objets qui se trouvent aux toîts des édifices. » Tour l'aspect de cette scène paraissait fort » beau, dit Vitruve, à cause que le Peintre y avait » si bien ménagé les différentes teintes, qu'il semblait que cette architecture eût toutes ses saillies «.

M. Perrault a donc eu tort de vouloir prouver que les Anciens n'avaient aucune connaissance de la *perspective*, & les peintures à fresque déterrées d'Herculanum, le nombre prodigieux de celles que l'on a retirées de la ville de Naples, les hachures qui expriment les ombres de la noce Aldobrandine, la chasse représentée sur le tombeau des Nazoni, en un mot, quantité de médaillons qui sont parvenus jusqu'à nous, tels que celui de Seleucus I. Roi de Syrie, celui de Faustine mère, de Lucius Verus, tout cela dépose contre l'Auteur que nous venons de nommer. Cette matière demande des détails plus étendus, & nous les réservons pour l'article de l'Opéra. D'après les gens de goût que nous avons consultés, nous oserons hasarder quelques réflexions que l'on n'a pas encore faites sur un spectacle qui fixe aujourd'hui les yeux de toute la nation.




J. D. Dugoure del. De la Gardette Sculp.

PLAN DU THÉÂTRE ROMAIN.

*PLAN du Théâtre Romain.*

A, Portique d'en-bas.
B, Paſſage pour entrer dans l'Orcheſtre.
C, Orcheſtre.
D, Ligne de ſéparation de l'Orcheſtre.
E, Proſcénium ou Pulpitum.
F, Face de la Scène.
G, Poſtcénium.
H, Porte Royale.
I, Porte des Etrangers.
K, Porte des retours.
L-M, Chemins deſcendans entre les amas de degrés.
N, Portique d'en-haut.
O, Machines tournantes.
P, Paſſage circulaire ſous les degrés.
Q, Eſcaliers montans au portique d'en-haut.

Les Artiſtes & les Amateurs qui déſireront acquérir des connaiſſances plus étendues ſur la conſtruction des Théâtres, les trouveront dans Vitruve que les Modernes ont pris pour guide & dans lequel ils ont puiſé les lumières les plus ſatisfaiſantes ſur toutes les parties de l'Architecture.

*DANSE DES ROMAINS.*

Nous avons parlé de celle des Grecs dans la ſeconde Partie de notre premier Volume, nous

y avons rapporté ce que les Auteurs anciens penſaient de ſon origine, & nous avons ajouté que les Romains par qui elle fut adoptée, lui donnèrent différens noms, ſelon les différens caractères auxquels ils jugèrent à propos de la faire ſervir; mais ce ne fut qu'avec le tems qu'elle parvint au dégré de perfection dont elle était ſuſceptible, & le détail de quelques Danſes particulières va nous conduire inſenſiblement juſqu'à l'époque de ſa gloire qui enſuite s'éclipſa d'un règne à l'autre, comme celle de preſque tous les arts que Rome avait portés au plus haut point d'élévation.

## *DANSE DE L'ARCHIMIME.*

Les Grecs avaient eu des Danſes ſacrées, les Romains en introduiſirent dans toutes leurs cérémonies religieuſes, & ils durent celle-ci à la ſageſſe des anciens Egyptiens dont ils empruntèrent quelques uſages.

„ Un homme inſtruit dans l'art de contrefaire l'air, la démarche, les manières des autres hommes, était choiſi pour précéder le cercueil; il prenait les habits du défunt, & ſe couvrait le viſage d'un maſque qui retraçait tous ſes traits. Sur les ſymphonies lugubres qu'on exécutait pendant la marche, il peignait dans ſa danſe les actions les plus marquées du perſonnage qu'il repréſentait.

L'*Archimime* (c'eſt ainſi qu'on nommait cet Orateur) était ſans partialité & il n'avait égard ni aux grandes places que le mort avait occupées, ni au pouvoir de ſes ſucceſſeurs.

Un Romain que ſon courage, ſa généroſité, l'élévation de ſon ame avaient rendu l'objet du reſpect & de l'amour de la patrie, ſemblait reparaître devant ſes concitoyens ; ils jouiſſaient du ſouvenir de ſes vertus, il vivait, il agiſſait encore, ſa gloire ſe gravait dans tous les eſprits. La jeuneſſe Romaine, frappée de l'exemple, admirait ſon modèle, & les vieillards vertueux goûtaient déja le fruit de leurs travaux, dans l'eſpoir de reparaître à leur tour ſous ces traits honorables, quand ils auraient ceſſé de vivre.

Les hommes indignes de ce nom, & nés pour le malheur de l'eſpèce humaine, pouvaient être retenus par la crainte d'être un jour expoſés ſans ménagement à la haine publique, à la vengeance de leurs comtemporains, au mépris de la poſtérité. (*Traité hiſtorique de la Danſe, Tom. I, Liv. II, Chap. VII.*)

## *DANSE DES SALIENS.*

Numa Pompilius l'inſtitua en l'honneur du Dieu *Mars*, & c'eſt de cette Danſe que dérivèrent dans la ſuite toutes celles qui furent établies pour célébrer les fêtes des Dieux. La reſſemblance qui régnait entre

les unes & les autres, nous entraînerait dans des répétitions ennuyeuses, & nous renvoyons le Lecteur à ce que nous en avons dit dans le commencement de cette Hiſtoire.

### *DANSES LASCIVES.*

On nommait ainſi celles qui peignaient la volupté; les Grecs la connaiſſaient, mais inſenſiblement ils la confondirent avec la licence, & les Romains en imitèrent tous les excès dans les *Bachanales* dont nous avons fait l'hiſtorique. L'article ſuivant ſera l'explication de celui-ci.

### *DANSE NUPTIALE.*

Elle était d'uſage dans les noces, & offrait la peinture la plus diſſolue de toutes les actions du mariage. L'obſcénité y fut pouſſée ſi loin pendant le règne de Tybère, que par Arrêt ſolemnel, le Sénat chaſſa de Rome tous les Danſeurs & tous les Maîtres de Danſe. Mais le mal était trop grand, & le remède qu'on y appliqua, ne ſervit qu'à rendre plus piquant l'exercice que l'on avait ſupprimé. La jeuneſſe Romaine prit la place des Danſeurs à gages que l'on avait chaſſés; le peuple imita la Nobleſſe, les Sénateurs même ne rougirent pas d'en faire autant, & les déſordres auxquels ils ſe livrèrent, devinrent ſi ſcandaleux, que l'Empereur

Domitien qui n'était rien moins que délicat dans ſes mœurs, crut devoir les exclure du Sénat.

*DANSE du premier jour de Mai.*

A Rome & dans toute l'Italie, pluſieurs troupes de jeunes Citoyens des deux ſexes ſortaient de la Ville au point du jour; elles allaient, en danſant au ſon des inſtrumens champêtres, cueillir des rameaux verds dans la campagne, & les rapportaient de la même manière dans la Ville : dans les premiers tems, elles en ornaient les portes des maiſons de leurs parens, de leurs amis, & dans la ſuite, celles de quelques perſonnes conſtituées en dignité. Celles-ci les attendaient dans les rues, où elles avaient eu ſoin de préparer des tables ſervies de toutes ſortes de mets. Les travaux ceſſaient pendant toute cette journée, & réunis, confondus par la joie générale, la Nobleſſe, le Peuple, les Magiſtrats ſemblaient ne compoſer qu'une ſeule famille; tous étaient parés de rameaux naiſſans, & ç'aurait été une eſpèce d'infamie de paraître ſans cette marque diſtinctive de la fête. Il y avait une eſpèce d'émulation à en avoir des premiers, & de-là, le proverbe que nous avons adopté : *On ne me prend point ſans verd.*

Cette Fête, commencée dès l'aurore, & continuée juſqu'au ſoir, fut dans la ſuite pouſſée bien avant dans la nuit, & les danſes qui n'étaient

d'abord qu'une expreſſion du plaiſir que cauſait le retour du printems, devinrent ſucceſſivement des danſes galantes qui finirent par être très-laſcives. Tibère lui-même en rougit & les abolit, mais elles ſe renouvellèrent malgré ſes défenſes, & ſe répandirent dans preſque toute l'Europe. C'eſt à elles que l'on doit la coutume qui s'eſt introduite dans pluſieurs villes de planter le premier Mai, de grands arbres ornés de fleurs, devant la maiſon de gens en place. Il y a quelques endroits où cet uſage eſt un droit de charge.

On lit dans quantité d'Auteurs que cette Fête donna naiſſance à toutes les Danſes baladoires, frondées par les Pères de l'Egliſe, frappées d'anathême par les Papes, abolies par les Ordonnances des Rois, & ſévèrement condamnées par les Arrêts des Parlemens.

## *DANSE THÉATRALE.*

Juſqu'au règne d'Auguſte, les actions du caractère le plus bas, ou du genre le plus libre, furent les ſeules que l'on vit au Théâtre uniquement occupé en ce genre par des Bouffons venus de la Toſcane. On leur avait donné le nom de *Mimes*, & on les plaçait entre les actes des Tragédies ou des Comédies, pour divertir la multitude qui ne prenait qu'un plaiſir médiocre aux repréſentations régulières. En général, ces Danſeurs avaient de l'ex-

pression & de la légéreté, mais ils n'offraient jamais que les mêmes tableaux, & ne les variaient que pas quelques figures licentieuses qui souvent les rendaient grossiers & dégoûtans.

Telle était la Danse à Rome lorsque Pylade & Batyle y parurent. Ce dernier était esclave de Mécène; il avait vu Pylade en Cilicie, il le peignit à son Maître qui conçut le désir de le voir, & Pylade arriva. Réunis dans la Capitale, ces deux hommes extraordinaires bâtirent, à frais communs, un Théâtre sur lequel ils représentèrent communément des Tragédies & des Comédies sans autre secours que celui de la symphonie & de la danse. Dans les premières, Pylade arrachait des larmes aux Spectateurs les moins sensibles, & dans les secondes, Batyle entraînait tous les suffrages par la vérité de ses attitudes. On prétend qu'il peignait les amours de Léda avec tant de feu, que les femmes les plus réservées ne pouvaient le voir sans en être émues. Esope & Roscius avaient fait les délices des Romains par leur déclamation; ils furent oubliés, & les deux Danseurs furent appellés *Pantomimes*, mot grec qui signifie *tout Comédien*. Le *satyrique* entra aussi dans leurs compositions, & de-là, le nom de Danse *italique*, qui fut donné à ces trois genres dans lesquels Pylade & Batyle réunirent tout ce qu'il était possible de

désirer, tant du côté de la Musique, que de celui des habits & des décorations.

Pendant quelque tems, l'un & l'autre jouirent en commun de leur fortune & de leur gloire, mais la jalousie les sépara, & de ce moment, il y eut deux Théâtres sur lesquels les deux rivaux partagèrent les suffrages de la République Ils y firent des Elèves, le Gouvernement les protégea, & les plaisirs se multiplièrent.

Pendant le règne de Néron, un cynique nommé Démétrius, & qui se donnait pour Philosophe, assista pour la première fois à un de ces Spectacles. Il y laissa échaper malgré lui des marques du plus grand étonnement, mais soit que l'orgueil lui fît trouver une espèce de honte dans l'admiration qu'il avait témoignée, soit que naturellement jaloux & inquiet, il se trouvât blessé d'avoir été contraint de trouver bien une chose qu'il n'avait pas faite, il rejetta sur la Musique l'impression qu'il avait éprouvée, & s'en expliqua avec si peu de ménagement, qu'il échauffa tous les esprits. La multitude discuta sur les Acteurs, sur le Spectacle, sur le genre; on parla musique sans la savoir, on raisonna sur la Danse sans la connaître, & l'art était peut-être sacrifié si les Acteurs n'avaient imaginé un moyen extraordinaire pour détruire les sophismes du Cynique.

Ils publièrent qu'ils donneraient un Spectacle nouveau, & ils eurent l'adresse, non-seulement d'engager leur adversaire à y venir, mais de le placer, sans affectation, en vue de tous les Spectateurs dont le nombre était prodigieux.

L'Orchestre commence, un Acteur ouvre la Scène, la Symphonie se tait, & sans autre secours que les pas, les positions du corps, les mouvemens des bras, on voit représenter successivement les amours de Mars & de Vénus, le Soleil qui les découvre au mari jaloux de la Déesse, les piéges que celui-ci tend à sa femme & à son amant, le prompt effet de ces filets qui, en comblant la vengeance de Vulcain, ne font que confirmer sa honte, la confusion de Vénus, la rage de Mars, la joie maligne des Dieux qui accourent en foule: les applaudissemens furent unanimes, le Cynique lui-même ne put s'empêcher de s'écrier: *Non, ce n'est point une représentation, c'est la chose même*, & cette exclamation seule décida en faveur des *Pantomimes*.

A-peu-près dans le même tems, un Danseur figurait les travaux d'Hercule, & les retraça d'une manière si vraie, qu'un Roi de Pont pressa l'Empereur de le lui céder. *Ne soyez point étonné de ma prière*, dit-il à Néron. J'ai pour voisins des barbares dont personne n'entend la langue, & qui n'ont jamais pu entendre la mienne. Les

gestes de cet homme leur feront comprendre mes volontés.

Tymèle, sous le règne de Domitien, fut à Rome ce que la fameuse Empuse avait été dans la Grèce. L'agilité de cette dernière, dit un Historien, était si grande, qu'elle paraissait & disparaissait comme un fantôme. Tymèle avait ses talens ; & sa force, sa vivacité, son énergie rendaient tous les caractères. Elle fut sur-tout supérieure dans les tableaux de galanterie, jamais on ne la peignit avec des couleurs aussi naturelles, & quelquefois elle plongeait les Spectateurs dans une espèce d'yvresse qui allait jusqu'à l'extase. Juvenal, *Satyre 6*, prétend que dans ces momens, les femmes hors d'elles-mêmes, perdaient la tête, & criaient de plaisir.

Athénée rapporte qu'un Pantomime nommé Menphir, & qui était Philosophe Pythagoricien, exprimait par sa danse toute l'excellence de la Philosophie de Pythagore avec plus de vérité que n'aurait pu le faire le professeur le plus éloquent.

Nous avons dit, à l'article des Jeux, qu'Auguste sentit en habile Politique le parti qu'il pourrait tirer des talens de Batyle & de Pilade, il les protégea donc ouvertement, & soit qu'il aimât la Danse, soit qu'il feignît de l'aimer, il la mit tellement à la mode, qu'à son exemple, chaque Citoyen crut devoir en faire son unique amusement. Dès-lors, les murmures cessèrent, & le

peuple qui n'a besoin que de distraction pour être contenu, fléchit en aveugle sous le joug que son Maître voulait lui imposer. Mais à mesure que les deux rivaux se disputaient les suffrages des Romains, ceux-ci cédaient au charme qui les entraînait à leur Spectacle, & rendaient compte de l'impression qu'ils y éprouvaient, avec une chaleur qui bien-tôt divisa toute la Ville en Pyladiens & en Batyliens. Auguste avait honoré la Danse, il avait accordé aux *Pantomimes* le privilége dont jouissaient les Citoyens de ne pouvoir être condamnés au fouet qui était la punition des esclaves; il les avait soustraits à la jurisdiction des Magistrats & des Préteurs, pour les soumettre immédiatement à la sienne, & tout cela semblait anoblir les querelles que leurs représentations excitaient dans les deux partis. L'Empereur lui-même les laissa se débattre, se ridiculiser, se déchirer mutuellement, mais une circonstance qui intéressait le bon ordre, ou peut-être son amitié pour Mécène, l'engagea à se déclarer pour un tems en faveur de Batyle.

Pylade avait été sifflé par une cabale violente, un grand Seigneur de Rome en était le chef, & ne s'en cachait pas. Le Pantomime irrité le joua sans ménagement, & ses partisans applaudirent. Le Seigneur devint furieux, le parti de Batyle ne parlait de rien moins que de brûler le Théâtre de Pylade, & de l'y massacrer : le projet fermentait,

& Auguſte appaiſa ce mouvement qui était ſur le point de cauſer une véritable ſédition, en banniſſant Pylade qu'il eſpérait faire encore ſervir à ſes vues. Lui-même ſignifia au Danſeur l'ordre de quitter Rome, mais en honorant ſes ſuccès du titre de *Décurion*, titre que l'on donnait aux Sénateurs quand ils partaient pour les provinces. Pylade y fut inſenſible, & bien éloigné de remercier Auguſte, il ne craignit pas de lui dire : *Tu es un ingrat : que ne te laiſſes-tu amuſer de nos querelles !*

Les Batyliens s'appaisèrent, mais bientôt quelques particuliers trouvèrent odieux que l'Empereur n'eût pas craint de ravir au peuple un homme qui était devenu néceſſaire à ſes plaiſirs; ce diſcours paſſa de bouche en bouche, & les deux partis ſe réconcilièrent, pour unir tous leurs traits contre un Souverain qui ne rougiſſait pas d'étendre ſa tyrannie juſques ſur les Spectacles. Auguſte publia quelques loix nouvelles, on les rejetta comme injuſtes, ſans les avoir examinées, on s'ameuta, on s'aigrit, on courait aux armes, Pylade reparut & le tumulte ceſſa. Nous avons rapporté à l'article des Jeux, les paroles que le *Pantomime* crut devoir adreſſer à l'Empereur.

» Ce *Pantomime* était impétueux, bruſque & fier. Toujours occupé d'idées nobles, toujours plein des plus belles actions de l'antiquité, il ne finiſſait une Pièce que pour en commencer une autre, & tout

ce qui l'entourait lui paraiſſait abſolument au-deſſous de lui. Auſſi parlait-il à ſes camarades comme à ſes ſujets, au public aſſemblé comme à une armée dont il aurait été le Général, à l'Empereur lui-même, comme à un homme ordinaire. D'après cela, il étonnait, il aſſerviſſait les ſpectateurs, mais uniquement occupé de ſon talent, il était ſans intrigue, ſans politique, ſans flatterie, conſéquemment ſans amis.

Batyle, au contraire, avait l'eſprit gai, badin, léger; ſes compoſitions reſpiraient la volupté, ſon humeur était égale, ſon commerce était facile, & l'apprentiſſage qu'il avait fait de la complaiſance, lorſqu'il n'était encore qu'eſclave de Mécène, l'avait rendu capable de prendre toutes les formes qu'exigeait la circonſtance du moment : il joignait à cette ſoupleſſe, le goût le plus décidé pour le libertinage, & tandis que Pylade employait ſes momens de loiſir à faire des recherches ſur ſon art, à les écrire, à les rendre utiles; Batyle lié avec toute la jeuneſſe Romaine, faiſait dans les environs de la ville de petits ſoupés dont il tirait parti pour augmenter ſa fortune.

Il mourut, & pendant quelque-tems Pylade captiva ſeul tous les ſuffrages de la République, mais ſa fierté ou ſon humeur mit bientôt de nouveaux obſtacles à ſa tranquillité. Un jour qu'il repréſentait *Hercule furieux*, il s'apperçut que la manière dont

il caractérisait sa danse, faisait murmurer les spectateurs : *Fous*, leur cria-t-il, en s'approchant des bords du Théâtre, *ne voyez-vous pas que je représente un fou plus fou que vous !* Précédemment il avait joué le même rôle chez l'Empereur, & pour mieux rendre les fureurs de son Héros, il avait jetté ses flèches sur l'assemblée, Auguste avait applaudi, Pylade crut devoir faire de même au Théâtre public, & ses traits lancés au milieu des spectateurs, en blessèrent quelques-uns, en effrayèrent plusieurs & les révoltèrent tous. Il n'en fallait pas davantage pour s'armer contre lui, & pour le perdre, on se servit d'un certain Hylas dont il avait cultivé les dispositions : on le vanta, on lui prodigua les applaudissemens les plus outrés, on reçut Pylade avec froideur, & l'on exalta la tête du jeune homme, au point qu'il osa défier son maître.

Le défi fut accepté, le sujet choisi & le jour pris : Rome entière en mouvement, sollicitée, poussée par la faction d'Hylas, court en foule au Théâtre. Il s'agissait de représenter Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce Roi, le jeune *Pantomime* entre sur la Scène avec un costume qui le rehausse, il s'élève encore sur la pointe de ses pieds, & par cet artifice, il parvient en effet à paraître beaucoup plus grand que la foule d'Acteurs dont il était environné. Transportée de ce trait de génie, la jeunesse Romaine crie au mira-

cle, les Dames battent des mains, on admire, on se passionne, & de tous les côtés de la salle, on entend répéter : *Hylas est divin.*

Pylade s'avance avec une contenance noble & fière : sa danse grave, ses bras croisés, ses pas lents, ses mouvemens quelquefois animés, souvent suspendus, ses regards tantôt fixes sur la terre, tantôt tournés vers le ciel, peignaient un homme occupé des plus grandes choses qu'il voyait, qu'il pésait, qu'il comparait en Roi. Les spectateurs frappés de la justesse, de la dignité, de l'énergie d'une peinture si expressive, entraînés hors d'eux-mêmes par un mouvement unanime, poussent un cri d'admiration, & l'idole que l'on venait d'encenser, est brisée dans le moment même. *Jeune homme*, dit alors froidement Pylade, en s'adressant à Hylas, *nous avions à représenter un Roi qui commandait à vingt Rois : tu l'as fait long, je l'ai fait grand.*

L'Empereur avait semblé ne prendre aucun intérêt à cette dispute, & ne voir qu'avec indifférence le procédé d'Hylas dont il avait prévu la défaite, mais il s'était réservé intérieurement la satisfaction de le punir à la première occasion, & bien informé que ce même Hylas avait excité une nouvelle cabale, il le fit fouetter dans tous les lieux publics, sans déroger, dit-il, à la loi qui met les danseurs au rang des citoyens, & dont je ne m'écarte que pour cette fois seulement : Auguste crut devoir cet

éclat à la ſupériorité de Pylade, & aux progrès d'un art que des intrigues de ce genre n'auraient pas manqué d'anéantir. Il ſentait tout le prix des talens, les *Pantomimes* dont nous parlons en étaient remplis, & ce ſerait une erreur de croire qu'une adreſſe habituelle, qu'un exercice journalier des bras, des jambes & des pieds fuſſent le ſeul mérite de ces hommes extraordinaires. Leur exécution exigeait ſans doute toutes ces diſpoſitions du corps dans le degré le plus éminent, mais leurs ballets ſuppoſaient des combinaiſons infinies, qui n'appartenaient qu'à l'eſprit. Il faut avoir beaucoup étudié les hommes pour entreprendre de les peindre, & ce n'eſt qu'après un très-profond examen des paſſions, que l'on peut ſe flatter de les bien exprimer. Les Romains étaient fort éclairés ſur cette partie, & l'on peut juger qu'ils exigeaient beaucoup, tant du côté de l'exécution que de celui de la compoſition. La Poéſie, dit Lucien, doit orner les ouvrages d'un maître de ballets, la muſique les animer, la géométrie les régler, la philoſophie les guider. La rhétorique lui enſeigne à connaître, à réprimer, à émouvoir les paſſions, la peinture à deſſiner ſes attitudes, la ſculpture à former ſes figures. Il faut qu'il égale Apelle, & qu'il ne ſoit point inférieur à Phidias. Il a beſoin de ſe faire de bonne heure une excellente mémoire; tous les tems doivent toujours être préſens à ſon eſprit,
mais

mais il doit ſur-tout étudier les différentes opérations de l'ame, pour pouvoir les peindre par les mouvemens du corps. Il ne ſaurait avoir une conception trop facile. Un eſprit vif, l'oreille fine, le jugement droit, l'imagination féconde, un goût sûr qui lui faſſe preſſentir tout ce qui lui eſt convenable, ſont des qualités rares dont il ne peut ſe paſſer, & avec leſquelles l'hiſtoire ancienne, ou plutôt la fable, lui fournira une matière ſuffiſante pour les plus magnifiques compoſitions «. (*Cahuſac, Hiſt. de la Danſe.*)

Auguſte, comme nous l'avons dit, avait accordé à la danſe les diſtinctions les plus marquées, & l'avait fait ſervir à ſes vues, Tibère lui ſuccéda, & Tibère qui n'aimait pas les Arts, dédaigna la ſurintendance de celui-ci, ſans cependant la rendre aux préteurs. Il arriva delà que la licence des *Pantomimes* devint extrême, & qu'elle excita les troubles les plus violens. Il n'y avait guères de jour que quelques perſonne diſtinguée ne fût l'objet de leur malignité, & plus ils chargeaient le ridicule, plus le peuple était ſatisfait.

A la fin du Spectacle, les Acteurs irrités, ou énorgueillis de la différence de leurs ſuccès, ſe battaient, s'égorgeaient derrière le Théâtre; les ſpectateurs échauffés prenaient parti pour l'un ou pour l'autre, & en venaient aux mains. Les gardes que l'on envoyait pour calmer le déſordre, ſe joi-

gnaient aux combattans, des Centurions, des Soldats, des Tribuns y perdaient la vie ; Tibère trembla d'être lui même la victime d'une faction dont les fureurs augmentaient de jour en jour, & il bannit tous les *Pantomimes*.

Leurs Théâtres furent fermés, mais les maisons des particuliers devinrent l'asyle des Acteurs, on se rassembla dans toutes les familles pour jouir des représentations défendues par l'Empereur, & ce fut dans cet état que Caligula trouva Rome, lorsqu'il prit les rênes de l'Empire. Le premier n'avait apperçu que le côté frivole des spectacles, celui-ci n'en connut que la partie la plus grossière, & le Théâtre rouvert sous son règne, ne fut plus que l'école du libertinage, les *Pantomimes* qu'une troupe infame prostituée à la plus affreuse débauche.

Néron parut, & de nouvelles séditions excitées à l'occasion des danseurs, l'obligèrent de les éloigner, mais bientôt il les rappella pour s'associer à leurs dérèglemens, & son goût pour eux fut si vif, qu'il préférait un *Histrion* qui l'avait flatté, à un *Patricien* qui l'avait bien servi : d'ailleurs les femmes s'emparèrent de l'autorité suprême dans les Spectacles, les Pantomimes furent entretenus publiquement par les Dames les plus qualifiées, & leur passion pour eux fut portée à un tel excès, que les jours où il n'y avait pas de représentation, elles ne rougissaient pas d'aller dans les loges de leurs amans baiser leurs habits & leurs masques.

Ce délire se soutint jusqu'à l'avènement de Domitien, mais Pâris osa souiller son lit, & non content d'avoir répudié l'Impératrice, d'avoir fait massacrer le coupable, Domitien voulut que le châtiment dû à son crime s'étendît sur tous ses camarades qu'il chassa de la ville. Ce même Pâris avait un élève qui avait une partie de ses talens, & quelques-uns de ses traits; cette ressemblance fut l'arrêt de sa mort, & l'Empereur le fit assassiner.

Ce bannissement ne flétrit point les danseurs dans l'esprit des Romains : on dit que Domitien les avait proscrits parce qu'il avait reçu une injure personnelle de l'un d'eux, comme il avait poursuivi les Philosophes, parce que les préceptes de la philosophie l'avaient toujours fatigué, & à sa mort les *Pantomimes* revinrent à Rome, mais leur talent se perdit sous Trajan qui les expulsa pour jamais. De ce moment, la danse fut ensevelie dans la barbarie avec les autres arts, & elle ne reparut en Italie que dans le quinzième siècle, tems auquel un gentilhomme de Lombardie, nommé *Bergonce de Balta*, donna un Spectacle magnifique pour le mariage de Galéas Duc de Milan, avec Isabelle d'Arragon. Tout ce que la Poésie, la Musique, la Danse, les machines peuvent fournir de plus brillant, fut épuisé dans cette fête : la description qui en parut, étonna l'Europe, & piqua l'émulation de quelques particuliers qui profitèrent de ces

lumières pour procurer de nouveaux plaiſirs à leur Nation. Remontons à la ſource, & nous la trouverons dans les Pièces du premier Auteur tragique des Grecs, en un mot dans la danſe des *Euménides*, qui faiſait frémir toute l'aſſemblée. On y comptait alors des Démoſthène, des Thémiſtocle, des Sophocle, des Socrate, & leurs ſuffrages ſont des garans certains de l'impreſſion que ces anciens Spectacles devaient produire. Il en eſt de même des *Pantomimes* dont nous venons de parler; ils avaient pour contemporains Luculle, Horace & Virgile; tous les trois rendaient juſtice au goût d'Auguſte & de Mécène qui les protégeaient, tous les trois allaient les admirer, & de pareils ſuffrages prouvent d'autant plus le mérite de leurs danſes, que rien n'échapait aux Romains lorſqu'ils étaient au Théâtre: leur critique était auſſi ſévère que leur approbation était honorable.

Un jour un *Pantomime* d'une trop petite taille entra ſur la Scène pour repréſenter Hector: *voilà le fils*, s'écria la multitude: *où eſt donc le père ?*

Un autre qui repréſentait Capanée, était ſi grand, qu'il reſſemblait à un géant: prêt à eſcalader les murs de Thèbes, le Parterre lui cria: *Saute deſſus, laiſſe l'échelle.*

Si un Danſeur n'avait pas un air leſte & léger au premier entrechat qu'il haſardait, on répétait, avec un ris amer: *Etayez le Théâtre.* S'il en pa-

raiſſait un qui manquât de cet embonpoint qui conſtitue les juſtes proportions du corps, il s'élevait un murmure général, & tous Spectateurs lui faiſaient des complimens ſur ſa convaleſcence.

Un *Pantomime* qui à la fin du rôle d'Œdipe était ſenſé s'être crevé les yeux, manqua de mettre dans ſes mouvemens le caractère de la ſituation : *Tu vois encore*, lui cria-t-on, & de ce moment, il n'oſa reparaître.

La célébration du mariage d'Iſabelle d'Arragon, ſera l'époque de la naiſſance de nos Ballets, & nous partirons de-là pour en donner un hiſtorique qui ne ſera pas moins intéreſſant pour les Amateurs que pour les Artiſtes. On doit juger d'avance que ce tableau préſentera une foule d'anecdotes & de faits plus curieux les uns que les autres.

## *MUSIQUE DES ROMAINS.*

On ſait qu'avant Pylade, quelques flûtes ſeulement compoſaient l'Orcheſtre des Romains, & qu'il le renforça de tous les inſtrumens connus, mais les Hiſtoriens nous ont laiſſé trop peu de lumières ſur ces derniers pour en donner une connaiſſance ſatisfaiſante : la flûte & la trompette ſont à-peu près les ſeules dont ils aient parlé, & ſelon eux, la première rendait des ſons très-harmonieux. Les Romains l'appellaient *tibia*, pour la diſtinguer des autres inſtrumens champêtres que Virgile a

indiqués ſous les termes latins de *fiſtula* & d'*avena*. Horace, dans ſon *Art Poétique*, montre la différence des flûtes dont on fit les premiers eſſais, d'avec celles qui furent en uſage de ſon tems. La flûte ancienne, dit-il, n'était point ornée de léton, elle était petite, ſimple, & avait peu de trous. Sans avoir l'éclat de la trompette, elle charmait les oreilles par la douceur de ſes ſons.

*Tibia, non ut nunc, orichalcho vincta, tubæque*
*Æmula, ſed tenuis, ſimplexque, foramine pauco.*

La double flûte qui ſuccéda à celle-ci, a été juſqu'à préſent une énygme dont les Savans n'ont encore pu pénétrer le ſecret. Cet inſtrument était compoſé de deux tuyaux qui s'embouchaient à la fois, & ſe réuniſſaient de telle ſorte, qu'ils n'avaient qu'une même embouchure. L'Antiquité a déſigné ces deux flûtes par les termes de *tibiæ dextræ & ſiniſtræ*, & de *tibiæ pares & impares*. Celle que le Joueur touchait de la main droite, était par cette raiſon appellée *tibia dextra*, flûte droite, & l'autre, *ſiniſtra*, parce qu'on la touchait de la main gauche. La première, qui n'avait que peu de trous, rendait un ſon grave & ſérieux; la ſeconde en avait pluſieurs, & les ſons en étaient plus aigus, plus éclatans. Deux flûtes droites, ou deux flûtes gauches jointes enſemble, ſe nommaient *tibiæ pares dextræ*, ou *tibiæ pares ſiniſtræ*

Les flûtes Lydiennes ne différaient point des flûtes droites, & les Tyriennes, *tibiæ Sarranæ*, avaient le même son que les flûtes gauches. En un mot, la même forme, la même dimension, le même son, la même distribution de trous constituaient l'égalité dans les flûtes. On laisse aux Maîtres de l'art le soin d'expliquer comment de l'union de ces flûtes égales & de ces flûtes inégales il résultait un concert à l'unisson, à la tierce, à l'octave &c... Mais quelque recherche que l'on puisse faire, nous croyons qu'il sera impossible de définir ce qu'était précisément la double flûte des Anciens.

A l'égard de la trompette, on peut lire ce qu'en a dit M. Galland dans un traité en trois parties qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions en 1706, 1707 & 1708.

Dans la première, il fait voir que cet instrument était connu avant le tems de Moyse; il en tire la preuve du dixième chapitre des *Nombres*, où Dieu ordonne à ce Législateur de faire deux trompettes d'argent, sur lesquelles les chefs & le peuple règleront leurs mouvemens. Or, comme dans ce passage Dieu ne parle à Moyse que de la matière des trompettes & des différens signes qu'elles doivent donner, sans rien prescrire sur leur forme, il est naturel d'en conclure que cette forme lui était connue aussi bien qu'aux Israëlites. Où doit-on présumer qu'ils avaient puisé cette

connaiſſance? en Egypte, d'où il s'enſuit, dans le ſyſtême de M. Galland, que ce fut ſans doute dans ce pays-là que la trompette fut inventée, ou par Mesraim, ou par quelqu'un de ſes premiers deſcendans. Ce qui ſert encore à appuyer ce ſentiment, c'eſt que les Grecs même ont reconnu qu'Oziris, un des premiers Rois d'Egypte, en était l'inventeur. Quelques autres en ont fait honneur à Minerve. Mais ſi l'on examine la choſe hiſtoriquement, il s'en faut beaucoup que l'uſage de la trompette ſoit auſſi ancien chez les Grecs que chez les Romains & les Iſraélites, puiſqu'il ne paraît pas qu'elle ait ſeulement été connue du tems du ſiége de Troye. Il n'en eſt pas de même du ſiècle d'Homère, & il eſt conſtant que l'on s'en ſervait dans les combats; on en a pour garant le Poëme de la Bataille des Grenouilles & des Rats; ce qui nous fait connaître que ſi Homère n'a point donné des trompettes aux Grecs & aux Troyens, c'eſt parce qu'on ne s'en ſervait point alors, & que ce grand Poète ne voulait pas s'expoſer à la cenſure de ceux de ſon ſiècle, qui ſavaient auſſi bien que lui combien l'uſage de cet inſtrument était nouveau dans la Grèce.

Virgile n'a pas eu à cet égard la circonſpection d'Homère qui, comme plus ancien, était auſſi beaucoup mieux informé des coutumes de ce temslà, & l'on trouve dans l'*Enéïde* que Misène fils

d'Eole, s'était diſtingué ſous les yeux d'Hector, parmi les *trompettes* que l'on comptait au ſiége de Troye.

Quelques Auteurs en attribuent l'invention aux Tyrrhéniens, & c'eſt le ſentiment d'Athénée qui les regarde comme auteurs de la trompette droite & de la trompette courbe, mais Pauſanias aſſure que cette imagination vient ſeulement de leur Chef Tyrrhénus fils d'Hercule & frère de Lydus.

L'origine de la trompette paraît la même chez les Grecs que chez les Romains, & l'uſage de cet inſtrument dans l'une & dans l'autre nation ne remonte point au-delà du tems d'Hercule. Cet exercice faiſait partie des jeux ſolemnels qui ſe célébraient dans la Grèce, & les vainqueurs y obtenaient un prix.

Les Auteurs Grecs ne fourniſſent rien de particulier ſur la trompette de leur pays, & l'on trouve plus de détails ſur celle des Romains qui en ont eu de trois ſortes.

La première était celle qu'on appellait *tuba* de *tubus*, à cauſe de ſa reſſemblance avec un tuyau. Cette trompette était droite & ſe nommait *tuba directa, as rectum.* Elle était étroite par ſon ouverture, & s'élargiſſant inſenſiblement, elle ſe terminait par une ouverture circulaire & proportionnée, toute ſemblable à celle qui eſt aujourd'hui en uſage parmi nous.

La ſeconde ſorte de trompette Romaine était plus petite que la première. Elle était courbée vers l'extrémité, à-peu-près comme le bâton *augural* duquel elle avait emprunté le nom de *lituus*. Elle s'appellait auſſi quelquefois *tuba curva*.

La troiſième eſpèce de trompette en uſage chez les Romains, ſe nommait *buccina* ou *buccinum*. Celle-ci était preſque entièrement courbée en cercle : elle paſſait par-deſſous le bras gauche du *Trompette* qui l'embouchait, & ſe recourbait de manière que l'ouverture de l'extrémité, de la même forme que celle de la trompette droite, ſe faiſait voir en-devant par-deſſus l'épaule, comme ſi elle eût été ſe rejoindre à ſon embouchure.

Dans la ſeconde Partie de ſon Traité, M. Galland examine quel était l'uſage le plus ordinaire de la trompette droite, & il aſſure que l'on s'en ſervait à la guerre pour animer les ſoldats au combat, ou pour les rappeller à leur drapeau lorſqu'ils s'étaient trop écartés dans le fort de la mêlée.

Cette trompette était particulièrement deſtinée à l'Infanterie, & ceux qui en ſonnaient, c'eſt-à-dire les *Tubicines*, étaient auſſi à pied, ſi ce n'eſt dans quelques occaſions extraordinaires où on les faiſait monter à cheval. Ils donnaient le ſignal du combat lorſque les armées étaient en préſence, & ſonnaient la retraite quand il fallait ſe retirer.

C'était une ancienne coutume chez les Romains

de raſer les murailles au ſon de cet inſtrument, & l'on s'en ſervait encore pour les ſoldats auxquels on indiquait les devoirs qu'ils avaient à remplir, par les ſons différens qu'on lui faiſait rendre. Enfin on l'employait dans les triomphes & même dans la célébration de quelques fêtes, particulièrement dans celle des jeux *Floraux*, dans celle des jeux *Funéraires*, & dans la cérémonie que l'on pratiquait pour la *luſtration* des armes.

Dans ſa troiſième & dernière Partie, M. Galland parle de la trompette courbe nommée *lituus*, & de celle qui s'appellait *buccina*, les deux dernières eſpèces de trompettes qui ont été particulières aux Romains. Ce *lituus*, ou trompette courbe, appartenait à la Cavalerie, & Horace le marque aſſez clairement dans les deux premiers Livres de ſes Odes. Lorſque les Empereurs Romains étaient à l'armée, ils les faiſaient aſſembler au ſon de la trompette courbe, ſelon le témoignage d'Ammien Marcellin; & comme la trompette droite ſervait de ſignal à l'Infanterie pour la charge & pour la retraite, le *lituus* ſervait au même uſage pour la Cavalerie. Il était auſſi employé aux entrées triomphales, ce qu'il ne faut néanmoins entendre que par rapport aux compagnies de Cavalerie qui accompagnaient la marche du vainqueur. L'Infanterie qui s'y trouvait, était toujours précédée de ſes *Tubicines* qui jouaient de la trompette droite

proprement nommée *tuba*. L'autre espèce appellée *buccina*, était commune à l'Infanterie comme la trompette droite, & c'était au son de la *buccine* que s'annonçaient dans le camp les différentes veilles de la nuit, que la première sentinelle était relevée par la seconde &c. On l'employait à ces usages, parce qu'ayant le son plus aigu, elle se faisait entendre plus distinctement & de plus loin.

Du tems de Végèce qui vivait sous Valentinien le jeune, les Romains se servirent d'une quatrième sorte de trompette; ce fut de la corne de ces bœufs sauvages appellés *uri*, & fréquens alors en Allemagne. Cette corne garnie d'argent par son embouchure, rendait, selon cet Auteur, un son aussi distinct & aussi éclatant que celui d'aucune autre sorte de trompette.

Nous avons parlé à l'article des Grecs de quelques-uns des instrumens à corde qui étaient en usage parmi eux, & il est probable que les Anciens en dûrent l'invention à l'observation du sifflement des vents dans les roseaux, ou autres tuyaux des plantes. C'est le sentiment de plusieurs Auteurs, & entr'autres de Lucrèce qui dit :

*At liquidas avium voces imitarier ore.*
*Ante fuit multo, quam levia carmina cantu*
*Concelebrare homines possint, aureisque juvare,*
*Et zephiri cava per calamorum sibila primum*
*Agresteis docuere cavas inflare cicutas.*

Les révolutions qui se sont faites dans les Arts depuis l'existence des premiers Romains, nous ramèneront par degrés au tems qui fit naître la bonne Musique en Italie, mais ce tems est encore éloigné, & l'ordre que nous avons promis d'observer, nous impose la loi de présenter à nos Lecteurs les Ouvrages de Plaute & de Térence, les seul Comiques qui soient parvenus jusqu'à nous. Le peu d'espace qui nous reste pour en parler actuellement, nous décide à n'en rien dire dans cette Partie, qui sera beaucoup plus courte que les autres, mais une fois pour toutes, nous prévenons que le Volume complet sera toujours de la même étendue, & que ce qui manquera dans un mois, sera toujours donné dans le suivant; sans cela, nous aurions été souvent obligés d'interrompre des matières curieuses ou intéressantes, & notre Histoire n'aurait eu ni la clarté, ni la suite que nous désirons y mettre.

*Nota.* Nous avons promis de profiter de toutes les lumières qui nous seront procurées tant par les Amateurs que par les Artistes, de sacrifier notre amour-propre toutes les fois que ces mêmes lumières répandront plus de jour sur notre Ouvrage, & en conséquence, nous allons parler ici d'une lettre que nous avons reçue de M. Pâris Architecte, *ancien Pensionnaire du Roi à Rome*,

*& Deſſinateur de ſon Cabinet.* Cette lettre contient quelques remarques ſur les Amphithéâtres ainſi que ſur les Cirques, & elles ſerviront de ſupplément à la deſcription que nous en avons donnée dans notre *quatrième Volume.*

» Vous dites, pag. 7, nous mande M. Pâris, » *dans un Amphithéâtre environné de loges & de* » *balcons*, & d'après ces expreſſions, il n'y a per- » ſonne qui ne croye qu'il eſt queſtion de ſalles » de ſpectacles comme les nôtres. Aucuns des » Théâtres ou Amphithéâtres n'avaient de loges, » c'eſt une invention moderne faite pour nos ſalles » actuelles : les places diſtinguées étaient l'Orcheſtre » & le *Podium* qui étaient à la vérité des eſpèces de » balcons, mais bien différens des nôtres. Ceci » eſt d'autant plus capable d'induire en erreur ceux » de vos lecteurs qui ne connaiſſent pas les monu- » mens antiques, que vous dites enſuite, pag. 8, » que le *ciel* d'un *Amphithéâtre* était couvert de » tuiles de cuivre ſurdoré : qu'entendez-vous par » *ciel ?* & plus bas, que Céſar fit couvrir l'arène » du Théâtre de lames d'argent..... Cette partie » ne ſe trouvait que dans les Amphithéâtres & dans » les Cirques, mais quand cela ſerait, jamais au- » cuns de ces monumens dont nous connaiſſons les » ruines, n'ont pu être couverts ainſi, & c'eſt bien » aſſez de leur accorder le voile de pourpre ou » azuré, ſans admettre ce qui ſerait impoſſible. Il -

» devait déja être très-difficile de remuer & de ten-
» dre ces voiles immenses, mais quoiqu'on n'ait
» pas bien conçu comment cela se faisait, l'inspec-
» tion des monumens & les passages clairs des Au-
» teurs ne laissent aucun doute sur cet article «.

Nous répondrons à ces observations, 1°. que nous avons suivi l'interprétation des Auteurs qui vraisemblablement ont pris pour loges les places destinées à chaque grade différent, & pour balcons, les appuis qui distinguaient les rangs de degrés : les expressions figurées peuvent être admises, même dans les Arts, lorsque la suite en donne l'explication, & elle se trouve dans ce Volume où toutes les parties du Théâtre sont détaillées & nommées par leur nom propre. 2°. que par le mot *ciel*, nous entendons le couronnement d'un édifice, & que plusieurs Historiens assurent qu'un des Amphithéâtres de Rome en a eu un de tuiles de cuivre surdorées. Le fait paraîtra croyable lorsque que l'on voudra se rappeller qu'il était dans le caractère des Romains de vaincre les plus grandes difficultés en tout genre, & de faire des choses extraordinaires. 3°. Qu'en disant que César fit couvrir l'arène de lames d'argent, nous n'avons point prétendu que ce fût l'arène du Théâtre, mais celle de l'Amphithéâtre que nous avons désigné par le terme *arène*, terme adopté par tous les Ecrivains. La tour-

nure de notre phrase eſt aſſez claire, pour que l'on ne puiſſe s'y tromper.

„ Pag. 13, continue M. Pâris, le Cirque de Caracalla eſt le plus entier qui exiſte en Europe, & ſes ruines ſont telles qu'elles ne peuvent laiſſer aucun doute ſur l'uſage du monument. J'ai fait fouiller en 1773 dans les endroits de ce Cirque qui ſont trop ruinés pour en appercevoir la forme exacte. J'ai retrouvé toutes les *carceres*. J'ai levé le plan de ce monument avec toute l'exactitude poſſible, & rien n'était plus aiſé au moyen des ſoins que j'ai pris : j'y ai même fait une découverte précieuſe & qui confime la tradition ſur le nom de ce Cirque. En faiſant fouiller dans une *méniana*, je trouvai un petit degré dont les marches étaient recouvertes de grandes briques avec une empreinte qui portait, en ſuivant ſa forme circulaire, M. AVREL. ANTON. PIVS. AVG. P. F. PONT. MAX. &c..... Tous ceux qui connaiſſent les médailles & les monumens de Caracalla, ſavent qu'il prenait le nom de Marc-Aurèle. Je donnai cette brique à M. le Conſeiller Bianconi Envoyé de l'Electeur de Saxe, pour qui je faiſais ces recherches, avec pluſieurs fragmens de corniches en marbre, d'un travail très-riche, de ſtatues & de feuilles de chapiteau Corinthien. J'y découvris même depuis une peinture dont j'ai le deſſin & qui repréſente

une

une femme assise, donnant à manger sur ses genoux à quatre mulles qu'elle tient par la bride «,

» J'ai fouillé dans la maison des Religieux de » *St-Nicolo alle Carcere*. Plusieurs colonnes du » Temple d'Apollon, du Cirque Flaminien, sont » encore en place : il était circulaire, & j'y ai dé- » couvert des détails communs à tous les Temples » de cette forme que nous connaissons des An- » ciens.

» Pag. 17, permettez-moi, Messieurs, de vous » observer qu'on ne peut pas dire que Sixte-quint » a bâti l'Obélisque de la Place Saint-Pierre, il » existait à côté de cette Basilique sur la *spina* du » Cirque de Néron. Sixte-Quint l'a seulement fait » transporter & élever «.

Nous sommes persuadés que M. Pâris a raison, & d'après le nombre de témoignages que nous avons recueillis sur ce point, nous avons rectifié dans cette livraison, l'erreur que quelques Historiens nous avaient fait commettre dans la précédente.

» Pag. 22, l'Obélisque de Constance, le plus » grand de tous, est devant Saint-Jean de Latran, » & celui d'Auguste est *à la Porta del Popolo* «.

Nous prions les lecteurs de suppléer à la transposition qui est échapée dans l'impression.

M. Pâris nous marque aussi qu'il existe encore à Rome deux *metæ* en marbre : l'une *à Villa Albani*,

l'autre *à Villa Cafali*, qu'il a deffiné la première qui eft d'une forme agréable, ornée de bas-reliefs, & point du tout en pain-de-fucre.

» Pag. 20. Il eft impoffible que l'expreffion *co-* » *lonne à fronton* préfente aucune image, il faut » donc dire colonne qui porte un fronton «.

Même page, un quarré-long de quatre colonnes, on a oublié un mot, & l'on doit lire *foutenu de quatre colonnes.*

Voilà les obfervations que nous a faites M. Pâris dont les connaiffances fur tous ces articles ne font nullement équivoques, & nous ne fommes pas moins reconnaiffans du bien qu'il nous dit de notre Ouvrage, que des fautes qu'il nous a indiquées. Il nous annonce qu'il a fait des recherches très-fcrupuleufes fur les Cirques, & que le Public jouira de fon travail dans les vues d'Italie; nous regrettons que fes deffins n'ayent pas paru plutôt, nous en aurions profité. Nous avons invité les Artiftes & les Amateurs à nous faire part de leurs lumières, & nous les engageons à nous prévenir fur les matières qui nous reftent à traiter : notre Profpectus les leur a indiquées, & nos vœux ont déja été remplis fur plufieurs objets qui ne fe trouveront que dans cette Hiftoire. Son débit qui augmente tous les jours, eft le garant des efforts que nous ferons pour la foigner dans toutes fes parties.

Si les plans & les dessins que nous annonce l'Auteur de cette lettre, nous font appercevoir quelque erreur dans les nôtres, nous serons les premiers à les rectifier, mais nous prévenons que nous avons pris pour guides les Auteurs les plus connus. On pourra comparer notre Théâtre de Bachus & celui des Romains à ceux que M. Roubaut vient de présenter au Public. Les grandes Villes nous en fourniront des modèles que nous donnerons successivement à nos lecteurs.

*Fin de la première Partie du cinquième Volume.*



# HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



## SECONDE PARTIE du cinquième Volume.

### COMÉDIE LATINE.

Nous avons parlé de ſon origine, & nous allons jetter un coup d'œil ſur les premiers Auteurs qui s'y ſont diſtingués, mais il n'en ſubſiſte que quelques fragmens, & ces fragmens ſont ſi tronqués, que l'on n'en peut tirer aucun jugement ſur le plus ou le moins de mérite de

leurs productions. Horace a dit dans une de ses Epîtres, que l'on devait bien se garder de les prendre pour modèles, & ce mot suffit pour nous consoler de la perte que l'on en a faite. Plaute & Térence sont les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous ; nos Ecrivains les ont copiés ou imités, & les extraits de leurs Comédies feront sentir que souvent ils étaient dignes de l'être. Il est nécessaire de se familiariser avec eux, si l'on veut retirer quelque fruit de la suite de cette Histoire, & nous n'étendrons un peu les extraits de leurs Ouvrages que pour donner une idée satisfaisante de leur caractère & de leur esprit.

Il ne nous restera plus que Sénèque dont on ne lit point les Tragédies, parce qu'il n'en existe qu'une mauvaise traduction, & nous croirons rendre un vrai service, tant aux Gens de Lettres qu'aux Amateurs, de leur en offrir une dans laquelle nous tâcherons de faire connaître les beautés & les défauts de cet Ecrivain. De-là, nous passerons aux Tournois, & alors notre Histoire ne sera plus qu'une suite continuelle de tableaux, d'anecdotes, de faits mêlés d'argumens qui en peu de mots présenteront le sujet, l'intrigue & le dénoûment des différentes Pièces de Théâtre.

*L. LIVIUS ANDRONICUS.*

Jusqu'à lui, les Romains n'avaient vu sur leur Scène que des *Satyres* qui les amusaient par des postures bouffonnes, par des discours sans suite, par des plaisanteries grossières, & Livius Andronicus fut le premier qui s'avisa d'y introduire des Fables suivies à-peu-près comme celle des Grecs chez lesquels il avait pris naissance. A l'égard de son style, il était déja suranné du tems de Cicéron qui prétendait que ses Poésies ne méritaient pas d'être lues deux fois, & vraisemblablement ses vers ne furent encore que des vers *Saturniens*, espèce d'iambes sans cadence & sans mesure régulière. Sa première Pièce fut jouée, selon les *Fastes Capitolins*, la 513^e^. année de Rome, ou la 514^e^. selon le *Brutus* de Cicéron, c'est-à-dire la première année de la 135^e^. *Olympiade*, un an après la première guerre *punique*, plus de 160 ans depuis la mort d'Euripide & de Sophocle, 52 seulement après celle de Ménandre. Aussi Horace dit-il, *Epît.* 1^re^, *Liv.* II, *vers* 151, que les Romains ne s'appliquèrent que fort tard à lire les Ouvrages des Grecs.

Tite-Live & Valère Maxime rapportent qu'Andronicus composa en l'honneur de Junon une Hymne que chantaient annuellement vingt-sept

jeunes filles qui allaient par la Ville en danſant & en ſe tenant par les mains. Cœlius Rhodigenus & Glandorpius prétendent que ce même Ecrivain a mis en vers dix-huit Livres de l'Hiſtoire Romaine, mais ils ont été trompés par un paſſage tiré du 3ᵉ. Livre de Diomède, & Varron cité par Aulu-gelle, *Liv.* 17, *chap.* 21, prouve que cet Ouvrage appartient à Ennius.

*NÉVIUS.*

Il avait porté les armes pendant la première guerre *punique*, & il les quitta pour ſe livrer à la Comédie : il fit ſon eſſai l'an de Rome 519, & l'on croit qu'il compoſa vingt Pièces parmi leſquelles on diſtingue *Lauréole* & *Léontis* qu'il ne fit que pour demander une eſpèce de pardon des ſarcaſmes qu'il avait lancés contre différens perſonnages dont le crédit l'avait conduit en priſon. Les principaux objets de ſes Epigrammes avaient été Métellus & Scipion l'Africain qui, au rapport d'Euſèbe, le firent reléguer en Afrique où il mourut, & ſi l'on en croit les Hiſtoriens, il compoſa lui-même ſon épitaphe qui annonce l'amour-propre le plus démeſuré.

*Mortaleis immortaleis flere ſi foret fas,*
*Flerent Divæ Camænæ Nævium Poëtam;*
*Itaque poſtquam eſt orchio traditus theſauro,*
*Oblitei ſunt Romæ loquier latinâ linguâ.*

» Si les Immortels pouvaient pleurer un mor-
» tel, les Muſes pleureraient la mort du Poète
» Névius. Depuis qu'il eſt paſſé dans le royaume
» de Pluton, les Romains ont oublié de parler
» latin «.

## *PLAUTE.*

Il vécut quelque tems avec Névius, & ſelon Sextus Pompée, il fut nommé Plaute, parce qu'il avait les pieds plats. Ceux-là, dit-il, furent appellés *Ploti*, & enſuite *Plauti.* Quoi qu'il en ſoit, M. Actius Plaute était originaire de Sarcine Ville d'Umbrie, & ſelon le calcul d'Aulugelle, il fleurit ſur la Scène à-peu-près la 15e. année de la ſeconde guerre *punique*, époque à laquelle les Romains commencèrent à battre les Carthaginois. Auſſi Plaute dit-il dans ſon *Pénule : Vincite ut feciſtis ante hac, & pœni victi pœnas ſufferant.* » Triomphez
» comme vous avez fait auparavant, & que les
» Carthaginois vaincus ſouffrent la peine qu'ils
» méritent «.

Il eſt conſtant que Plaute a imité tous les Poètes Grecs dans la compoſition de ſes Comédies, principalement Diphile & Philémon, mais Horace ſoutient que ſon grand modèle a été Epicharme le Sicilien, & qu'il a mis tous ſes ſoins à le copier.

*Plautus ad exemplum Siculi properare Epicharmi*
*Dicitur.*

On assure qu'il perdit dans le commerce tout l'argent qu'il avait gagné avec ses Pièces, que la nécessité le força d'entrer chez un Boulanger pour y tourner un moulin à bras, & qu'il y composa le *Sytérion*, l'*Addictus*, avec une autre Comédie que l'on ne nomme point. Servius & quelques Critiques lui en attribuent 21, d'autres 40, d'autres 100. Varron est du sentiment des premiers, & le soin qu'il a eu de recueillir ces 21 Comédies, les a fait surnommer *Varroniennes*.

Au reste, Plaute a joui de la plus grande réputation parmi les Anciens, & Quintilien a écrit que ce même Varron que nous venons de citer, disait que les Muses parleraient le langage de Plaute, si elles voulaient parler latin. Cicéron lui donne les plus grands éloges, & Volcatius le met au second rang des Poètes comiques. On croit qu'il mourut sous la censure de Caton, l'an de Rome 569. Cette époque paraît plus certaine que celle de S. Jerôme qui, dans sa *Chronique*, fixe la mort de ce Poète à l'an 557.

» Ceux qui ont préféré Térence à Plaute, dit Mad. Dacier, n'ont eu égard qu'à son style qui est plus doux & plus châtié, & aux caractères qu'il a mieux marqués & mieux suivis; je crois même que comme Térence s'est plus éloigné de la *vieille Comédie* que Plaute, cela lui a gagné les suffrages de la plupart des gens qui étaient choqués de voir dans

Plaute les Spectateurs mêlés dans l'action théatrale, & qui trouvaient ridicule qu'un Acteur parlât dans Rome à une assemblée de Romains, dans le même tems qu'il agissait véritablement comme s'il eût été à Thèbes ou à Cyrène. Plaute tâchait par-là d'attraper l'art de la *vieille Comédie*. Mais cela n'était pas égal. Dans la *vieille Comédie*, les Acteurs étaient la véritable image, le vrai portrait des Spectateurs dont ils imitaient les actions, & de cette manière, les Spectateurs pouvaient entrer dans l'intrigue du Théâtre, au lieu que dans la *nouvelle* où les sujets des Pièces & les noms des Acteurs étaient feints, & où toutes les aventures paraissaient se passer dans un pays que l'on supposait fort éloigné, les Spectateurs n'y pouvaient plus avoir aucune part.

C'est-là sans doute le plus grand défaut de Plaute, mais on peut dire que ce défaut est réparé bien avantageusement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-seulement l'égaler à Térence, mais peut-être même le mettre au-dessus de lui.

Ce dernier a sans doute beaucoup plus d'art, mais il semble que l'autre a plus d'esprit : Térence fait plus parler qu'agir, Plaute fait plus agir que parler, & c'est le véritable caractère de la Comédie qui est beaucoup plus dans l'action que dans le discours.

Cette vivacité me paraît donner encore un grand avantage à Plaute, c'eſt que ſes intrigues ſont toujours conformes à la qualité des Acteurs, que ſes incidens ſont bien variés & ont toujours quelque choſe qui ſurprend agréablement, au lieu que le Théâtre ſemble languir quelquefois dans Térence, & apparemment c'eſt ce que Céſar avait fort bien remarqué.

Ce grand homme qui écrivait avec tant de force & tant de juſteſſe, qui avait même fait une Tragédie grecque intitulée *Œdipe*, & qui fut jouée à Colophone, dit en s'adreſſant à Térence :

*Tu quoque, tu in ſummis, ô Dimidiate Menander,*
*Poneris, & merito puri ſermonis amator*
*Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis*
*Comica, ut æquato virtus polleret honore*
*Cum Græcis, neque in hac deſpectus parte jaceres.*
*Unum hoc maceror & doleo tibi deeſſe Terenti.*

» Toi auſſi, demi-Ménandre, tu es mis au nom-
» bre des plus grands Poètes, & avec raiſon, pour
» la pureté de ton ſtyle : eh plût aux Dieux que la
» douceur de ton langage fût accompagnée de la
» force de la Comédie, afin que ton mérite fût
» égal à celui des Grecs, & qu'en cela, tu ne fuſſes
» pas fort au-deſſous des autres. Mais c'eſt ce qui te
» manque, Térence, & c'eſt ce qui fait ma dou-
» leur «.

Par ce *vis comica*, Céſar entendait la vivacité

de l'action, le nœud des incidens & des intrigues, & c'eſt ce qui manque à Térence qui doit être admiré comme un homme qui parle fort juſte, lorſque Plaute qui poſsède cette force dans un ſouverain degré, doit être admiré comme un Poète comique. Je ne doute pas même que Céſar n'eût Plaute en vue, lorſqu'il parlait ainſi de Térence.

Pour le mettre au-deſſus de Plaute, on s'eſt encore ſervi du paſſage d'Horace dans ſon *Art poétique.*

*At noſtri proavi Plautinos & numeros &*
*Laudavêre ſales, nimium patienter utrumque,*
*Ne dicam ſtulte mirati : ſi modo ego & vos*
*Scimus inurbanum lepido ſe ponere dicto*
*Legitimumque ſonum digitis callemus & aure.*

» Mais vos ancêtres (ceci s'adreſſe aux Piſons) » mais vos ancêtres ont loué & admiré les vers & » les railleries de Plaute un peu trop bonnement, » pour ne pas dire ſottement, s'il eſt vrai que » vous & moi ſachions diſtinguer le délicat d'avec » le groſſier, & que nous ayons l'oreille aſſez fine » pour bien juger du ſon & de la cadence des » vers «.

Cela eſt même dit de manière qu'il paraît bien qu'Horace n'était pas ſeul de ce ſentiment, & que

la Cour d'Auguste ne goûtait pas les railleries & les plaisanteries de Plaute, comme les avait goûtées celle de César. Il est certain que les vers de Térence sont plus réglés que ceux de Plaute qui ne s'est point assujéti à suivre une même mesure, & qui a mêlé tant de sortes de vers, que les plus savans ont de la peine à les reconnaître. Il est certain encore que Plaute a des railleries froides, des jeux de mots & des quolibets qui ne pouvaient pas manquer de déplaire à une Cour aussi polie que celle d'Auguste. La censure d'Horace est donc bien fondée, mais il faut remarquer qu'elle ne tombe pas tant sur Plaute que sur ceux qui n'admiraient que ses vers & qui n'allaient à ses Comédies que pour ses méchantes plaisanteries. Ceux-ci étaient inexcusables, au lieu que Plaute pouvait être excusé. Je ne dirai point, comme beaucoup de gens, que la Comédie étant dans son origine une imitation de la vie du petit peuple, qu'elle souffrait tous les entretiens des cabarets & des carrefours, les quolibets des harangères & les proverbes les plus bas. C'est mal excuser Plaute, & ce n'est pas le moyen de le faire goûter, aujourd'hui que la Comédie n'est plus la suivante, mais si je l'ose dire, comme la sœur de la Tragédie dont elle imite en quelque manière la gravité & l'honnêteté, ayant laissé toutes les bouffonneries pour les Farces

qui ſont parmi nous ce qu'était proprement la Satyre du tems de Livius Andronicus.

Voici trois réflexions qui ſerviront à éclaircir le paſſage d'Horace.

Je dis premièrement que lorſque Plaute commença à donner ſes Pièces, le peuple Romain était accoutumé à ces Satyres dont j'ai parlé. C'était à la vérité un Poëme réglé, mais il tenait encore de la groſſièreté de ſon origine, tant pour les railleries que pour la compoſition qui ne pouvait manquer d'être dure dans un ſiècle ſi peu poli. Pour faire donc réuſſir ſes Pièces, Plaute était obligé d'y conſerver une partie de ces railleries, & cela était d'autant plus ſupportable, qu'en le faiſant, il ne s'éloignait point de l'idée de la *vieille Comédie* qu'il avait entrepris d'imiter.

D'ailleurs les vers & les railleries conſtituent ſi peu l'eſſence de la Comédie, qu'un Poète peut être excellent Comique avec des vers durs & quelques méchantes plaiſanteries.

Enfin le paſſage d'Horace ne doit pas être pris au pied de la lettre, comme ſi ce Poète condamnait toutes les pointes & toutes les bouffonneries de Plaute : il n'aurait pu avoir ce ſentiment ſans choquer le bon ſens & la raiſon. Plaute a ſans doute des plaiſanteries fades & groſſières, mais il en a auſſi un grand nombre qui ſont fines & dé-

licates. Cicéron qui n'était pas un mauvais juge de ce que les Anciens appellaient *urbanité*, le propose comme un modèle à suivre pour la raillerie : & comme on ferait aujourd'hui un fort grand tort à Cicéron de croire qu'il a admiré les endroits qu'Horace critique , on jugerait aussi fort mal d'Horace, si on croyait qu'il blâme ce que Cicéron a tant vanté. Ils ont eu raison tous deux. Le premier parle seulement de ces beautés qu'on ne saurait lire sans en être charmé, l'autre ne prend que le méchant endroit, & il ne trouve que certaines railleries froides & deshonnêtes qu'il ne condamne pas même absolument ; on pouvait les excuser, mais on ne devait ni les louer, ni les suivre.

Il ne faut pas douter que Plaute ne vît bien ce qu'il y avait de bas & de faible dans ses Comédies, mais il avait pour le peuple de Rome la même complaisance qu'Aristophane avait eue pour celui d'Athènes. C'est cette même complaisance dont nous avons parmi nous un exemple bien remarquable. Les Pièces de Molière font aujourd'hui & feront toujours l'honneur de notre Théâtre & le plaisir de la France : ce grand homme ayant connu le fort de la *vieille Comédie* & le faible de la *nouvelle*, ne s'est pas tant attaché à celle-ci qu'à celle-là. Il a plus suivi Aristophane & Plaute, que Térence ; ce choix lui a même si bien réussi, que dans l'An-

tiquité, il n'y a rien de ſi ſemblable à Plaute & à Ariſtophane, que Molière. C'eſt lui qu'on peut appeller *un autre Plaute & un demi-Ariſtóphane*, comme Céſar appellait Térence *un demi-Ménandre.* Cependant comme il a pris leurs vertus, il n'a pas évité leurs défauts, & il eſt tombé dans ces jeux de mots, dans ces bouffonneries que Plutarque reproche à Ariſtophane, & qu'Horace ne pouvait ſouffrir dans Plaute «.

» On ne peut nier, ajoute Lilio Giraldi, que l'on y trouve quantité de choſes, leſquelles, ſi on les exceptait de la ſcène, paraîtraient froides & mériteraient d'être corrigées : toujours eſt-il fort vrai que des gens d'un ſavoir éminent & d'un très-grand crédit dans la Littérature, ont fait des Commentaires ſur ſes Comédies, & l'on a vu tous les Savans s'attacher avec grand plaiſir à la lecture de ce Poète «.

Nous n'ajouterons qu'une réflexion au jugement de Lilio & de Mad. Dacier, c'eſt que ſi Plaute a des défauts, il a auſſi de grandes beautés, puiſque Molière l'a imité, & qu'il n'eſt perſonne qui ne doive déſirer de connaître un Poète qui eſt devenu le modèle de celui qui en ſert aujourd'hui à tous les autres. Du reſte, nous ne nous exprimerons pas plus librement ſur le compte de cet Ecrivain que ſur celui d'Ariſtophane, & d'après les extraits de ſes Pièces,

le goût particulier de chacun de nos lecteurs appréciera les différentes opinions de ses Critiques & de ses Panégyristes. Il a lui-même été le sien, & l'épitaphe que Varron lui attribue, ne prouve pas en faveur de sa modestie.

*Postquam est morte captus Plautus,*
*Comœdia luget, scena est deserta,*
*Deinde risus, ludus, jocusque & numeri,*
*Innumeri simul omnes collacrymarunt.*

» Depuis que Plaute est mort, la Comédie est » en larmes, le Théâtre est désert, les ris, les » jeux, la prose & la poésie le pleurent à l'envi «.

L'une des Pièces qui justifie le mieux cet éloge, c'est *Amphitrion* par lequel nous allons commencer, & que les Anciens estimaient si fort, que sous le règne de Dioclétien, on la faisait encore jouer pour appaiser les Dieux, lorsqu'on croyait les avoir offensés. *Ponit animos Jupiter si Amphitrio fuerit actus, pronuntiatusque Plautinus?* » Quoi, Jupiter se calme si l'on fait jouer l'Amphitrion de Plaute « ? (*Arnobe, Liv.* 7.) Cette Comédie est précédée d'un Prologue dont le précis fera connaître la manière dont cet Ecrivain annonçait ses sujets, manière imitée des Grecs, blâmée par tous les gens de goût, & vainement justifiée par Madame Dacier qui prétend que *quoique l'on soit instruit de*

*tout le dénoûment d'une Pièce, on ne laisse pas d'être toujours dans l'attente, parce que cette passion ne doit pas tant naître de la nouveauté & de la surprise, que du mouvement & de la ressemblance que le Poète donne à son action & à tous ses incidens.*

Ce mouvement & cette ressemblance doivent en effet se trouver dans un Ouvrage dramatique, mais si le Poète dit d'avance comment il sortira de son intrigue, il ôte au spectateur le plaisir de la curiosité, & conséquemment l'intérêt qu'il doit prendre à le suivre : l'impression est moins forte à une seconde représentation qu'à une première, & la raison en est toute simple, c'est que l'on est instruit de ce qui va se passer, c'est que l'on n'a plus à admirer que le mouvement & la vraisemblance qui règnent dans le sujet.

---

# AMPHITRYON.

## *PROLOGUE.*

### MERCURE.

» PAR la même raison que vous voulez que je vous sois favorable dans vos achats & dans vos ventes, que vous souhaitez de prospérer dans les affaires que vous avez à la Ville & dans les Pays étrangers &c., par cette même raison, il faut aussi

que vous prêtiez attention à cette Pièce & que vous en jugiez équitablement. Mais il faut vous apprendre pourquoi & par quel ordre je parais devant vous, en un mot, vous dire mon nom. Je m'appelle Mercure, & je suis ici de la part de mon père pour vous prier de lui accorder l'attention que je vous ai déja demandée..... Vous devez vouloir tout ce que nous voulons, car mon père & moi, nous avons toujours favorisé votre République..... Mais ce n'a jamais été sa coutume de reprocher les graces qu'il a accordées aux gens de bien. Il sait que s'il vous honore de sa protection, vous n'êtes pas ingrats. Il vous prie donc que vous ayez soin d'ordonner qu'il aille un Inspecteur dans chaque banc, afin que s'il y a des spectateurs qui ayent été apostés pour applaudir à quelque Acteur, il ne manque pas de leur prendre leur robe «.

( L'usage des Comédiens était de disputer à qui jouerait le mieux son rôle ; celui qui l'avait emporté, était sûr d'obtenir une récompense, & en conséquence, les bons Acteurs avaient soin que l'on mît à chaque banc un Inspecteur qui était chargé d'empêcher les cabales. )

» Jupiter entend aussi, reprend Mercure, que l'on en fasse autant à ceux qui, par quelqu'artifice que ce soit, auront fait donner le prix à quelqu'un, que l'on en use de même envers les *Ediles* qui n'auront pas été de bonne foi, & que tous soient punis

punis de la même manière que s'ils avaient voulu corrompre les Juges pour avoir une charge : il dit que vous ne devez vos victoires, ni à des intrigues, ni à des trahiſons, mais à votre ſeul courage ; que les Magiſtrats doivent ſuivre votre exemple à l'égard des talens, & que l'on doit condamner au fouet les Comédiens qui auront intrigué pour ſe faire applaudir. Au reſte, vous ne ſerez pas étonnés qu'il en prenne tant de ſoin, quand vous ſaurez qu'il doit jouer le premier rôle dans cette Comédie dont voici l'argument :

Cette ville que vous voyez, c'eſt Thèbes, cette maiſon eſt celle d'Amphytrion, qui a épouſé Alcmène, fille d'Electryon, & qui eſt préſentement Général des troupes que les Thébains ont envoyées contre les Thélébéens : il a laiſſé ſa femme groſſe lorſqu'il eſt parti pour l'armée : je crois que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous connaiſſez l'humeur de mon père ; vous ſavez, il y a long-tems, qu'il n'eſt pas autrement ſcrupuleux ſur certain chapitre : vous n'ignorez pas non plus de quelle manière il eſt amoureux lorſqu'un objet lui a plu ; Alcmène a cet honneur depuis quelque tems, il en a fait ſa femme pendant l'abſence du pauvre Amphytrion, & elle ſe trouve groſſe de ce ſecond mari, auſſi bien que du premier. Mais afin de vous faire comprendre ce myſtère, Alcmène acouchera de deux jumeaux dont l'un ſera de Jupiter, &

l'autre d'Amphytrion. A l'heure que je vous parle, mon père eſt avec elle, & cette nuit eſt plus longue qu'à l'ordinaire, pour lui donner le tems d'être avec ce qu'il aime : mais pour cela, il a fallu qu'il ait pris la reſſemblance d'Amphytrion. Au reſte, ne regardez pas ſi fort mon ajuſtement, & ne vous étonnez pas de me voir venir devant vous en habit de valet; car quoique le ſujet de cette pièce ſoit une vieille hiſtoire, la pièce néanmoins ne laiſſe pas d'être nouvelle, & c'eſt pourquoi il faut que je ſois habillé d'une manière nouvelle. Cependant, comme je vous l'ai déja dit, mon père eſt dans ce logis, & voilà Jupiter changé en Amphytrion. Tous les domeſtiques qui le voient, jureraient que c'eſt leur véritable maître, tant il ſait bien ſe métamorphoſer quand il lui plaît. Pour moi, afin de mieux le ſervir dans ſes amours, & empêcher que les domeſtiques d'Alcmène, en me voyant ſi ſouvent, ne me faſſent des queſtions qui m'embaraſſeraient, j'ai pris la reſſemblance de Soſie, l'un des valets d'Amphitryon : préſentement qu'ils croient que je ſuis ce valet & leur camarade, aucun d'eux ne s'informera ni qui je ſuis, ni d'où je viens, & cependant mon père eſt avec ſa maitreſſe. Il lui conte tout ce qui lui eſt arrivé à l'armée, & la pauvre Dame croit voir ſon mari, quoiqu'elle ne voye que ſon amant. Il lui dit de quelle manière

il a mis ſes ennemis en fuite, & il lui étale les préſens que l'armée lui a faits. Nous les avons enlevés des coffres d'Amphitryon qui reviendra aujourd'hui, & Soſie ſera avec lui. Afin donc que vous puiſſiez facilement nous diſtinguer tous, il faut vous avertir que j'aurai ces petites plumes à mon chapeau, que mon père aura au ſien un cordon d'or, & que le véritable Amphitryon n'en aura point. Aucuns de ſes gens & de ſes amis ne pourront voir les marques qui le diſtingueront, mais pour vous, vous les verrez..... Ha! ha! voilà juſtement Soſie qui revient du port avec une lanterne à la main : pour ſa bonne arrivée, je vais l'éloigner de cette maiſon d'une belle manière. Le voilà à la porte, il heurte : vous allez prendre bien du plaiſir à voir Jupiter & Mercure devenus Comédiens.

Molière a imité le fond de ce Prologue qu'il a dialogué entre la *Nuit* & Mercure : celui-ci lui apprend que Jupiter a pris la figure d'Amphytrion, que pour le ſervir, il va prendre celle de ſon Valet, & la prie de faire marcher ſes chevaux au petit pas, afin que le Maître des Dieux jouiſſe plus long-tems du bonheur qu'il goûte actuellement dans les bras d'Alcmène dont le mari doit arriver. Mais Molière ſe garde bien d'en dire davantage au ſpectateur auquel il veut laiſſer tout le plaiſir de la ſurpriſe.

## ACTE PREMIER.

Mercure eſt auprès de la porte d'Amphitryon & prête l'oreille aux diſcours de Soſie qui, comme dans Molière, ſe plaint du peu d'attention que ſon Maître a eu de l'envoyer la nuit vers Alcmène; il prépare le récit qu'il eſt chargé de lui faire, & comme ce récit eſt au-deſſus de la portée d'un Valet, comme ce Valet eſt un poltron, Plaute a l'adreſſe de lui faire dire qu'il ne rend que ce qu'il a entendu : mais ſa narration eſt longue, Mercure qui l'écoute, l'interrompt de tems en tems par des réflexions qui ne le ſont pas moins, & Molière a mis dans cet endroit plus de feu, plus de comique, en un mot plus de naturel en ce qu'il ne fait arriver Mercure que lorſque Soſie a répété devant ſa lanterne tout ce qu'il doit dire à Alcmène.

MERCURE (*à part.*)

Ha, ha ! je penſe que c'eſt tout de bon qu'il veut entrer chez lui, mais je vais m'y oppoſer de bonne ſorte, & je ne permettrai pas que d'aujourd'hui cet homme approche de cette maiſon.....

SOSIE.

Non, je ne penſe pas avoir jamais vu une nuit ſi longue que celle-ci, ſi ce n'eſt pourtant celle où j'eus les étrivières depuis le ſoir juſqu'au matin.....

Je crois en bonne-foi que le Soleil but hier plus qu'il ne fallait, & qu'à-présent il cuve ſon vin.

Cette nuit en longueur me ſemble ſans pareille :
Il faut depuis le tems que je ſuis en chemin,
Ou que mon Maître ait pris le ſoir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phœbus ſommeille
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE (*à part.*)

C'eſt donc ainſi que tu parles, maraud! Tu crois que les Dieux te reſſemblent. Je te traiterai, pendard, comme tu le mérites; viens ſeulement juſqu'ici, & je t'accommoderai.

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras ſaura bien tantôt
Châtier cette inſolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

On doit remarquer que Molière annonce en deux vers le deſſein de Mercure, & que Plaute n'y a pas mis la même préciſion.

SOSIE.

Quel homme eſt-ce que je vois devant notre porte, & qu'y peut-il faire à l'heure qu'il eſt?.... Ne s'imaginerait-il point qu'il y a quelque choſe à faire à mon manteau? ne voudrait-il point le prendre pour l'achever?.... Ah! c'eſt ſans doute

qu'il eſt charitable, & que voyant que mon Maître me fait veiller ſi tard, il veut me faire dormir à coups de poing; je ſuis perdu ſans reſſource : bons Dieux! qu'il me paraît grand & robuſte!

MERCURE.

Allons, courage, mes poings! il y a long-tems que vous nourriſſez mal votre maître; il me ſemble qu'il y a un ſiècle depuis hier que vous aſſommâtes quatre hommes, après les avoir dépouillés.

Depuis plus d'une ſemaine,
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

Chaque mot que dit Mercure, augmente la peur du Valet & fait naître de nouvelles plaiſanteries parmi leſquelles il y en a pluſieurs que Molière n'a point fait paſſer dans notre langue, parce qu'il a ſenti qu'elles n'auraient nullement été de notre goût. Quand, par exemple, Mercure dit : *Il me ſemble que quelque voix a volé à mes oreilles*, qui de nous aurait applaudi à Soſie qui répond : *J'ai donc une voix qui vole, malheureux que je ſuis! Que ne lui ai-je coupé les aîles!* Plus bas, Mercure reprend : *Une voix qui eſt venue du côté droit, m'a frappé les oreilles*, & Soſie réplique : *J'appréhende bien en revanche d'être battu à la place de ma voix qui l'a frappé.*

Ce ſont des traits de cette eſpèce qui font connaître la manière d'un Ecrivain, & les Latins aimaient beaucoup ces jeux de mots, ces antithèſes que le mauvais goût a pris long-tems pour de l'eſprit : on n'en eſt point encore déſabuſé dans les Colléges, & ce défaut y a été introduit particulièrement par les Jéſuites auxquels d'ailleurs on ne peut refuſer le mérite d'avoir fait faire d'excellentes études.

Cependant Soſie croit intimider Mercure en feignant d'être brave, mais il n'y gagne rien, & quelque queſtion qu'il faſſe, quelque choſe qu'il réponde, il en eſt payé par des coups ou par des menaces. C'eſt Mercure qu'Amphitryon a dépêché vers Alcmène, c'eſt lui qu'il a député vers elle, c'eſt lui qui pendant qu'on en était aux mains, a bu un broc de très-bon vin, en un mot, c'eſt lui qui eſt le Valet du Vainqueur des Thélébéens, & Soſie pétrifié, anéanti, convaincu qu'il n'eſt pas Soſie, prend le parti de s'en aller, dans la crainte d'avoir encore quelque baſtonnade..... » O Dieux immortels! dit-il, ſecourez-moi, je vous prie! Où me ſuis-je perdu? où ai-je été métamorphoſé de la ſorte? où ai-je pu perdre l'air & les traits que j'avais autrefois? ne me ſerais-je point oublié ici, au lieu de ſuivre mon Maître? cet homme a toute la figure que j'avais. Par ma foi, il me fait pendant ma vie, un honneur que perſonne ne me fera après

ma mort. Je m'en retourne au Port pour dire tout ceci à Amphitryon, à moins qu'il ne m'aille aussi méconnaître.

Dans l'avant-dernière phrase, Sosie fait allusion à l'usage que l'on avait à Rome de faire faire le portrait d'un mort de qualité pour le porter à ses funérailles, & cet honneur n'était point accordé aux esclaves. ( *Voyez ce que nous en avons dit dans la prem. Partie.* )

Le Poète Français a imité en entier la scène que nous venons d'extraire : ce sont de part & d'autre les mêmes idées, excepté que Molière est toujours plus chaud, plus rapide, & souvent plus gai que l'Auteur latin : mais nous ne pouvons dissimuler qu'il lui est redevable de son sujet, d'une partie de son plan, & de presque toutes les plaisanteries dont il a su assaisonner son Dialogue.

Tout m'a réussi le mieux du monde, dit Mercure, lorsque Sosie est parti. J'ai éloigné d'ici cet importun, & par ce moyen, j'ai donné le tems à mon père d'être tout à son aise avec Alcmène. Ce valet ne sera pas plutôt près de son maître, qu'il lui racontera que Sosie l'a empêché d'approcher de la maison. Mais Amphytrion prendra cela pour des contes, & il ne croira jamais que ce coquin soit venu jusques ici, comme il le lui avait commandé. Je vais leur en donner à garder à tous deux d'une telle manière, qu'ils ne sauront où ils en seront,

& qu'eux & toute la maiſon ſembleront autant d'inſenſés. Cela durera juſqu'à ce que mon père ait eu tout le loiſir d'être avec Alcmène : alors enfin, ils ſauront comment les choſes ſe seront paſſées, & Jupiter fera qu'Alcmène ſera auſſi bien que jamais avec ſon mari. Car vous ſaurez qu'Amphytrion va lui faire un furieux vacarme, & qu'il l'accuſera de s'être mal comportée pendant ſon abſence, mais mon père calmera tout ce déſordre : maintenant, il faut vous dire d'Alcmène ce que je ne vous en ai pas dit tantôt : aujourd'hui même, elle acouchera de deux jumeaux, l'un deſquels viendra à terme, & l'autre à ſept mois : le premier eſt d'Amphytrion, & l'autre de Jupiter, c'eſt-à-dire que comme il y a deux enfans, il y a auſſi deux pères : le plus grand eſt le père du plus petit enfant, & le plus petit eſt le père du plus grand : comprenez-vous bien à préſent tout le myſtère ? Au reſte, mon père prend tant de ſoin de la mère, qu'il a voulu qu'elle acouchât en même-tems de de tous les deux, & qu'elle s'en délivrât par un ſeul travail, afin qu'elle ne ſoit point ſoupçonnée, & que la galanterie qu'il a eue avec elle, ne faſſe point d'éclat. Amphytrion, comme je vous l'ai dit tantôt, ne laiſſera pas de ſavoir tout : qu'en arrivera-t-il donc ? Que perſonne n'accuſera Alcmène d'avoir manqué à ſon devoir. Ce ſerait

une injuſtice qu'un Dieu permît que ſa faute retombât ſur une pauvre mortelle : mais il faut que je mette fin à ce diſcours, car on fait du bruit à la porte de cette maiſon, & voilà le faux Amphytrion qui ſort avec ſa femme d'emprunt «.

Nous n'avons cité ce monologue que pour faire ſentir combien Plaute eſt mal-adroit & inférieur à Molière, qui bien éloigné de prévenir ſur ce qui va ſe paſſer, ſe contente de faire dire à Mercure, après le départ de Soſie :

Enfin je l'ai fait fuir, & ſous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine :
Mais je vois Jupiter que fort civilement
Reconduit l'amoureuſe Alcmène.

La Scène ſuivante eſt la même chez les deux Auteurs, & dans celle de l'un, comme dans celle de l'autre, ce ſont les adieux d'un mari & d'une femme qui ſe ſéparent avec peine. La ſeule différence, c'eſt que Plaute y fait faire à Mercure quelques réflexions ſur l'intrépidité avec laquelle Jupiter trompe Alcmène, qu'il veut ſe mêler à la converſation pour aider à la tromper davantage, que Jupiter lui impoſe ſilence, que Mercure veut répliquer, que ſon père le menace de coups de bâton, & qu'Alcmène le prie de faire grace au prétendu Soſie.

## ACTE II.

La première Scène chez l'Auteur Latin & chez le Poète Français, se passe entre Sosie & Amphytrion, qui ne conçoit rien aux propos de son valet: il l'interroge, il le presse, le retourne de toutes les manières, le soupçonne d'avoir bu, se persuade qu'il a rêvé, qu'il rêve encore, & de quelque façon qu'il s'y prenne, Sosie en revient toujours, à cet autre lui-même qui est arrivé avant lui, qui l'a tourmenté, battu, chassé de la porte d'Alcmène.

Je vous dis que croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous.
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard & dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre & casser les os.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé.

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru moi, sans une peine extrême:
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même,
Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé:
J'ai vu que c'était moi sans aucun stratagême;
Des pieds jusqu'à la tête, il est comme moi fait,

Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes,
Enfin deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes,
Et n'était que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerais fort ſatisfait.

Voilà en peu de vers tout l'eſprit de la Scène de Plaute, que Molière a reſſerrée & embellie des grâces de ſon ſtyle.

Amphytrion pouſſé à bout, ordonne à Soſie d'aller au port, & de faire tranſporter dans ſon Palais tout ce qu'il y a dans ſon vaiſſeau : Soſie lui répond qu'il va obéir, cependant il reſte, & l'on voit paraître Alcmène qui avant de jetter les yeux ſur ſon mari dont elle n'eſt point apperçue, a le tems de faire un long monologue, ou plutôt de prouver à ſa Suivante que l'on a dans la vie beaucoup plus de peines que de plaiſirs, & que s'il arrive un peu de bonheur, on le paie chèrement par les maux qui ne manquent pas de le ſuivre. J'en fais actuellement, dit-elle, une rude expérience. Mon époux vient une nuit, je ſuis tranſportée d'amour en le voyant, il s'en retourne bruſquement avant le jour, jugez de ma douleur..... Je puis même dire que ſon départ m'a plus attriſtée que ſa venue ne m'avait réjouie : mais du moins je m'eſtime heureuſe en une choſe, c'eſt qu'il a défait entièrement les Thélébéens, & qu'il eſt revenu triomphant..... La vertu en tant

que valeur, eſt de toutes les récompenſes la meilleure & la plus précieuſe : tout eſt au deſſous de cette vertu : c'eſt elle qui défend, qui ſauve, qui conſerve la liberté, le ſalut public, la vie, les biens, les parens, la patrie & la poſtérité. La vertu eſt la ſource & le magaſin de tous les biens moraux : le vertueux a tout ce qui peut enrichir une ame, & conſéquemment tout ce qui peut la rendre heureuſe.

AMPHITRYON.

Par Pollux, je vais faire une femme bien aiſe: je crains qu'elle n'en meure de joie : je ſuis ſon cœur, & elle eſt le mien. On va me recevoir avec des embraſſemens d'autant plus tendres, d'autant plus ſerrés, que j'ai rempli glorieuſement les devoirs de Général. Les ennemis étaient gens à craindre : tout le monde même les croyait invincibles : cependant ſous mes auſpices & ſous ma conduite, nous les avons battus & réduits dès le premier choc. Oh ! je ſuis bien sûr qu'on m'attend avec la dernière impatience, & que je vais être reçu à bras ouverts.

SOSIE.

Penſez-vous, Monſieur, que mon amante ſera moins transportée de joie quand elle me verra ? que de baiſers vont me ſauter au collet !

ALCMÈNE.

Qu'eſt-ce qui nous vient là ? En vérité, c'eſt mon mari.

AMPHITRYON (*à Soſie.*)

Mets-toi de ce côté-ci, derrière moi.

ALCMÈNE.

Pourquoi revenir ſi promptement ? Il était tout à l'heure ſi preſſé de retourner à l'armée : on eût dit, à l'entendre, qu'il ne pouvait y arriver trop tôt. Voudrait-il donc me tendre un piége ? Aurait-il envie d'éprouver ſi ſon départ m'a fait plaiſir ? Vrai, comme il y a un Dieu Caſtor, je n'aurai jamais la moindre répugnance à voir mon époux rentrer chez lui.

SOSIE.

Monſieur, ſauf votre meilleur avis, je crois que nous ne ferions point mal de reprendre le chemin de notre vaiſſeau.

AMPHITRION.

La raiſon ?

SOSIE.

C'eſt que je crains fort que quand nous ſerons au logis, il ne ſe trouve perſonne qui ſoit diſpoſé à nous faire dîner.

AMPHITRYON.

Où vas-tu chercher cela, & comment une pensée si bisarre, peut-elle té venir dans l'esprit ?

SOSIE.

C'est que nous arrivons trop tard.

AMPHITRYON.

Comment cela ?

SOSIE.

Je vois Madame qui se promène devant la porte, & qui paraît avoir le ventre bien rond.

AMPHITRYON.

C'est que je la laissai grosse quand je partis.

SOSIE.

Malheureux que je suis ! je n'ai qu'à me recommander aux Dieux.

AMPHITRYON.

A quoi revient cette grande exclamation ? Qu'as-tu ?

SOSIE.

Selon votre calcul, Monsieur, notre maitresse est sur son terme, & je n'ai qu'à préparer de l'eau pour la baigner.

AMPHITRYON.

Prends courage.

SOSIE.

Savez-vous, Monſieur, comment je le prendrai? C'eſt que ſi une fois je mets la main au ſceau, j'en jure par Pollux, je veux que jamais vous ne vous ſerviez de moi dans les ſacrifices, ſi je n'aſſèche le puits. Qu'on me laiſſe ſeulement commencer.

AMPHITRYON.

Viens, viens par ici : je donnerai cette commiſſion à un autre eſclave, ne t'inquiète point.

ALCMÈNE.

Je crois qu'il eſt de mon devoir de m'avancer vers lui.

AMPHITRYON.

Madame, ſi jamais homme a ſenti un épanchement de joie en revoyant une chère épouſe, c'eſt moi. Vous êtes la meilleure des Thébaines, & votre mari vous regarde comme telle. Tous nos citoyens ne peuvent aſſez admirer votre mérite. Vous êtes-vous toujours bien portée ? Mon retour vous fait-il grand plaiſir ?

SOSIE.

Ma foi, on l'attendait avec grande impatience. Quand il ſerait un chien, ſe remuerait-on moins pour lui dire bon jour ?

AMPHITRYON.

AMPHITRYON.

Je me réjouis extrêmement de ce que votre grossesse nous donne une si belle espérance.

ALCMÈNE.

En vérité, Monsieur, je suis toute surprise de vous entendre. Est-ce donc par plaisanterie ? &c.

Il suffit de connaître un peu le Théâtre pour sentir que jusques-là Alcmène, Sosie & Amphytrion sont absolument hors de scène, qu'il n'est pas naturel que ce dernier qui brûlait de voir sa femme, ne vole pas à elle de l'instant qu'il l'apperçoit, & qu'il est ridicule, qu'au lieu de l'aborder, il s'amuse à entendre les mauvaises plaisanteries de son valet. Molière ne fait dire que quatre vers à Alcmène, elle jette les yeux sur son mari, celui-ci court au-devant d'elle, & le seul mot, *quoi de retour si-tôt ?* engage la conversation qui à chaque phrase devient plus vive & plus piquante. Sosie n'y dit point que ce n'est pas un enfant qu'Alcmène a dans le corps, mais qu'elle est grosse de la folie ; que la coupe qu'il a été chargé de lui apporter, & qu'elle prétend avoir reçue de lui, est en bonne santé dans le petit pannier qu'il tient sous son bras ; il n'y dit point à Amphytrion qui se plaint qu'Alcmène le tue par les détails dans lesquels elle entre sur la nuit qu'elle soutient avoir passée avec lui : *Qu'est-ce*

*qui vous fait mal, mon bon maître ? Ne ferait-ce point le front ?* De fon côté, Amphytrion n'y accufe point Alcmène d'avoir une fluxion fur les oreilles, de n'avoir point de peur d'un faux ferment, parce qu'elle eft femme ; il ne lui dit point d'aller emprunter de la pudeur, puifqu'elle en manque ; Alcmène n'y jure point par l'union fouvent difcordante du mariage divinement inceftueux de Jupiter & de Junon, que fon mari eft le feul homme qui ait joint fon corps au fien ; en un mot, toute la fcène du Poète Français eft gazée, comique & purgée d'une foule de traits qui ne feraient pas foufferts fur notre Théâtre. C'eft ainfi que le génie fait créer en imitant.

L'Amphytrion de Molière va chercher des témoins qui convaincront fa femme de l'inftant de fon arrivée ; celui de Plaute en fait autant, & Alcmène au défefpoir de fe voir accufée d'adultère, chaffe Sofie qui eft perfuadé que *celui qui l'a battu* eft pour beaucoup dans tout ce myftère auquel il ne comprend rien. Alcmène ne conçoit pas davantage la conduite de fon mari, & elle efpère que fon coufin Naucrate, qu'il eft allé chercher, éclaircira des doutes auffi injurieux.

## ACTE III.

Jupiter le commence, & s'annonce pour cet Amphytrion fuppofé qui met les deux époux dans

le plus grand embaras, qui diſpoſe de Mercure comme de ſon valet, qui deſcend ſur la terre quand *certaine néceſſité* l'y appelle, qui remonte au ciel quand il lui plaît, & qui en revient maintenant pour deux raiſons.

La première, dit-il, c'eſt pour vous marquer ma conſidération, pour vous faire honneur, & enfin pour terminer la Comédie qui vous a déja diverti. Mon ſecond motif, c'eſt de ſecourir Alcmène. Amphitrion ſon mari l'accuſe d'adultère, & cependant elle eſt innocente comme elle l'était la première nuit de ſes noces. Ce ſerait donc un nouveau ſujet de murmurer, & de crier contre moi qui n'ai déja que trop d'hiſtoires ſur mon compte, ſi on la rendait reſponſable de la fourberie & de l'impoſture que je lui fais.

A préſent, je vais continuer le perſonnage d'Amphytrion ſur le même pied que je l'ai commencé : je vais reprendre ſon image & ſa reſſemblance, ſous leſquelles vous m'avez déja vu une fois : tout ce qui s'eſt fait n'était rien encore en comparaiſon de ce qui va ſe paſſer.

Je vais remplir le Palais de trouble & de confuſion, ils ne ſauront tous où ils en ſeront. On ne doit pas ſe ſcandaliſer de ce que Jupiter chargé du gouvernement du monde, fardeau terriblement peſant, ſe délaſſe par quelques malices, fuſſent-

elles noires, & même qu'il prenne des plaisirs criminels.

Mais à la fin, & pour dénouer la pièce, j'ouvrirai le rideau, & j'ôterai le masque : je prêterai aussi à ma maitresse mon bras à miracles, quand il en sera tems, & d'un seul enfantement, je la ferai acoucher sans douleur des deux enfans qu'elle porte. L'aîné qui est de la fabrique conjugale, sera nommé Iphiclus, & le cadet, à la conception duquel je me suis appliqué, portera le nom d'Hercule, nom qui sera grand bruit, aussi bien que sa massue. J'ai commandé à Mercure de me suivre, afin de lui donner mes ordres en cas de besoin : mais je vois ma Junon terrestre, il faut que je l'écoute sans qu'elle me voie.

Molière s'est bien gardé d'imiter ce monologue, & le Lecteur doit sentir pourquoi. Il est singulier que Plaute soit tombé si souvent dans un défaut qui détruit tout le mérite de ses intrigues. Mais poursuivons. Alcmène paraît, & se croyant seule, elle prend Jupiter à témoin que son corps n'a jamais servi à l'impudicité, qu'il est odieux à son époux de trouver mauvais ce qui réellement s'est passé dans le particulier du mariage, & qu'elle se séparera de ce calomniateur, s'il ne lui fait pas la réparation la plus solemnelle. Jupiter dit à part que cet orage *va lui tomber sur le corps*, & qu'il se résigne à faire ce que sa belle

maitresse lui demande : elle l'apperçoit, il avance, fait tous ses efforts pour la calmer, & y réussit en l'assurant que ce n'était que pour badiner qu'il l'a traitée de perfide, en lui jurant, par Jupiter, qu'il la reconnaîtra toujours pour la femme la plus sage qui soit sur la terre. Le véritable Sosie arrive, il est enchanté de leur raccommodement, Jupiter le charge d'aller prier le Pilote de son vaisseau de venir dîner avec lui, presse Alcmène d'aller préparer un sacrifice pour le Maître des Dieux, & se félicite d'avoir si bien attrappé la Dame & son Esclave, que tous les deux se donneraient à toutes les Furies du Tartare, plutôt que de ne pas croire qu'il est Amphytrion.

A présent, continue-t-il, Sosie le céleste, Sosie Dieu, il est tems que tu descendes ! Tu m'entends nonobstant notre éloignement. Amphytrion va venir : n'omets rien pour lui interdire la porte de son palais, & pour l'écarter de sa maison, mets en œuvre tes ruses & tes artifices, enfin, soutiens contre le Maître, le rôle que tu as si bien joué contre le Valet. N'épargne point le Généralat, un Dieu ne respecte point la grandeur humaine. Je veux donc que tu amuses mon rival, que tu le joues, que tu le fasses enrager, pendant que je serai avec ma femme d'*usage*. Rends-moi ce service-là pour faciliter le sacrifice que je vais offrir dévotement à moi-même.

Il suffit de lire la scène de Molière entre Jupiter & Alcmène, pour juger combien elle est au-dessus de celle-ci, & en accordant à Plaute le mérite de l'invention, nous sommes forcés de convenir que son imitateur l'a laissé bien loin derrière lui.

Gare, gare, s'écrie Mercure, place, place : que tout le monde recule, serrez les rangs, retirez-vous du chemin, laissez le passage libre, mon père m'appelle. J'ai l'honneur de le servir dans ses amours, il cherche le plaisir, & il a raison : pourquoi ne ferait-il pas ce que tous les hommes font ? Il exige actuellement que je plaisante Amphytrion, que je vous fasse rire à ses dépens, & vous en allez avoir le plaisir. Je vais mettre une couronne sur ma tête, & faire semblant d'être yvre, après cela, je monterai là-haut d'où je lui donnerai la chasse, & je l'arroserai de manière que sans avoir bu, il sera copieusement humecté. Tout ce que je dirai, tout ce que je ferai, Amphytrion le mettra sur le compte de son Esclave, que celui-ci s'en tire comme il pourra. J'apperçois son Maître, comme je vais le mener ! bien entendu que vous nous donnerez audience. Mais je vais un moment à la maison pour m'ajuster en homme qui fait la débauche, & ensuite je viendrai sur cette terrasse pour empêcher Amphytrion d'entrer chez lui.

Voilà encore le Spectateur prévenu de ce qui

doit arriver, & nous ne parlerons plus de cette faute que Plaute commet chaque fois qu'il prépare un nouvel incident.

## ACTE IV.

Amphytrion a cherché son cousin Naucrate, & ne l'a point trouvé. Il tombe de lassitude, & va se retirer dans sa maison, non pour y goûter le repos, mais pour y questionner encore sa femme, pour y découvrir, à quelque prix que ce soit, l'amant heureux qui lui a planté les *armes d'Actéon* sur le front. Il s'apperçoit qu'on a fermé sa porte, il appelle à plusieurs reprises, Mercure lui répond du haut de la terrasse, le traite de fou & d'yvrogne, le menace de lancer à sa tête la tuile qu'il tient à la main, & de la jetter si fort qu'il lui fera cracher la langue & les dents. Crois-moi, lui dit-il, ne trouble point les plaisirs du Maître du logis : c'est lui qui est le véritable Amphytrion : revenu aujourd'hui de l'armée, il est couché avec sa femme, & sûrement ils s'occupent à autre chose qu'à dormir.

AMPHITRYON.

Avec quelle femme ?

MERCURE.

Plaisante demande ! la polygamie ou la pluralité des femmes est-telle permise ? Il est couché avec Alcmène, sa belle & illustre épouse.

AMPHITRYON.

Couché avec Alcmène ! grand Dieux ! couché avec Alcmène ! hé ! qui, qui est cet homme-là ?

MERCURE.

Quelle part y prends-tu ? je te prie. Possède-toi si tu peux : te voilà comme si tu étais agité d'un mauvais génie. Je t'ai déja dit qu'Amphytrion, mon maître, était l'époux ; ainsi, garde-toi bien de le troubler dans sa jouissance.

AMPHITRYON.

De qui jouit-il ?

MERCURE.

De qui ? d'Aclmène.

AMPHITRYON.

Dans la même chambre ?

MERCURE.

Oh, vraiment non. *L'un est au grenier, l'autre à la cave.* Tu es un grand sot, mon ami : non-seulement ils couchent dans le même appartement, mais ce qui est bien plus, ils occupent le même lit, & je ne doute point que s'ils ne sont pas actuellement aux prises amoureuses, ils y retourneront bien-tôt.

AMPHITRYON.

Ah ! je suis au désespoir.

MERCURE.

Il regarde comme un grand mal ce qui eſt un bien : prêter ſa femme, c'eſt comme ſi on louait un champ ſtérile pour lui procurer une meilleure culture.

Amphytrion brûle de voir cet autre lui-même, & Mercure le quitte pour aller le chercher : déſeſpéré de tout ce qui lui arrive, furieux contre ſon prétendu valet qui, non content de lui avoir jetté de l'eau ſur la tête, n'a pas craint de le méconnaître & de l'inſulter, le Général Thébain ne reſpire que la vengeance, mais en même-tems, il ne peut rien concevoir aux prodiges qui ſe paſſent ſous ſes yeux. La Fable lui rappelle qu'en Arcadie, des hommes ont été changés en bêtes féroces; que les dents du Serpent *Martigène* ont produit des ſoldats caſqués; que Cadmus & Hermione ſa femme, ont été métamorphoſés, & il ſoupçonne que le même accident lui eſt arrivé puiſque perſonne ne le reconnaît, mais le plus grand mal de tous, ſelon lui, c'eſt le *cocuage*, & il ne ſait s'il le ſouffrirait de la part de Jupiter.

Tout ce qu'il dit eſt interrompu de tems en tems par le véritable Soſie qui amène avec lui Blépharon que Jupiter l'a envoyé prier à dîner. Soſie lui fait appercevoir Amphytrion qui ſe promène devant ſa porte, & qui a l'air de faire des

réflexions très-férieufes ; Blépharon lui répond qu'il attend la faim, qu'il s'agite pour gagner de l'appétit, & après un affez long dialogue de part & d'autre, le Pilote aborde fon Général dont le premier mouvement eft de vouloir faire mourir Sofie fous le bâton : Blépharon le retient, l'affure que Sofie ne l'a pas quitté un moment depuis qu'il eft venu de fa part l'inviter à dîner, (autre énigme pour Amphytrion qui n'y a nullement penfé.) lui repréfente que cette aventure renferme quelque chofe de fort extraordinaire, & le décide à chercher tous les moyens de l'éclaircir.

A l'inftant même, paraît Jupiter qui, toujours fous la forme d'Amphytrion, trouve très-mauvais que l'on vienne faire du tapage à fa porte. Blépharon & Sofie demeurent anéantis : le véritable Amphytrion ne l'eft pas moins, mais il fe ranime pour foutenir que ce fecond Amphytrion n'eft qu'un impofteur : celui-ci veut l'étrangler, Blépharon le prie de n'en rien faire, & il eft pris pour Juge : il interroge Jupiter auquel il demande tous les détails de la guerre qu'Amphytrion vient de faire, Jupiter lui répond jufte à chaque mot, & Blépharon fe retire en avouant qu'il ne fait en faveur duquel il doit prononcer. Cependant Jupiter entend des cris qui lui annoncent qu'Alcmène eft au moment d'accoucher, & il rentre. A l'égard de Sofie, il eft allé au cabaret où pendant la querelle

des deux champions, il s'occupera utilement à torcher tous les plats, à égoutter tous les vaiſſeaux.

C'en eſt donc fait, s'écrie Amphytrion qui eſt reſté ſeul. Mais je le jure par Pollux : j'aurai raiſon de ce magicien qui a renverſé la cervelle à tous ceux de ma maiſon. Je vais trouver le Roi; je lui conterai cette funeſte hiſtoire, & comme il ne manquera pas de me rendre juſtice, j'aurai du moins le plaiſir de la vengeance..... La fureur me ſaiſit & m'inſpire un parti. Allons, je ne balancerai point à le prendre. J'enfoncerai la porte, j'entrerai chez moi, & malheur à ceux qui me tomberont ſous la main : épouſe, amant, père, aïeul, valet, ſervante, j'égorgerai tout, j'immolerai tout à ma juſte colère, ma maiſon ne ſera qu'un ruiſſeau de ſang, & quand Jupiter, quand tous les autres Dieux emploieraient leur puiſſance pour arêter mon bras, ils n'en viendraient pas à bout &c.

Juſqu'ici l'on doit reconnaître ſcène par ſcène toute la marche du troiſième acte de Molière, excepté qu'il eſt plus précis que le Poète Latin, plus ſcrupuleux, plus délicat dans le choix de ſes expreſſions : achevons, & le Lecteur verra le parti qu'il a tiré du cinquième qui, relativement à nos mœurs, eſt beaucoup plus ſingulier que les quatre premiers.

## ACTE V.

Il ne me reste plus d'espérance, dit Bromie servante d'Alcmène, le repos de toute ma vie est perdu, je n'ai plus de courage, & il me semble que la mer, la terre, le ciel, enfin toutes choses conspirent ensemble pour m'accabler, pour me perdre. Que je suis malheureuse ! je ne sais ni ce que je ferai, ni ce que je deviendrai, tant je suis épouvantée des prodiges qui sont arrivés chez nous. Ah ! j'ai mal au cœur, je voudrais de l'eau, je n'en puis plus, je suis morte, c'en est fait, la tête me fait un mal horrible, je ne vois ni n'entends plus, & jamais femme n'a été dans un si pitoyable état que celui où je suis, pour avoir vu toutes les choses surprenantes qui viennent d'arriver à ma maitresse.

Lorsqu'elle s'est vue en travail d'enfant, elle a imploré le secours des Dieux : mais tout d'un coup, quel bruit ! quels éclairs ! quels tonnerres ! jamais l'on n'en a vu de si grands, ni de si fréquens. Tout le monde est tombé par terre, tout ce tapage était effroyable : en même tems, l'on a entendu une voix terrible qui a dit : Alcmène, ne crains point, voici du secours, Jupiter vient te donner à toi & à toute ta famille des marques de sa protection : levez-vous, a-t-il dit, vous que la-

terreur a jettés par terre, reprenez vos esprits, rassurez-vous. Je me suis levée aussi-tôt, & la maison m'a paru si éclairée, que j'ai cru qu'elle allait brûler. Alors Alcmène m'a appellée, & ma frayeur a redoublé : mais enfin la peur que j'ai eue pour elle a été la plus forte, j'ai couru, & en approchant, j'ai vu qu'elle était heureusement accouchée de deux enfans, sans qu'aucun de nous s'en fût apperçu.

Mais que vois-je ! quel est ce vieillard qui est ainsi étendu devant notre porte ? Celui-là aurait-il payé pour tous ? Grands Dieux ! veuillez avoir son ame, car il ressemble bien à un mort. Je veux m'en approcher de plus près, & voir un peu si je ne le reconnaîtrais point. Oh ciel ! où suis-je ! c'est mon maître, du moins en corps, c'est l'illustre Amphytrion. Peut-être n'est-il qu'évanoui. Je vais lui crier bien haut aux oreilles : Amphytrion ! Amphytrion !

Il revient à lui, & il avoue que Jupiter l'a si fort épouvanté par le bruit de sa foudre, qu'il en est étourdi comme s'il sortait des enfers. D'ailleurs, ajoute-t-il, la honteuse conduite de ma femme me rend insensé : Bromie prétend lui prouver que cette femme est d'une chasteté irréprochable, & pour l'en convaincre, elle lui raconte tout ce qui vient de se passer. La force d'Hercule naissant que personne n'a eu celle de lier dans le berceau, le

combat entre les deux ſerpens qui ſe ſont gliſſés dans ſa chambre, & qu'il a étouffés, la manière claire & diſtincte dont il a parlé à ſa mère, rien n'eſt oublié, & Bromie termine ſon récit par l'aveu que Jupiter vient de faire qu'il eſt le père de cet enfant, mais que l'autre eſt de la fabrique d'Amphytrion.

Voilà donc le mot de l'énigme, dit celui-ci, voilà le dénouement de la Pièce ! N'en déplaiſe au Seigneur Jupiter, il peut ſe vanter de m'avoir fait bien du mal, & ſans parler des *cornes divines* dont ſa majeſté ſuprême m'a fait préſent; que de maux ſes reſſemblances n'ont-elles pas fait ſouffrir à moi & à mon valet ! ..... Mais *chut !* ce Dieu pourrait nous entendre, car il n'ignore que ce qu'il veut bien laiſſer échaper. Allons au plus sûr, & prenons-le ſur un autre ton.

Par Pollux, je ne puis aſſez me féliciter, & le grand Jupiter m'a fait un honneur dont je ne puis trop le remercier. Sa Seigneurie s'eſt abaiſſée juſqu'à vouloir bien être mon image vivante, prendre ma place de mari, en faire les fonctions, cultiver mon petit champ, peupler ma famille, tenir mon épouſe en haleine, que de biens à-la-fois ! D'ailleurs, partager la moitié de ſon bien avec Jupiter, ſe peut-il rien de plus glorieux ? Enfin ma femme eſt à lui avant d'être à moi, & il conſerve toujours ſur elle *le droit du Seigneur.* Je dois donc paſſer à juſte titre

pour le plus noble *cocu* de la terre, & si jamais *cocuage* se tourne en puissant Empire, je serai sans doute choisi pour le gouverner.

Il ordonne à Bromie de rentrer, de faire les apprêts du sacrifice qu'il veut offrir à l'*Archidieu* pour le remercier de sa parure *Actéontique*, & se propose de consulter un Devin sur ce qu'il doit faire dans la glorieuse conjoncture où il se trouve. Mais quel horrible tonnerre, continue-t-il! miséricorde! bon Dieu! ne me foudroyez pas.

C'est en effet Jupiter qui descend, qui ordonne à Amphitryon d'envoyer promener tous les Devins, de se racommoder avec sa femme, de lui pardonner les bonnes nuits qu'elle a passées avec le Maître des Dieux auquel il était impossible qu'elle résistât. Notre femme, ajoute-t-il, a mis au monde deux jumeaux, & celui qui est le fruit de mes amours, éternisera ton nom par les actions les plus éclatantes.

> Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,
> Et sous tes propres traits vois Jupiter paraître:
> A ces marques, tu peux aisément le connaître,
> Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
> Dans l'état auquel il doit être,
> Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
> Mon nom qu'incessamment toute la terre adore,
> Etouffe ici les bruits qui pouvaient éclater:
> Un partage avec Jupiter
> N'a rien du tout qui deshonore,

Et ſans doute il ne peut être que glorieux
De ſe voir le rival du Souverain des Dieux ;
Je n'y vois pour ta flâme aucun lieu de murmure,
Et c'eſt moi dans cette aventure,
Qui, tout Dieu que je ſuis, dois en être jaloux.
Alcmène eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on emploie,
Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
De voir que pour lui plaire il n'eſt point d'autre voie
Que de paraître ſon époux,
Que Jupiter orné de ſa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de ſa foi,
Et que ce qu'il a reçu d'elle
N'a, par ſon cœur ardent, été donné qu'à toi.

Voilà comme Molière ſavait tout embellir & donner un nouveau prix à ce qu'il croyait devoir être imité : le faux Amphitryon pouvait-il mieux conſoler le véritable ? pouvait-il faire plus adroitement l'éloge de la chaſteté d'Alcmène & de l'amour qu'elle avait pour ſon mari ? Soſie a donc bien raiſon de dire :

Le Seigneur Jupiter ſait dorer la pilule.

Ce vers eſt charmant de toutes les manières, & plus on lit la Pièce, plus on y découvre de beautés qui ſouvent échapent à la repréſentation.

Oui, Seigneur, dit Amphitryon dans Plaute, & lorſque Jupiter lui a fait ſes adieux ; j'obſerverai religieuſement vos ordres : encore trop heureux d'avoir vos reſtes & de me parer de votre vieille robe. Mais du moins tenez-moi parole & accompliſſez vos promeſſes touchant l'horoſcope de notre divin

divin bâtard. Je vais retrouver ma femme presque divinisée : je lui ferai de grandes excuses, & je lui demanderai si tendrement pardon de mes transports jaloux, qu'elle oubliera tout le passé. Une seule chose m'inquiète, j'ai peur que Madame Alcmène, après avoir mangé du pain de la Reine Junon, ne se dégoûte du sien, & j'espère que le bon Jupiter y pourvoira. Pour vous, Messieurs les Spectateurs, applaudissez bien fort à l'honneur & gloire de la *Majeste Jupine.*

On connaît assez l'Amphitryon de Molière pour savoir qu'il finit par une morale analogue au sujet, & que sans compter une foule de traits que l'Auteur ne doit point à l'imitation, son génie comique lui a fourni l'idée des scènes de Cléanthis & de Sosie, ainsi que celle de Mercure avec celui-ci, lorsqu'il veut entrer pour aller dîner. La lecture de ces mêmes scènes en dira plus que l'éloge que nous pourrions en faire. Mais enfin quelque supériorité que nous lui accordions sur Plaute, nous répèterons que c'est vraiment à ce dernier que nous sommes redevables de cet Ouvrage dont le fond est très-original & dont les incidens ne le sont pas moins. L'Auteur latin a manqué d'art dans plusieurs occasions, quelquefois même il a péché contre la vraisemblance ; mais il faut se souvenir qu'il travaillait pour les Romains, & que les Romains n'étaient pas délicats sur ces deux articles. Il est probable

qu'ils ne l'étaient pas davantage ſur le choix des mots, & ſouvent Plaute en abuſe au point de ſe permettre les indécences les plus révoltantes. C'eſt d'après cela qu'un de ſes Apologiſtes même n'a pas craint d'avancer que *ſa Muſe eſt une Bachante, pour ne rien dire de pis, dont la langue eſt détrempée de fiel.* Nous tâcherons, dans les extraits ſuivans, de donner une idée de certaines expreſſions dont il s'eſt ſervi, mais en même-tems de ménager l'oreille de nos lecteurs, & ſi par haſard il nous arrive de la choquer, ce ſera la faute de l'Ecrivain que nous ne devons pas défigurer, ſi nous voulons le faire connaître.

---

## *L'ASINAIRE.*

LORSQU'UNE femme Athénienne avait eu une dot conſidérable, elle était en droit d'avoir un Econome qui ne dépendait que d'elle & qui était chargé de l'adminiſtration de ſon bien : cet Econome s'appellait *l'Eſclave dotal*, ou *l'Eſclave de ſalle, Servus atrienſis*, & dans cette Pièce, Artémone en a un auquel ſon mari Déménète brûle de ſubtiliſer de l'argent pour fournir aux plaiſirs de ſon fils Argyrippe qui vit avec la Courtiſanne Philénie. Preſſé par ce fils que ſa maitreſſe eſt ſur le point de renvoyer, Déménète permet à ſes deux

valets, Léonide & Liban, de tromper Saurée, (c'eſt le nom de l'*Eſclave dotal*) de duper même ſa femme, s'il le faut, & en conſéquence, ces deux fourbes attrapent vingt *mines* d'un jeune homme qu'un Marchand de Pella envoie à Athènes pour y payer des ânes qu'il avait achetés de l'Econome d'Artémone, de-là, le titre de cette Comédie compoſée en grec par Démophile, & traduite en latin par Plaute qui le dit lui-même dans ſon Prologue dont le but eſt de réclamer l'attention des Spectateurs à la repréſentation d'un Ouvrage rempli d'agrément & de jeu. Telles ſont les expreſſions du Poète.

## ACTE PREMIER.

Déménète avoue à Liban qu'il eſt inſtruit de la paſſion de ſon fils, qu'il ne veut point le gronder comme font les autres pères en pareil cas, mais le ſervir de tout ſon pouvoir & faire tous ſes efforts pour lui procurer l'argent qu'il lui a demandé. Liban lui répond qu'il eſt dans les mêmes intentions à l'égard de ce fils, & que d'accord avec Léonide ſon confrère en eſclavage ainſi qu'en baſtonnade, il meurt d'envie de déterrer les reſſources dont Argyrippe a beſoin : mais il ne fait cet aveu qu'après s'être aſſuré peu-à-peu que le père eſt de bonne-foi, & le commencement de cette ſcène eſt

rempli de plaiſanteries qui ne ſeraient nullement de notre goût. Mais enfin, continue-t-il, où trouver de l'argent?

DÉMÉNÈTE.

Vole-moi.

LIBAN.

Avec tout le reſpect que je vous dois, notre Maître, vous dites-là une grande ſottiſe : eſt-ce pour vous moquer de moi? c'eſt comme ſi vous m'ordonniez de dépouiller un homme nu. Que je vous vole, dites-vous? j'y conſens, marché fait, à condition qu'auparavant je vous verrai voler ſans ailes. Êtes-vous volable, vous qui n'avez rien en maniement que ce que vous avez l'adreſſe d'eſcamoter à votre femme?

DÉMÉNÈTE.

Soit elle, ſoit moi, ſoit M. le Valet-adminiſtrateur, ou Saurée l'Econome, trompe-nous, friponne-nous tous les trois de quelque manière que tu pourras : je te promets de ne te traverſer en rien, ſi tu peux aujourd'hui venir à bout de notre deſſein..... Conſulte la choſe avec Léonide, prends-le pour ton ſecond, pour ton aſſocié dans ce commerce : inventez enſemble, machinez, forgez, épuiſez-vous en expédiens, enfin faites ſi bien, que mon fils puiſſe avoir aujourd'hui de quoi acheter la jouiſſance de ſa maitreſſe.

Liban craint d'être découvert & fustigé, son Maître le rassure, & il sort pour aller dresser ses batteries. Le Vieillard enchanté s'applaudit d'avoir le valet le plus coquin qui soit sur la terre, & s'en va chez un Banquier de ses amis, attendre le succès de cette affaire. C'est-là qu'on doit le trouver si l'on a besoin de lui.

Il est inutile de faire remarquer combien le caractère de ce père est vicieux, & de quelle conséquence il serait d'en admettre de cette espèce sur nos Théâtres. On aurait raison de les proscrire s'ils offraient des modèles aussi dangereux.

Le monologue suivant n'est pas d'un ton plus honnête & ne roule que sur la colère d'Argyrippe qui vient d'être chassé de la maison de sa maitresse, parce qu'il n'a plus d'argent à lui donner. Cette maitresse est fille de l'une de ces femmes qui par état sont vouées au mépris public, & qui désignée dans Plaute par le nom sous lequel ses pareilles sont connues, dispose à son gré de cette même fille dont Argyrippe est amoureux. Il les a retirées de la misère, il les a logées, nourries, habillées, en un mot, il a tout fait pour elles, & il n'est point de noms odieux, point d'épithètes grossières qu'il n'emploie pour peindre la mère dont il est la dupe.

Elle paraît, & convaincue de la passion du jeune homme, elle ne s'étonne ni de ses injures, ni de

ſes menaces qu'il ſe garderait bien de dire ou de faire s'il avait le *gouſſet garni.* Il ne l'eſt plus, & ſa chère Philénie ne peut plus être à lui. Argyrippe s'emporte & lui demande ce qu'eſt devenu tout l'argent qu'elle avait reçu de lui; il eſt dépenſé, & c'eſt tout dire. Je ne débourſe rien, ajoute-t-elle, pour avoir du jour, de l'eau, du ſoleil, de la lune, de la nuit; je puis avoir tout cela ſans monnoie, mais pour les autres choſes néceſſaires à la vie, nous les achetons dans le commerce fondé ſur la foi Grecque : quand nous allons, voyez-vous, chercher du pain ou du vin, les Marchands nous en donnent en recevant notre argent, & nous ſuivons le même uſage : nous avons toujours des yeux aux mains, & elles ne croient que ce qu'elles voient.

Argyrippe outré lui reproche qu'elle & Philénie lui ont tiré le ſang comme des ſangſuës, que tant qu'il a été en état de fournir à leurs dépenſes, elles l'ont attiré, flatté, careſſé, qu'elles ne lui ont même rien demandé, & qu'à-préſent ce ne ſont plus que deux ſcélérates qui ne le paient de ſes bienfaits que par la plus noire ingratitude.

» Voulez-vous que je vous diſe, lui répond l'intriguante, notre négoce reſſemble à celui de l'oiſeleur : quand il a choiſi la place où il veut tendre ſes filets, il y jette le grain : les oiſeaux craignent d'en approcher & de manger, mais peu-à-peu ils

s'y accoutument & vivent aux dépens de l'oiseleur qui ne se dédommage que quand ils sont pris. Il en est de même dans notre négoce : ma maison, c'est la place de la capture; le grain, c'est la courtisanne; l'appât, l'amorce, ce sont ses faveurs : je suis l'oiseleur, & les amans sont les oiseaux. On les aprivoise en leur faisant un accueil ouvert, en leur parlant *doucereusement*, *gracieusement*, *amiablement* &c..... La comparaison est poussée plus loin, & l'on doit sentir le motif de notre silence sur cet objet, ainsi que sur la suite de cette scène dans laquelle l'intriguante ne songe nullement à gâser ses expressions. Nous nous contenterons de dire qu'elle demande vingt *mines* au jeune homme pour le rendre seul possesseur de sa maitresse pendant le reste de l'année, & qu'elle est à lui, pourvu cependant qu'il se dépêche de manière à ne pas se laisser prévenir par un autre. Argyrippe y consent, & résolu de prier, de supplier, de conjurer, il s'adressera indifféremment aux vrais & aux faux amis, aux froids & aux chauds, aux actifs & aux indolens. Enfin tout lui sera bon, pourvu qu'il trouve de quoi se ruiner, & si personne ne lui offre sa bourse, il prendra de l'argent à intérêt, c'est sa dernière ressource.

## ACTE II.

Tu dors, brave Liban, par Hercule, tu dors! allons, du courage, mon ami! réveille-toi, fouille dans ton magasin de prudence & de probité en expédiens, pour en tirer un petit moyen de fourberie qui nous procure de l'argent..... Au lieu de t'appliquer sérieusement & de te donner tout entier à une entreprise de cette importance, tu as dormi comme un lâche, comme un paresseux. Reprends, mon Liban, reprends cet ancien esprit, cet esprit si fertile en finesses, si fécond en tromperies & en impostures..... Songe à ton honneur, mon enfant, ne gâte point ta belle réputation. Voudrais-tu ne pas ressembler à tes confrères en servitude, qui presque tous trouvent à point nommé de la malice & de la scélératesse, dès qu'il s'agit de voler, de fourber leurs maîtres?..... Mais à qui m'adresserai-je pour faire une grosse dupe!... C'est trop balancer, le projet est conçu, le dessein est tracé, la chose est arêtée & les oiseaux même me sont favorables. Ils envoient par-tout leur chant & leur gazouillement. Le pivert & la corneille sont à gauche, le corbeau est à droite; ils persuadent, ils excitent à l'exécution..... Cependant pourquoi le pivert donne-t-il des coups de bec à l'ormeau? Certainement & vrai comme Hercule me voit, ou

je suis un franc ignorant dans la science des Auspices, ce que je ne crois pas, ou le Destin prépare une furieuse grêle de verges à mes épaules, ou à celles de M. notre confrère Saurée.

On peut consulter ce que nous avons dit des *Augures* dans la *seconde Partie du quatrième Volume*, & à l'égard de ce monologue, il est aisé de voir que le caractère de presque tous les anciens valets de Théâtre a été calqué sur celui de Liban.

Léonide accourt pour lui apprendre une excellente nouvelle, mais avant d'en venir-là, l'un & l'autre se donnent tous les noms injurieux que peuvent se prodiguer deux esclaves endurcis à la chaîne & aux coups, punition ordinaire de leurs fourberies. *Gymnase de fouet*, *Marquis de l'écorchure*, *Comte du dos cicatrisé*, voilà les titres dont ils s'honorent réciproquement.

Celui qui apporte l'argent des ânes est arrivé & Léonide l'a vu, mais il est chargé de ne remettre cet argent qu'à Saurée, il ne le connaît pas, & en conséquence, il demande à parler à Déménète. Léonide a déja imaginé de se donner pour Saurée, Liban le confirme dans cette idée, & aussi-tôt il le députe vers son Maître qui, dans l'espoir d'être utile à son fils, ne manquera pas de les aider à duper le Marchand : il part & trouve un double avantage dans le rôle qu'il va jouer, le premier, celui de servir Argyrippe, le second, d'avoir, en

qualité de *valet de ſalle*, le privilége de régaler Liban de quelques ſoufflets de bon poids, que celui-ci promet de lui rendre de la même valeur.

Le Marchand d'ânes arrive, & après avoir eſſuyé quelques mauvaiſes plaiſanteries de la part de Liban, il lui demande ſi cette maiſon à la porte de laquelle il allait frapper, n'eſt pas celle de Déménète : il ajoute qu'il voudrait parler à Saurée auquel il a vingt *mines* à remettre, & bientôt le faux Saurée ſe préſente, c'eſt Léonide qui, pour mieux tromper ſon homme, fait les queſtions les plus dures à Liban, le menace, & finit par lui donner quelques coups de poing : auſſi habile fourbe que lui, Liban prie le Marchand d'intercéder en ſa faveur. Léonide s'appaiſe, & inſtruit par le Marchand du ſujet qui l'amène, il le preſſe de lui compter ſes vingt *mines*. Le Marchand répond que pour ſa ſûreté, il aime mieux remettre cette ſomme en préſence de Déménète, qu'il ne doute point que celui à qui il parle ne ſoit Saurée, mais qu'enfin il ne l'a jamais vu, & qu'il veut prendre toutes ſes précautions pour n'être pas dupé. Ce n'eſt pas-là le compte ni de Liban, ni de Léonide, & tous les deux ſe réuniſſent pour le traiter de coquin, de fripon, de maraud, de vilain. De ſon côté, le Marchand leur promet les étrivières, les menace de les dénoncer en Juſtice, & ſoit par crainte, ſoit par envie de le friponner, ils s'adou-

ciſſent peu-à-peu : mais l'étalage que fait Léonide de ſon honneur & de ſa réputation, les détails qu'il raconte ſur les dépôts qu'on lui a confiés, rien ne ſéduit le Marchand, & il ſort ſans avoir donné ſon argent.

## ACTE III.

La première ſcène ſe paſſe entre Philénie & Cléæretre ( c'eſt le nom de ſa mère ) qui ne peut lui pardonner d'avoir de l'attachement pour Argyrippe qu'elle lui a défendu de recevoir & même de regarder. Qu'a-t-il donné ? dit elle, qu'a-t-il fait apporter chez nous ? Je crois que vous prenez ſes belles & douces paroles pour de bon or, ſes proteſtations de tendreſſe pour de riches & magnifiques bienfaits. Vous le prévenez, vous le cherchez, vous le pourſuivez, vous lui donnez des rendez-vous. Ainſi *ceux qui fourniſſent à l'appointement, les pigeons qui apportent au colombier*, qui contribuent à nous procurer la bonne-chère & les autres douceurs de la vie, pour ces Amans utiles, vous les amuſez, vous les trompez, & quant à ceux qui nous jouent, qui ſe moquent de nous, qui nous volent notre marchandiſe, qui ruinent notre négoce, pour ceux-là, vous les aimez à la folie. Quand quelqu'un d'eux vous dit d'un ton & d'un air à fendre le cœur : Ma chère, ma mignonne, mon ame, mon cœur, mon tout, prie les Dieux

que ma mère meurre, oh que tu feras riche ! je te ferai groſſe Dame au moins & tu rouleras caroſſe ; quand, dis-je, un de ces pipeurs à notre honnête jeu, vous débite cette fauſſe monnoie, devez-vous la prendre en paiement ? y a t-il le moindre fonds à faire ſur cette ſorte de promeſſe ? Par Caſtor ! je vous le déclare donc, la belle Olympe, & j'en jure par le Temple ſacré du Dieu que je viens de nommer : ſi votre Adonis entre ici ſans apporter les vingt *mines* que je lui ai demandées, comptez que je le ferai chaſſer comme un gueux, ce beau pleureur qui n'eſt libéral que de larmes..... Je ne vous empêche point d'aimer ceux qui mettent à vos faveurs le prix qu'elles méritent, & qui paient d'avance.

PHILÉNIE.

Mais, ma mère, ſi j'ai l'eſprit prévenu, ſi j'ai le cœur tout-à-fait pris, que faut-il que je faſſe ? Inſtruiſez moi un peu là-deſſus, daignez me moraliſer.

CLÉÆRETTE.

Oh ! ho ! regardez-moi entre deux yeux : mon conſeil ſerait fort inutile, & vous ne ſavez que trop ce que vous avez à faire.

PHILÉNIE.

Mais, ma mère, un berger qui conduit & qui fait paître un troupeau, quoique ce troupeau ne

lui appartienne point, il ne laisse pas d'avoir une brebis favorite, & qui est à lui. Cette brebis le console de son attente & de sa patience : Permettez-moi que de tous mes amans, Argyrippe soit le seul vraiment aimé, & pour qui seul jaie un solide attachement.

CLÉÆRETTE.

Rentrez : en vérité, il ne se peut rien de plus impudent que vous !

PHILÉNIE.

Vous avez en moi, ma mère, une fille qui ne sait ce que c'est que de vous désobéir.

Le caractère odieux de cette Cléærette est celui des intriguantes de notre siècle, & s'il était permis de les exposer sur nos Théâtres, c'est d'après elle qu'il faudrait les peindre, tant il est vrai que dans tous les siècles, les mœurs ont presque toujours été les mêmes. A peine s'est-elle éloignée que l'on voit paraître Léonide & Liban qui s'applaudissent d'avoir attrapé les vingt *mines* dont leur jeune maître a besoin, qui se félicitent mutuellement du succès auquel ils portent la scélératesse, des coups de fouet qu'elle leur a valu en différentes occasions, & qui ne s'arêtent sur les louanges dont ils se comblent réciproquement, que dans la crainte de blesser leur modestie.

Argyrippe congédié par Cléærette, veut quitter

Philénie & mourir ; Philénie fait tous ses efforts pour le retenir, Léonide & Liban les écoutent, les abordent, & s'amusent, à leur manière, de la foiblesse de leur Maître : ils ont en poche l'argent qui lui est nécessaire, mais avant de le lui donner, ils prétendent se faire embrasser tendrement par Philénie, ils se font porter sur les épaules d'Argyrippe, en un mot, ils font essuyer aux deux amans des mortifications de toute espèce, & les deux amans les souffrent patiemment, dans l'espérance d'obtenir ce qu'ils désirent. Le but de Plaute dans cette scène a sans doute été de faire voir jusqu'à quel point l'homme s'oublie quand il est dominé par sa passion. Cependant les deux Esclaves remettent à Argyrippe les vingt *mines* que son père les a chargés de lui trouver, & ils le quittent en l'exhortant à bien faire l'amour avec Philénie.

## ACTE IV.

Un certain Diabolus ou Diable, brûle pour la Courtisanne, & d'accord avec un Parasite soumis à toutes ses volontés, il a dressé une espèce de contrat, au moyen duquel il se promet d'engager Cléærette à lui céder Philénie pour toute l'année. La conduite que cette Philénie doit tenir avec lui y est détaillée avec le plus grand soin, & c'est un des endroits les plus libres de la Pièce. Charmé de

ſon projet & preſſé de jouir d'une conquête qu'il croit certaine, il va pour entrer lorſqu'il apperçoit le père de ſon rival auprès de Philénie : c'était l'intention du Vieillard qui ne s'était engagé à ſervir ſon fils avec tant de chaleur qu'à condition qu'il lui céderait ſa maitreſſe pour une nuit, & le fils y avait conſenti : Diable eſt furieux, & veut éclater, mais le Paraſite imagine que la vengeance la plus sûre, c'eſt d'avertir la femme de Déménète, & Diable ſe rend à ce conſeil qui dans l'inſtant même eſt mis à exécution.

## ACTE V.

Il commence par une ſcène de table, & à la manière des Romains, le Vieillard y eſt couché ſur le même lit que Philénie à laquelle il fait les careſſes les plus tendres : Agyrippe convient que cette complaiſance lui coûte, mais il aime mieux ſouffrir que de ne pas contenter un père auquel il a tant d'obligations. Artémone arrive conduite par le Paraſite, & ſon mari qui la croit bien loin, la peint ſous les couleurs les plus outrageantes : la patience lui échape, elle ſe montre, & l'on doit juger de la ſurpriſe des convives. Le Paraſite enchanté d'avoir ſi bien réuſſi, laiſſe les combattans aux mains pour aller boire & manger chez Diable, en faveur duquel il eſpère que bien-tôt Philénie

trompera l'aveugle Argyrippe, & Artémone emmène son mari qui n'osant résister à ses ordres, compare avec peine le bonheur dont il allait jouir, au traitement que sa femme lui prépare. De son côté, Philénie le tourne en ridicule, Artémone le maudit & l'envoie se faire pendre : Argyrippe reste avec sa maitresse, & les Comédiens disent au public, que le seul moyen de désarmer la femme du Vieillard, c'est de faire par ses applaudissemens, autant de bruit que les Acteurs en ont fait dans la dernière scène.

Quelqu'indécente que cette Comédie paraisse du côté du sujet & de l'intrigue, on ne peut se dissimuler qu'elle renferme un but moral qu'il est facile d'appercevoir : Déménète épouse une femme qui lui donne beaucoup de bien, mais cette femme est défiante, avare, grondeuse ; & dégoûté de vivre avec elle, son mari va chercher ailleurs des amusemens qu'il ne peut trouver chez lui. La faiblesse de son fils lui en offre le moyen, il le saisit, & pour favoriser son libertinage, parce qu'il espère le partager, il s'oublie au point de prier deux coquins d'esclaves de voler sa femme à quelque prix que ce soit. Voilà les fruits du caractère d'Artémone, & qui peuvent servir de leçon aux femmes, comme le portrait de Cléærette doit mettre les jeunes gens en garde contre la séduction des mégères de son espèce.

*L'AULULAIRE.*

## L'AULULAIRE.

POUR obvier à toute ignorance, Meſſieurs, vous ſaurez que je ſuis le *Lare*, ou Dieu domeſtique de la maiſon d'où vous m'avez vu ſortir. L'aïeul de celui qui l'occupe me confia ſecrettement une groſſe ſomme d'or qu'il enterra au milieu du foyer, & comme cet endroit m'eſt conſacré, il me pria de veiller à la conſervation de ce précieux dépôt : il eſt mort ſans en avoir parlé à ſon fils, & comme ce fils ne m'a point adoré comme je le méritais, j'ai différé long-tems à lui révéler mon ſecret. Mais il a une fille charmante qui me rend un culte aſſidu, & dans la vue de lui procurer une dot, j'ai fait part à ſon père Euclion du tréſor dont j'étais le gardien. Ainſi, pour peu qu'il ait du naturel, il ne tiendra qu'à lui de marier cette fille avantageuſement, & de ſauver ſon honneur, car il faut vous l'avouer, un indiſcret qui la connaît, & qu'elle ne connaît pas, lui a volé dans les Fêtes de Cérès, la fleur qu'elle voulait conſerver, & comme nous approchōns du terme où ce malheur ſera connu, je vais inſpirer à un vieillard qui loge à deux pas d'ici, le déſir d'obtenir ſa main. Ce vieillard eſt l'oncle du jeune téméraire, & à la manière dont je conduirai cette intrigue,

vous verrez que je ne ſuis pas le moins ruſé des Dieux.

Tel eſt le fond du prologue qui précède cette Comédie dans laquelle Molière a puiſé pluſieurs endroits de ſon *Avare*, & l'Harpagon de celui-ci, eſt, à peu de choſe près, l'Euclion de Plaute. A l'égard du mot *aululaire*, il vient du terme *olla* ou *aula*, qui ſignifie *pot-de-terre :* c'était dans un vaſe de cette eſpèce que l'Avare avait renfermé ſon tréſor.

## ACTE PREMIER.

EUCLION.

Point tant de caquet. Hors d'ici tout-à l'heure, & que je ne le diſe pas davantage : par Hercule, tu ſortiras, femelle trop curieuſe, & dont les yeux maudits furetent partout.

STAPHILA.

Mais quel mauvais génie vous poſsède, Monſieur ! pourquoi me frappez-vous ?

Euclion lui répond que c'eſt pour la rendre malheureuſe, qu'il veut l'éloigner de ſa porte, qu'il ne prétend pas avoir une eſpionne qui examine toutes ſes démarches, & qu'il la fera pendre ſi elle a la hardieſſe d'avancer, de parler, de tourner la tête ſans ſon ordre. Je tremble, ajoute-t-il, qu'elle

ne m'ait fait donner imprudemment dans quelque panneau, & qu'elle ne sente l'endroit où mon or est caché, car la coquine a des yeux derrière la tête..... A présent que j'en suis débarassé, je vais rendre visite à mon cher trésor. Je l'aime, je le chéris, je l'adore, & pour toute reconnaissance, il me tourmente jour & nuit.

Il sort un moment, & Staphila ne sait à quoi attribuer l'humeur qu'il a depuis quelque-tems. Mais ce qui l'inquiète le plus, c'est la grossesse de Phédrie, & dans l'embaras où elle se trouve, elle imagine que le seul parti qui lui reste, c'est de représenter la lettre I par son corps allongé, c'est-à-dire de se pendre : Plaute emploie souvent cette tournure, & vraisemblablement elle était familière aux Romains.

Euclion reparaît, & ordonne à Staphila d'aller faire bonne garde par-tout : Staphila lui représente qu'il n'y a rien à voler, & cela devait être, attendu qu'Euclion était dans la misère avant la découverte du trésor, & que depuis qu'il en était possesseur, il n'avait pas dépensé une obole pour meubler sa maison. Mais l'Avare se fait gloire de sa pauvreté, & quelque chose que lui dise son Esclave, il lui répète de fermer soigneusement la porte, de ne laisser entrer qui que ce soit, d'éteindre bien exactement le feu du foyer, dans la crainte que quelqu'un ne vienne en demander, & si un voisin, ajoute-t-il,

s'avise de venir emprunter la hache, le grand couteau, le pilon &c., qu'on lui réponde que des voleurs ont tout emporté.

On doit reconnaître dans cette Scène une partie de la troisième du premier acte de Molière; le reste est pris dans la seconde du quatrième acte de Plaute, auquel il est redevable du trait : *montre-moi tes mains ; les voilà ; les autres :* de celui des poches & du mot précieux : *rends-le moi sans te fouiller.* La seule différence qui se trouve jusqu'ici entre les deux Avares, c'est que l'on sait qu'Harpagon est riche, & que l'on ignore le bien d'Euclion.

Sthaphila rentre selon ses ordres, & il sort pour aller toucher de l'argent que le *Curion* doit distribuer à tous ceux qui sont de sa *tribu.* Il ne s'agit que de deux ou trois écus par tête, mais Euclion ne veut pas les perdre, quelque frayeur qu'il ait de s'éloigner de son trésor. D'ailleurs, s'il ne se présentait pas comme les autres, on pourrait soupçonner qu'il n'a pas besoin d'argent, & ce soupçon serait d'autant plus terrible, qu'il semble que l'on ait deviné son aventure, malgré le soin qu'il prend pour la cacher. On lui fait des révérences, on vient à lui, on lui tend la main, on lui demande des nouvelles de sa santé, on le retient plus long-tems qu'il ne le voudrait, & tout cela le désole.

## ACTE II.

Le vieux Mégadore fait part à sa sœur de l'amour qu'il a conçu pour Phédrie, & du dessein dans lequel il est de l'épouser. Eunomie le félicite de son choix, lui souhaite une prompte réussite, & se retire au moment où il va frapper à la porte d'Euclion qui revient de la ville : le *Curion* n'a pas distribué d'argent, il en est fâché, mais la présence de Mégadore le désespère; la visite d'un homme riche lui paraît suspecte, & il est persuadé qu'on lui a révélé son secret. Assurément, dit-il, cet homme aura découvert que j'ai de l'or.... La vieille sorcière l'en aura instruit.

Cependant, il faut répondre aux honnêtetés de Mégadore, & il ne s'en acquite qu'en lui répétant que certainement il n'est pas sain du côté de la bourse, qu'il a une grande fille à marier, & qu'il n'a rien à lui donner; enfin, il ne prononce pas un mot qui ne porte sur sa pauvreté : c'est toute la tournure d'Harpagon, lorsque son fils & sa fille viennent lui parler de leurs amours, *Scène V du premier Acte.*

Mégadore va au fait, & demande Phédrie, mais Euclion imagine que cette proposition n'est qu'une plaisanterie, & de l'instant que le Vieillard l'a convaincu du contraire, il se hâte de lui répéter

qu'il a grand tort s'il s'eſt mis en tête qu'il a trouvé de l argent : à ce mot, il croit entendre du bruit, & il diſparaît : Mégadore prend cette abſence ſubite pour un refus, & Euclion qui ne l'a quitté que pour aller voir ſi l'on ne touchait point à ſon tréſor, revient en murmurant tout bas contre ſon Eſclave, l'aſſurer qu'il conſent à tout, mais à condition qu'il épouſera ſa fille *ſans dot.*

Mégadore s'en va pour faire les apprêts de la noce, & ſi d'un côté, Euclion eſt ſatisfait de la fortune qui ſe préſente pour ſa fille, de l'autre, il eſt perſuadé que ſon amant ne preſſe ſi fort ſon mariage que dans l'eſpérance de lui voler ſon or : Staphila paraît, il lui fait part de ce qui vient de ſe paſſer, & ſort en lui ordonnant de nétoyer ſa vaiſſelle. L'Eſclave ſe preſſe d'obéir, mais elle ſent que le déshonneur de ſa jeune maitreſſe va éclater, & elle eſt déſeſpérée.

Strobile, valet de Mégadore, arrive avec deux cuiſiniers, & leur ordonne d'apporter chez Euclion la moitié du repas que ſon maître fait faire. Cet ordre les amène naturellement à parler de l'avarice du futur beau-père, & Strobile raconte qu'elle eſt pouſſée à un tel point, que le ſoir quand il ſe couche, il lie la gueule du ſoufflet, de peur qu'il ne perde un peu de ſon vent pendant la nuit; que quand il ſe lave, il pleure l'eau qu'il eſt obligé de répandre; qu'un oiſeau de proie lui enleva ſon

manger il y a quelques jours, & qu'il présenta une requête pour le faire condamner à le lui restituer. Strobile s'est aussi précautionné de joueuses d'instrumens, en nombre égal de part & d'autre, toujours aux frais de Mégadore, & il appelle Staphila à laquelle il commande d'introduire chez elle tous ceux qui le suivent : Staphila objecte qu'il n'y a point de bois dans la maison, les cuisiniers répondent qu'il y a des solives, & ils entrent.

Euclion reparaît; il avait été au marché dans l'intention de faire quelque dépense pour le repas, mais la viande, le poisson, tout est trop cher, & il a pris le parti de s'en tenir à un peu d'encens qu'il offrira au dieu *Lare* pour l'engager à bénir l'union conjugale : cependant il voit sa maison ouverte, il entend des cuisiniers qui font du bruit, l'un deux qui demande un pot de terre plus grand que celui qu'il a trouvé, ce mot réveille toutes ses inquiétudes, & il vole au secours de son trésor.

## ACTE III.

Euclion a roué de coups les cuisiniers qui sont chez lui, & l'un d'eux vient, se frottant les épaules, demander qu'on laisse libre le passage de toutes les rues, afin qu'il s'éloigne promptement de cette maudite maison. Euclion le suit, l'accable d'injures, l'accuse d'avoir fureté dans tous les coins de son

logis, & lui fait de nouvelles menaces auxquelles le cuiſinier ne répond qu'en lui proteſtant par Laverne, la Déeſſe des voleurs & la ſienne, qu'il aura un dédommagement de la manière dont il a été traité. L'Avare, au même inſtant, conçoit le deſſein de porter nuit & jour avec lui ce pot qui l'inquiète tant, & dès-lors il permet que tout le monde entre dans ſa maiſon. Le cuiſinier y retourne, & le vieillard en revient à Mégadore qui ſous prétexte d'épargner la bourſe de ſon beau-père, n'aura ſûrement envoyé tous ces gens-là chez lui que pour épier le moment de lui dérober ce qu'il a de plus cher au monde. Il n'y a pas juſqu'à mon cocq, ajoute-t-il, qui ne s'en ſoit mêlé, & le coquin avait la malice noire de grater avec les ongles autour de l'endroit où mon pot était enterré. C'était un inſigne voleur, & je ſuis sûr que les cuiſiniers avaient corrompu ce mauvais domeſtique en lui promettant une récompenſe s'il voulait découvrir mon tréſor : mais je l'ai ſaiſi, & laiſſé mort ſur le champ de bataille.

Mégadore arrive à la fin de ce récit, & s'applaudit des félicitations qu'il reçoit ſur ſon mariage avec la fille d'Euclion qu'il n'apperçoit pas. Il ajoute qu'il voudrait que tout homme riche ſe mît dans la tête d'épouſer une fille ſans bien, que les grands & les petits en ſeraient beaucoup plus unis; que ſi jamais on en vient là, les demoiſelles

n'auront d'autre occupation que celle de se faire une dot en bonnes mœurs ; que la maison des maris ne sera pas assiégée de marchands employés par ces femmes qui parce qu'elles ont eu de la fortune de leurs parens, se croient autorisées à faire les dépenses les plus considérables ; que l'économie régnera dans tous les ménages, & que l'on ne verra pas tant de maisons ruinées par les prodigalités de celles qui devraient être les premières à les condamner.

Euclion qui a vu Mégadore, n'ose l'interrompre tant il trouve de plaisir à l'entendre : c'est Harpagon qui écoute comme des sentences toutes les paroles de Valère dont il semble que Molière a calqué le caractère sur celui de ce Mégadore. Il se retourne vers le vieillard, & le vieillard lui fait compliment de ce qu'il vient de dire, mais il ne peut s'empêcher de lui reprocher qu'il a rempli sa maison de voleurs, & de lui jurer qu'au repas de noce il ne boira pas un seul verre du vin vieux qu'il se propose de faire apporter. Ce n'est, à son gré, qu'un piége que son gendre prétendu lui tend pour l'enyvrer, afin d'être plus sûr de le voler.

Mégadore le quitte pour aller prendre un bain, & pour éviter tout accident, Euclion se décide à cacher si bien son trésor, que l'on ne puisse le trouver. Cher pot de mon ame, s'écrie-t-il, unique objet de mes affections ! je veillerai pour toi

plus que pour moi-même. Je te garantirai, je te ſauverai de la pourſuite de tes ennemis, & je vais t'emporter dans le temple de la *Foi*. Fidélité, grande Déeſſe ſi mal ſervie, ſi je te fais gardienne de mon argent, ne va pas m'obliger à t'ôter ton nom pour te donner celui de *Perfidie !* je me fie à ta droiture, & je t'abandonne dans mon pot ce que j'ai de plus précieux au monde.

## ACTE IV.

Liconide, ou le jeune Amant, dont Phédrie a tant à ſe plaindre, eſt ſervi par un eſclave qui s'appelle Strobile comme celui de Mégadore, & ce ſecond Strobile vient faire ſentinelle autour de la maiſon, pour épier ce qui s'y paſſe. Il y arrive au moment où Euclion vient de dépoſer ſon tréſor dans le temple de la *Foi*, & il en ſort en la ſuppliant d'oublier qu'elle eſt femme, c'eſt-à-dire d'être diſcrète ſur le dépôt qu'il lui a confié. Il ne peut ſe diſpenſer d'aller prendre un bain pour aſſiſter au ſacrifice, & avant de s'éloigner, il recommence encore la prière qu'il vient d'adreſſer à ſa Déeſſe.

Strobile n'en a pas perdu un mot, & dès-lors il conçoit le projet de mettre tout en œuvre pour découvrir le pot de l'Avare. Plein de cette idée, il invoque à ſon tour la Divinité du temple, & lui

promet, si elle l'éclaire dans sa recherche, de lui offrir un vaisseau plein de trois pintes d'excellent vin, bien entendu cependant qu'il les avalera à sa santé. Mais Euclion est ramené par un corbeau qu'il a entendu chanter à gauche, qu'il a vu grater la terre avec ses pieds, & d'après ce présage qui ne peut être qu'un avertissement de la Déesse, il vole au secours de son argent non loin duquel il trouve le valet de Liconide. Il le questionne, le maltraite, & le chasse après l'avoir fouillé avec la plus grande exactitude. C'est dans cette scène, comme nous l'avons dit plus haut, que Molière a puisé les traits qu'il a employés dans la troisième de son premier Acte, entre Harpagon & la Flèche.

Plus inquiet encore qu'il ne l'était avant, Euclion prend le parti de ne plus se fier à la *Fidélité*, remercie tendrement le corbeau du service qu'il lui a rendu, voudrait le découvrir pour lui faire des caresses, mais non pour lui donner à manger, parce que ça lui coûterait, & se décide à porter son trésor dans un endroit écarté du bois consacré au Dieu Silvain. Strobile qui ne l'a pas perdu de vue, l'écoute, le suit pour le voler, & accompagné de Phédrie, Liconide vient avouer à sa mère le crime qu'il a commis pendant la fête de Cérès. Eunomie convient qu'il doit l'épouser, & elle va engager son frère à y consentir. Phédrie crie qu'elle

ſent les premières douleurs, invoque Junon & ſe retire avec les deux autres.

Strobile que l'on vient de voir épier les démarches d'Euclion, eſt monté ſur un arbre du haut duquel il a remarqué l'endroit où il enterrait ſon pot, il s'en eſt emparé, & il court le porter chez lui, au moment même où reparaît le vieillard au déſeſpoir.

EUCLION.

Au meurtre, on m'aſſaſſine, on me perce de coups. A l'aide, au ſecours. Pour peu que vous ſoyez humains, ſauvez-moi la vie. Ah! il n'eſt plus tems, barbares que vous êtes! je péris, je meurs, je ſuis mort. Où courrai-je, où ne courrai-je pas? Arêtez, arêtez, tenez-le bien, mon voleur, prenez garde qu'il n'échape? mais à qui en ai-je? quel eſt-il cet exécrable homicide, ce voleur damnable & pour qui la juſtice la plus terrible ne ſaurait inventer des tourmens aſſez affreux? Hélas! hélas! je ne le connais point, & c'eſt là le comble de mon malheur..... Mes yeux ſon éteints, je ne vois rien, je marche en aveugle, & certes, je ne puis uſer aſſez de ma raiſon pour ſavoir où je vais, où je ſuis, qui je ſuis. Je vous prie, & par ce qu'il y a de plus ſacré, je vous conjure, vous tous qui me dévorés des yeux, jettez un peu d'eau dans le braſier qui me conſume. Aſſiſtez-moi, faites-moi voir le *ſcélératiſſime* qui m'a arraché l'ame, qui m'a

emporté le cœur *en chair & en os*. Montrez-le moi parmi tant de gens assis où sous les dehors de l'honnête homme, il cache tous les sentimens du fripon. Qu'en dis-tu toi? j'ai résolu de compter sur ta bonne-foi, de me reposer sur ta probité, car je suis habile phisionomiste, & je lis la pensée sur le visage. Qu'y a-t-il? qu'avez-vous à rire? pas un de vous ne m'est inconnu. Je sais qu'il y a quantité de voleurs dans votre assemblée, je les vois d'ici. Hé bien? quoi? qu'est-ce? aucun n'a le mien? il n'est point parmi eux. Ah! vous m'avez donné le coup de la mort. Dites-moi donc qu'est-ce qui a mon trésor? au nom des Dieux, dites-le moi. Vous n'en savez rien? ô malheureux sort!....... Je me suis trahi moi-même, j'ai été la dupe de mon trop de précaution. A présent les autres se réjouissent avec mon bien, ils le dissipent, ils le perdent, ils le consument.... La douleur me surmonte, il faut que je cède, que je succombe &c....

Molière a employé à-peu-près les mêmes idées, mais il ne doit qu'à lui le trait de l'Avare qui se saisit lui-même par le bras & qui se prend pour son voleur. Ce trait est sublime, & en dit plus que tout le monologue. Liconide entend des cris, approche, reconnait Euclion, croit qu'il est instruit de ce qui lui est arrivé avec Phédrie, lui demande sa grace, le supplie de lui laisser un bien qu'il a pris sans son aveu, & ne reçoit que des injures de

la part du vieillard qui croit que Liconide le prie de lui laisser l'or qu'il lui a dérobé. C'est la Scène de Valère avec l'Harpagon du Poète Français. Mais elle est beaucoup plus longue chez Plaute, & forcé d'oublier un instant son or, pour s'occuper du deshonneur de sa fille que Liconide brûle d'épouser, Euclion rentre chez lui en criant qu'il est assassiné de tous les côtés. Persuadé que la fureur du vieillard ne tiendra pas contre la proposition qu'il vient de lui faire, le jeune amant voudrait trouver son coquin de valet, & prend le parti de l'attendre, mais s'il ne le découvre pas, il entrera seul chez son presque beau-père.

## ACTE V.

Strobile se félicite de nouveau du vol qu'il a fait, & est abordé par son maître auquel il avoue qu'il posséde un pot rempli d'or. Devenu riche, il se croit en droit d'obtenir sa liberté, & il la demande, mais Liconide le traite de scélérat, & le menace de le faire périr sous le bâton s'il ne va dans l'instant même lui chercher la somme qu'il a prise. Strobile objecte des raisons, Liconide appelle les *fouetteurs*, & son esclave lui donne de si bonne raisons sur l'égalité qui doit régner entre tous les hommes, qu'il lui promet de l'affranchir de l'instant qu'il rapportera le trésor. Le maître &

le valet tiennent mutuellement leur parole, Mégadore se désiste de ses prétentions, l'argent est rendu à Euclion, & Liconide épouse Phédrie.

Ce dernier Acte est le plus faible des cinq, mais les quatre premiers sont remplis d'idées neuves, de situations vraiment plaisantes, & de traits du meilleur comique : le caractère de l'Avare est plein d'énergie, & le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est de se défaire au dénouement, & sans y être forcé, d'un trésor auquel il était uniquement attaché : Molière a senti qu'un sacrifice aussi prompt n'était pas naturel, que plus une passion est forte, plus il faut de tems pour la déraciner, & son Harpagon finit comme il a commencé : tout ce qui l'environne se dispose à la joie, & lui, il *va voir sa chère cassette* : ce sont ses dernières paroles. Nous ne dirons rien de la grossesse de Phédrie : les mystères de la bonne Déesse rendaient cet incident vraisemblable aux yeux des Romains, & ce seroit une injustice de faire un crime à Plaute d'avoir disposé ses sujets conformément aux mœurs & aux coutumes de son tems.



## *LES CAPTIFS.*

„ CES deux Captifs que vous voyez ici debout, qui se tiennent sur leurs pieds comme de oies, dès qu'ils sont debout ne sont pas assis, & tous tant que vous êtes, je vous prends à témoins que je dis la vérité pure. Cette maison-ci est le logis du vieux Hégion, & ce vieux Hégion est le père du captif qui s'appelle *Tindare.* Le voilà, ce captif, regardez-le bien. Or de savoir comment le fils est devenu le captif du père, c'est ce que je veux bien vous apprendre, mais à condition que je ne parlerai pas à des sourds & que vous m'écouterez attentivement.

Ce vieillard a deux garçons, Philopolème & Tindare. Stalagme, esclave de son métier, s'avisa de dérober Tindare qui n'était qu'un enfant de quatre ans, & le voleur s'étant enfui avec sa jeune proie, la vendit en Elide au père de cet autre captif dont le nom est Philocrate : vous savez donc déja tout cela. Bon ! j'en suis fort aise; gardez-vous bien de l'oublier.

J'apperçois là-bas un spectateur qui est à la dernière place de l'Amphithéâtre : ce pauvre homme me fait signe qu'il n'entend point, & par Hercule, je n'ai nulle peine à le croire ; approche - toi de moi, mon ami. Si tu ne trouves pas de banc ici pour

pour t'asseoir, il y a du moins un espace pour te promener: tu ferais bien mieux de payer une place, que de réduire un misérable Comédien à demander l'aumône. Ne va pourtant pas t'imaginer que ton avarice me fera crever de faim. Quant à vous, Messieurs, qui avez assez de bien pour être enregistrés tous les cinq ans par le Censeur dans le dénombrement qui donne le droit de bourgeoisie, il ne tient qu'à vous d'entendre ce qui me reste à vous dire; car pour ceux qui sont exclus de ce droit-là, je m'en soucie fort peu.

Ce Stalagme donc, comme je vous ai conté, vendit son petit maître qu'il avait dérobé en partant, & il le vendit à Théorodomède, père de Philocrate. Théorodomède ayant acheté cet enfant, le fit l'esclave de son fils, parce qu'ils étaient tous deux du même âge; ainsi voilà Tindare esclave de son père, mais son père ne le connaît pas: en vérité les Dieux se jouent des hommes & les balotent comme des bales de paume. A-présent que vous savez comment Hégion a perdu l'un de ses fils, il faut vous apprendre de quelle manière il a été privé de l'autre, & cela est arrivé dans la guerre des Etoliens contre les Eliens, où ce second fils, nommé Philopolème, a été fait prisonnier: le Médecin Menarque l'a acheté, & à cette triste nouvelle, Hégion a commencé à trafiquer des esclaves Eliens pour voir s'il n'en trouverait point

quelqu'un qu'il pût échanger contre ſon fils ; & parce qu'il apprit hier qu'un Chevalier Elien, homme de haute naiſſance, & d'une des plus nobles familles du pays, avait été pris, il a tâché de ſaiſir cette occaſion-là dans laquelle il n'a point épargné la dépenſe pour obtenir ces deux priſonniers que les Queſteurs lui ont vendus.

Or, ces deux priſonniers ont machiné une ruſe : ils ont changé d'habit, ainſi que de nom, & l'eſclave du captif de qualité couvrira ſi bien ſa marche, conduira ſi finement ſa tromperie, qu'il procurera aujourd'hui à ſon maître le recouvrement de ſa liberté. Par ce moyen-là, Tindare délivrera ſon frère Philopolème, & ſera l'auteur de ſon retour dans la maiſon paternelle. Il eſt vrai que ce n'eſt pas là l'intention du libérateur, & qu'il fera cette bonne œuvre ſans le ſavoir : qu'importe ? cela n'arrive-t-il pas ſouvent & en plus d'un endroit ? Tel fait du bien ſans croire en faire, qui n'en ferait pas s'il y penſait. Ces eſclaves donc ont ourdi leur trame, ils ont concerté leur fraude ſans en connaître tous les bons effets, puiſque par un heureux contre-coup de leur invention & de leur deſſein, l'un d'eux qui eſt chez ſon père ſans le connaître, y demeure comme eſclave. Mortels orgueilleux ! quand on réfléchit ſur votre ſort, oh qu'on vous trouve peu de choſe ! que vous paraiſſez petits !

Au reſte, la pièce que nous allons repréſenter, ſera

une hiſtoire à notre égard ; mais pour vous autres, Meſſieurs & Dames, on vous permet de la prendre pour une Comédie. Sur cela, il y a encore un point dont je voudrais que vous fuſſiez avertis, & je vous le dirai en deux mots : c'eſt que ce ſpectacle-ci demande une ſérieuſe & profonde attention. Ce n'eſt point un ouvrage réchauffé, retourné, ce n'eſt point un jeu dégoûtant par trop de répétitions, comme dans les autres pièces ; il ne fait que de naître, il eſt tout neuf, & vous en aurez l'étrenne. Réjouiſſez - vous, oreilles chaſtes, ames pudibondes, & vous qui êtes alarmés pour la moindre équivoque ! La poéſie ſera pure, honnête, *verécondé*, comme une *Vierge* volontaire. Point de ces vers licentieux qui saliſſent l'imagination, & qu'on ne ſaurait oublier trop tôt ; point de parjure, point de courtiſanne, pas même de ſoldat fanfaron.

Si je vous ai parlé d'une guerre entre les Etoliens & les Eliens, que cela ne vous effraie point : tous les combats ſe donnent en campagne, aucun ſur le théâtre, & la ſcène ne ſera point enſanglantée. Ce ſerait un contraſte ridicule ſi n'étant ici que pour vous divertir par du comique, nous allions tout-d'un-coup vous faire paſſer au tragique. Si donc quelqu'un aime à guerroyer, qu'il en cherche les occaſions en ſuſcitant des diſputes & des querelles. S'il rencontre un ennemi plus fort que lui, je ferai ſi bien qu'il ſe repentira d'avoir voulu combattre,

& qu'il perdra tout-à-fait la curioſité de voir les gens aux priſes pour des démêlés.

Je prends congé de vous, & je m'en vais : adieu, Juges très-équitables, adieu excellens conducteurs dans la paix & dans les armes. Bonjour & bonne ſanté. Je me retire.

Nous avons cité ce prologue en entier, parce qu'il nous diſpenſera d'entrer dans de longs détails ſur les *captifs* qui nous ont paru beaucoup plus intéreſſans par le fond, que par les incidens. Quelque ſoin que Plaute ſe ſoit donné pour en expliquer la conduite, nous doutons que les Romains l'ayent compriſe aiſément, & qu'ils lui aient pardonné les invraiſemblances qu'il s'eſt permiſes.

La première ſcène eſt remplie par un Paraſite qui ſe plaint de ſon ſort depuis la priſe de Philopolème chez lequel il buvait & mangeait à ſon gré. Paraît enſuite Hégion qui ordonne à un *Fouetteur* d'ôter des groſſes chaînes les deux captifs qu'il vient d'acheter, de les lier ſéparément, & de leur laiſſer la liberté de ſe promener dedans ou dehors, mais de veiller toujours ſur eux avec la plus grande exactitude : après cela, il entre en converſation avec le Paraſite, & charmé de l'intérêt qu'il prend à ſon fils, fâché de voir qu'il ne ſait où trouver un dîner, il l'invite à partager le ſien. Cependant il lui obſerve qu'il ne mange que des légumes, & le Paraſite lui promet qu'il reviendra s'il ne trouve pas mieux.

Philocrate & Tindare commencent le second acte; leur esclavage les afflige, & ils demandent au *Fouetteur* qui les suit, la permission de s'entretenir un moment en particulier. Le *Fouetteur* y consent, & tous les deux, comme nous l'avons dit plus haut, conviennent de passer l'un pour l'autre. Ainsi, dit Tindare à Philocrate, je conçois que je suis vous, & que vous êtes moi, que je suis votre maître, & que vous êtes mon esclave.

Hégion paraît, & leur fait sur leur famille, sur leur bien, différentes questions auxquelles ils répondent de manière qu'il prend Tindare pour le maître : il l'instruit que son fils est prisonnier en Elide, & lui promet que s'il peut engager son père à lui rendre ce fils qu'il brûle de revoir, il le mettra en liberté sans exiger une obole pour sa rançon. Tindare profite du moment, & propose d'envoyer son esclave dont il vante l'adresse & le zèle, Hégion y consent, & se retourne vers Philocrate auquel il donne ses instructions sur tout ce qu'il doit faire. Tindare y ajoute les siennes, Philocrate jure qu'il remplira exactement tout ce qui lui est prescrit, & suit Hégion qui va lui remettre de l'argent pour son voyage. Ainsi le fils de Théorodomède est délivré des fers par le bon cœur de son esclave, & cet esclave, enfant d'Hégion, demeure sans le savoir, dans la maison de son père.

Dans la première ſcène du troiſième acte, reparaît ce Paraſite dont nous avons parlé : il n'a trouvé de dîner nulle part, il n'a plus qu'une reſſource à employer, il va en faire uſage, & s'il ne réuſſit pas, il reviendra dégraiſſer ſa maigreur à la table du bon homme. Celui-ci a demandé dans la ville ſi quelqu'un connaiſſait Philocrate, Gentilhomme d'Elide : Ariſtophonte lui a répondu que c'était ſon ami, Hégion l'attend, & il en inſtruit les ſpectateurs. Cet Ariſtophonte ſe préſente ; mais quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſque le prétendu Philocrate détourne les yeux au lieu de le regarder, l'évite au lieu l'embraſſer ? Cependant Tindare ſe remet de ſon trouble, ſoutient qu'il eſt Philocrate, & met tant de fermeté, tant d'aſſurance dans ſes réponſes, qu'Hégion ne ſait que penſer. Ariſtophonte qui ne le connaît que pour un eſclave, entre dans une fureur qui fait ſoupçonner au vieillard qu'il eſt devenu fou, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'il conſent à l'écouter en particulier : Tindare appréhende cet entretien, & à peine eſt-il fini, que ſon maître ordonne aux *Fouetteurs* de lui mettre les menotes. Il veut ſe défendre, diſcours inutiles, Hégion n'entend rien, & Tindare ſe réſigne à ſouffrir, ſans ſe plaindre, tous les tourmens qu'on lui prépare. Non, dit-il, ſi tu me fais mourir, Philocrate ne reviendra point, mais j'aurai, en expirant, le plaiſir d'avoir éter-

nisé mon nom par le plus beau de tous les sacrifices, celui de m'être exposé à ta vengeance, plutôt que de laisser périr mon maître.

Touché de la générosité de cet esclave, Aristophonte se repent de ce qu'il a fait, & n'épargne rien pour attendrir Hégion, mais Hégion a perdu l'espérance de revoir son fils, & son cœur est inflexible. Tindare conserve son courage, Aristophonte ses regrets, & le captif est conduit aux *carrières* : cette scène est pleine d'éloquence, & d'un bout à l'autre, elle inspire l'intérêt le plus vif.

O Roi des Dieux ! s'écrie le Parasite dans la première scène du quatrième acte, ô Jupiter ! toi qui tiens le premier rang parmi les êtres ! Jupiter suprême ! tu veilles à ma conservation, tu me protèges, tu augmentes ma fortune : ta bonté m'offre des biens immenses : la louange, le profit, le jeu, le divertissement, la joie, la célébrité, le doux & agréable repos, la belle décoration de table, la bonne chère, la débauche bachique, la plénitude d'estomach ou le rassasiement, enfin la réjouissance complette. Désormais, j'aurai le bonheur de ne dépendre de personne, j'aurai de quoi rendre service à mes amis, & me venger de mes ennemis, tant ce trop heureux, ce trop aimable jour me met dans une félicité parfaite. Il m'arrive aujourd'hui une succession qui ne m'engage à rien, j'hérite sans charge, je cours chez Hégion. Oh !

que je vais caufer de joie au bon homme ! je crains qu'il n'en meure fur le champ. Effectivement, je porte à ce Vieillard tout ce qu'il demande aux Dieux, & par-delà. A préfent, la chofe eft affurée. Il faut qu'à la manière des Valets de Comédie, je relève, je rejette mon manteau fur le cou, afin d'aller plus vîte, & que je fois le premier porteur de la bonne nouvelle. J'efpère que mon meffage me vaudra du pain bien gras pour le refte de mes jours.

Hégion arrive, & fe défole de s'être laiffé tromper groffièrement par Tindare dont la fourberie va le rendre la fable de toute la ville; mais à l'inftant même, il s'interrompt pour écouter le Parafite qui dans l'excès de fa joie, débite toutes les folies qui lui paffent par la tête. Son poing eft une *balifte* : (machine de guerre dont on fe fervait pour jetter des pierres aux ennemis) fon coude eft une *catapulte*, (on l'employait pour lancer des flèches) fon épaule eft un *bélier*; (autre machine avec laquelle on renverfait les murailles) en un mot, il s'annonce pour un Hercule dont la force renverfera quiconque aura la hardieffe de le prévenir. Hégion le croit furieux ou infenfé, & meurt d'envie de favoir ce qui l'agite; il l'aborde, il le queftionne, & le Parafite ne vient au fait qu'après lui avoir commandé de fe difpofer à un facrifice, de préparer le repas le plus fomptueux, la chère

la plus ſplendide, enfin de ſe ruiner, s'il le faut, attendu qu'il vient de voir Philopolème avec Stalagme, cet eſclave qui lui a volé un fils de quatre ans.

Hégion prend ce rapport pour une fable, mais le Paraſite lui répond, lui jure ſur ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il n'en impoſe pas d'un mot, & le Vieillard tranſporté vole au port : oui, lui dit-il en partant, je m'imagine renaître..... Entre au logis, aie ſoin de tout, demande, ordonne, prends, diſpoſe de la maiſon comme tu voudras, je te fais mon maître-d'hôtel, & ſi tu m'as annoncé la vérité, je t'aſſure pour jamais de quoi te farcir le ventre.

Dieux immortels! s'écrie le gourmand, que de têtes je vais faire voler! quel fléau ſur les jambons! quelle mortalité ſur le lard! quelle déſolation pour les échinées de ſanglier! quel ſurcroît de fatigue pour les Bouchers! quel renſort de travail pour les Cochonniers!

Il entre, & un inſtant après ſort un valet d'Hégion, qui maudit toute la canaille *paraſitique*, ſans excepter ceux qui ſont aſſez fous pour leur donner à ſouper. On ne ſaurait, dit-il, imaginer le bruit, le déſordre, l'affliction, le malheur que l'on éprouve chez nous. Ce nouveau Maître-d'hôtel eſt venu comme un loup affamé. Je tremblais qu'il ne ſe jetât auſſi ſur moi : par Hercule! il m'a fait une peur horrible, tant il grinçait les dents. En

arrivant, il a renversé tout le saloir & la viande qui était dedans. Il a coupé trois gorges de porc, il a rompu les celliers, il a ouvert l'armoire, & de la manière dont son ventre engloutit tout ce qu'il rencontre, il n'y aura bientôt plus rien dans la cuisine.

Nous avons cité ces différens traits avec d'autant plus de soin, qu'ils désignent parfaitement ces flatteurs à gages, ces gourmands de profession, que les Romains nommaient *Parasites* : Plaute les emploie souvent dans ses Pièces, & vraisemblablement le peuple s'amusait de leurs bouffonneries qui produiraient sur nous un effet tout différent.

Cependant Hégion ne connaît point de termes assez forts pour remercier le ciel du bonheur qu'il lui envoie, & il commence le cinquième Acte, accompagné de Philopolème & de Philocrate qui ne lui demande d'autre récompense que la liberté de Tindare. Hégion lui avoue qu'il l'a envoyé aux *carrières*, mais qu'à l'instant même, ses chaînes vont être rompues, & il engage son fils à mener Philocrate dans la maison, tandis qu'il va questionner ce coquin de Stalagme qui lui a volé son autre fils.

HÉGION.

Viens prendre ton audience, honnête homme! homme de probité, s'il en fût jamais : comparais

ici, mon joli esclave, car il est juste que je t'entende sur tes faits justificatifs.

STALAGME.

Que doit-on espérer de moi, qui ne suis qu'un petit membre, membre très-indigne du corps de l'esclavage ? Si vous mentez si grossièrement, vous, Monsieur, qui êtes une personne grave & expérimentée, vous êtes très-persuadé dans votre conscience que je n'eus, que je n'ai & que je n'aurai jamais un grain de bonne-foi. Si vous imaginez que l'âge me convertira, désabusez-vous; je ne vaudrai jamais rien.

HÉGION.

Tu vois bien où le sort t'a conduit. Si tu peux faire sur toi un effort assez grand pour parler sincèrement..... si tu confesses naïvement la chose, tu ne t'en trouveras pas mal.

STALAGME.

Bagatelle ! Pensez-vous donc que je ne sache pas bien ce que j'ai mérité ?

HÉGION.

Je n'en doute point : cependant si tu ne peux échaper à toute la punition, tu pourras du moins en éviter une partie.

STALAGME.

Je gagnerai très-peu de chose, j'en suis sûr : ma dette restera toujours fort grosse, & quelque diminution que l'on m'accorde, il m'en coûtera encore bien cher. Il sera toujours vrai que je me suis enfui, que je vous ai dérobé un fils & que je l'ai vendu.

HÉGION.

A qui ?

STALAGME.

Je le donnai pour six *mines* à Théorodomède Polypsien en Elide.

HÉGION.

Dieux immortels ! ce Théorodomède est justement le père de Philocrate.

Le Vieillard appelle ce dernier, Stalagme le fait souvenir que dans son enfance, son père mit auprès de lui un petit esclave qui n'avait que quatre ans, que d'abord il fut nommé Pregnie, ensuite Tindare, & ce mot éclaircit tout le mystère. Hégion ne sait où il en est ; il recouvre son fils, mais il l'a chargé de chaînes, il l'a condamné aux travaux les plus rudes, comment réparer une faute aussi cruelle ?

Tindare paraît & dit en entrant, que souvent il a vu des tableaux où sont représentées les tortures des damnés, mais qu'il ne croit pas qu'il y ait

dans le Tartare des tourmens qui approchent des peines par lesquelles il a passé dans cet abominable endroit dont il sort. En deux mots, ajoute-t-il, voulez-vous savoir ce que c'est qu'une *carrière ?* C'est un lieu dans lequel on endure toute la lassitude, toute la fatigue, tout l'épuisement dont le corps & les membres sont capables.

Son père s'avance, on lui déclare ce qu'il est, on lui ôte ses fers dont on charge Stalagme, & les Comédiens prient le Public d'applaudir.

On a vu dans le Prologue, que Plaute était fort content de cette Pièce, mais il est à présumer qu'elle fut plus estimée qu'elle ne fit de plaisir : ce qu'il y a de certain, c'est que l'Auteur n'a point donné d'autre Ouvrage de ce genre, & vraisemblablement il y serait revenu, s'il y avait réussi aussi complettement qu'il l'espérait. Le sujet des *Captifs* est intéressant, mais la conduite en est froide, & nos lecteurs connaissent assez le caractère du peuple Romain, pour sentir que ce n'était pas-là l'espèce de Spectacle qui lui convenait.

---

## *CURCULION.*

THÉRAPONTIGONE soldat Epidaurien, né de Périphane & de Cléobule, trouve chez Cappadoce, une jeune fille nommée *Planésie* & originaire d'E-

pidaure : il conçoit le dessein d'en faire sa maitresse, l'achète trente *mines*, & obligé de faire un voyage en Carie, il la laisse dans les mains du vendeur : en même-tems, & pour plus grande sûreté, il dépose l'argent entre les mains d'un Banquier, avec ordre de ne le délivrer qu'à celui qui lui apportera une lettre fermée de son cachet dont il lui donne l'empreinte, & il s'éloigne, bien convaincu que personne ne pourra lui enlever l'objet de sa passion.

A peine est-il parti, que le jeune Phédrôme voit Planésie, conçoit de l'amour pour elle & lui en inspire : un homme de l'espèce de Cappadoce n'est pas difficile à séduire, mais pour y parvenir, il faut de l'argent, Phédrôme n'en a point, & il prend le parti d'envoyer en Carie son parasite Curculion qu'il charge d'emprunter à un de ses amis la somme dont il a besoin. Curculion obéit, & désespéré de voir que l'ami de Phédrôme n'est point en état de lui prêter les trente *mines*, il est au moment de reprendre le chemin d'Epidaure, lorsqu'il rencontre Thérapontigone qu'il connaissait depuis long-tems. Ils dînent ensemble, le Parasite l'enyvre, & le voyant endormi, il lui vole son cachet avec lequel il revient près de Phédrôme : on juge bien que celui-ci ne manque pas d'en faire usage, & l'extrait de la Pièce va indiquer la suite des évènemens que fait naître la fourberie de Curculion.

# ACTE PREMIER.

PALINURE.

La nuit étant ſi avancée, où puis-je deviner que vous allez, Monſieur, dans l'équipage où vous voilà ?

PHÉDRÔME.

J'obéis à Vénus & à Cupidon ſon fils ; je vais où ils me commandent & où l'amour m'invite. Qu'il ſoit nuit fermante, qu'il ſoit minuit, qu'il ſoit l'heure du matin où le voyageur a réſolu de partir, il faut aller par-tout où ces grandes Divinités l'ordonnent, quand même ce ſerait malgré ſoi..... Bon jour, porte ſi bien fermée ? votre ſanté a-t-elle toujours été bonne ?

PALINURE.

La fièvre a-t-elle pris congé ? en êtes-vous quitte d'avant-hier ? fûtes-vous hier d'un grand repas ?

PHÉDRÔME.

Je crois, ma foi, que tu me tournes en ridicule.

PALINURE.

Mais auſſi peut-on s'informer de la ſanté d'une porte, ſans avoir la cervelle à l'envers ?

PHÉDRÔME.

Par Hercule ! on ne peut voir une plus jolie porte : elle eſt pour le ſecret d'une diſcrétion admirable : il ne lui échape jamais une parole : quand on l'ouvre, elle ſe taît, & lorſque la nuit, la belle ſort doucement pour venir au-devant de moi, la porte eſt muette.

PALINURE.

Ne faites-vous point ici, Monſieur, quelque entrepriſe indigne de vous & de votre famille ? ne tendez-vous point un piége à quelque honnête fille, ou qui du moins eſt obligée de l'être ?... Si vous avez de la prudence, conduiſez ſi ſagement vos amours, que le Public ne puiſſe vous les reprocher, ſuppoſé qu'elles viennent à faire de l'éclat. Ayez toujours ſoin de ne point vous rendre par une note d'infamie, incapable d'être admis en témoignage. La beauté que vous aimez, aimez-la hautement & ſans craindre les témoins.

Phédrôme eſt étonné de la morale de ſon eſclave, & l'inſtruit que la maiſon qu'il voit eſt celle de Cappadoce qui depuis quelques jours eſt malade dans le temple voiſin ( celui d'Eſculape ). Il ajoute que cet homme lui demande tantôt trente *mines*, tantôt un grand *talent* pour lui livrer ſa maitreſſe, que juſqu'ici cette maitreſſe s'eſt conduite très-honnêtement, qu'il n'a

n'a d'autre reproche à lui faire que de l'embrasser trop tendrement, & que son dessein est de l'affranchir, mais que n'ayant point trouvé dans Epidaure l'argent qui lui est nécessaire, il a dépêché Curculion en Carie. Palinure lui dit tout ce qu'il pense sur la mauvaise foi de Cappadoce, sur les mœurs des gens de son espèce, & ne conçoit pas une opinion fort avantageuse de celles de Planésie.

Cependant la maison où elle demeure est gardée par une Vieille qui ordinairement couche en dedans contre la porte, & le seul moyen de l'ouvrir, selon Phédrôme, est d'y faire une libation de vin, attendu que cette même Vieille l'aime beaucoup. Paix, ajoute-t-il, cachons la lumière & ne disons rien.

### LA VIEILLE.

L'odeur admirable d'un vin vieux m'a frappé le nez ; la grande envie que j'ai d'en boire tout mon *saoul* m'a fait accourir ici dans l'obscurité. Où est-elle ? où est-elle cette divine liqueur ? elle n'est pas loin de moi : tâtons bien par-tout, je la flaire, je la sens..... Ah ! j'ai la main dessus. Ma foi, je la tiens. Bon jour, mon petit cœur, bon jour, mes délices & toute la joie de mon grand Dieu Bachus ! Oh que j'adore ta chère vieillesse ! tous les parfums ne me sont rien en comparaison de ta

senteur ; tu me tiens lieu des essences les plus estimées. La fleur de myrrhe, le cinnamome, la rose, le safran, la canelle &c., non, toutes ces distillations, quelque cas qu'on en fasse, n'approchent point de ton agrément, ni de ta douceur. O vin ! quand je te vois répandu, je souhaiterais me noyer dans ton sein, je ne choisirais point d'autre endroit pour ma sépulture. Mais, cher vin, ce n'est pas là toute mon apostrophe : vous avez causé aujourd'hui un plaisir sensible à mes narines, faites, faites en faveur du gosier ce que vous avez fait pour le nez : je ne vous retarde en rien. Où est-elle cette charmante odeur ! je brûle d'envie de la goûter. Laisse-moi te verser à *glouglou* & long-tems dans ma gorge. Mais cette bonne liqueur s'en est allée par ici, je dois la poursuivre par le même chemin.

Phédrôme l'appelle, elle avance, & l'odeur du vin l'a si fort altérée, qu'elle n'est pas en état de répondre. Prends-donc, lui dit Phédrôme, prends cela, Vieille dont on ne peut trop payer la gentillesse..... Bon ! ajoute Palinure, entonne promptement ce vin dans le goufre, hâte-toi de le verser dans l'abîme.

Pressé par son valet, le jeune homme confie à cette intriguante le désir qu'il a de s'entretenir avec Planésie, & l'intriguante lui répond qu'il est sûr de la voir à l'instant même, pourvu qu'il se charge de lui

fournit le remède contre la soif. Tu peux y compter, lui réplique Phédrôme. Si tu me tiens parole, au lieu de statue d'or, je t'offrirai une vigne qui servira de monument éternel à la gloire de ton illustre gosier.

Planésie paraît, & les deux amans se tiennent des discours si tendres, si passionnés, qu'ils en font pitié à Palinure : Planésie en est formalisée, l'esclave l'accable de propos injurieux, Phédrôme lui impose silence, & l'on se sépare de part & d'autre, dans la crainte d'être surpris par Cappadoce.

## ACTE II.

### CAPPADOCE.

J'ai pris le parti de sortir du temple : je vois bien que Maître Esculape à qui cet édifice est consacré, n'est pas de mes amis, & puisqu'il ne lui plaît pas de me guérir, il faut sans doute qu'on m'ait desservi dans l'esprit de sa Seigneurie, il faut que malgré mon mérite, il n'ait que du mépris pour moi. Mes forces diminuent & mon mal augmente : j'ai déja la rate toute enflée, & elle me serre comme une ceinture. Tout ce que je crains, c'est que mon corps ne rompe, qu'il ne crève par le milieu.

Phédrôme qui est en scène, se désole de ne

point recevoir de nouvelles de Curculion, Palinure ranime ſon courage & approche de Cappadoce qu'il reconnaît à ſon ventre en promontoire, à ſes yeux couleur d'herbe fanée, à ſon teint pâle & livide. O le Chef des ſcélérats! lui dit-il, le repaire de tous les crimes! bon jour. Que fais-tu? — Je vis. — Oui, pour tes péchés & comme tu le mérites. Un cuiſinier qui ſurvient, lui conſeille de rentrer dans le temple d'Eſculape, il obéit, & à peine eſt-il parti, que Palinure avertit ſon Maître qu'il apperçoit le Paraſite.

Celui-ci crie qu'on lui faſſe place, que l'on ſe range, qu'on le laiſſe paſſer, en un mot, c'eſt à peu de choſe près, l'entrée de celui des *Captifs*, quand il vient annoncer à Phlégion le retour de ſon fils.

Phédrôme l'aborde avec empreſſement, & brûle d'être inſtruit du ſuccès de ſon voyage, mais manger & boire ſont les deux premiers objets dont le Paraſite veut s'occuper, & Phédrôme ne le décide à parler, qu'après lui avoir donné ſa parole qu'il eſt attendu par le repas le plus ſomptueux. Il n'a point apporté les trente *mines*, & l'amant ſe croit perdu, mais bientôt ſon Envoyé le tire d'inquiétude en lui racontant qu'il s'eſt emparé du cachet, & ils s'éloignent tous les deux, l'un pour ſe mettre à table, l'autre pour compoſer une lettre avec laquelle il ſera facile de tromper le Banquier de Thérapontigone.

## ACTE III.

Ce Banquier s'appelle Licon, il vient d'examiner ſes comptes, il a vu ce qu'il a, ainſi que ce qu'il doit, il ſe trouve très-riche s'il ne paie ſes dettes, & ce parti-là lui paraît le plus ſage. Curculion arrive, il a le ventre plein, & le ſuccès de ſa négociation eſt aſſuré. Licon l'aborde, & après quelques plaiſanteries de part & d'autre, Curculion eſt inſtruit que c'eſt le Banquier même auquel il a affaire. Enchanté de cette rencontre, il s'annonce comme venant de la part du ſoldat Thérapontigone Platagidore dont il eſt l'affranchi, & remet à ſa dupe une lettre ſcellée du cachet qu'il connaît parfaitement. C'eſt Phédrôme qui a compoſé cette lettre, & l'on imagine bien qu'il y mande à Licon de remettre les trente *mines* à Cappadoce, à condition qu'il lui livrera Planéſie.

Si Thérapontigone n'eſt pas venu lui-même, ajoute le Paraſite, en voici la raiſon. Il y a trois ou quatre jours que nous ſommes arrivés des Indes en Carie, & mon maître y eſt occupé à l'exécution d'un deſſein digne de ſa grandeur d'ame. Il a fait fondre une ſtatue d'or maſſif, d'or pur, du meilleur or, enfin de l'or de Philippe; cette ſtatue aura ſept pieds de hauteur, & il donne ce préſent à la Ville, pour y être le monument éternel de ſes exploits.

LICON.

Quels ſont donc ces exploits ! il n'en eſt pas venu un ſeul à mes oreilles.

CURCULION.

Ouvre-les donc bien. Je vais te les apprendre, ces proueſſes merveilleuſes, ces prodiges de valeur. Tu ſauras que mon maître a ſubjugué les Perſes, les Paphlagoniens, les Synopées, les Arabes, les Cares, les Crétois, les Girens, la Centauromachie, la Claſſie Unomammie, la Libie, la Pérédie, la Perbibéſie, toute la côte de la Contarobromie, c'eſt-à-dire la moitié de la terre & de toutes les nations : mais ce qui eſt admirable & même inouï, c'eſt que ce foudre de guerre a fait toutes ces conquêtes en vingt jours, & ſans autre ſecours que celui de ſon bras.

LICON.

Tarare ?

CURCULION.

Me fais-tu l'affront de ne pas me croire ? J'oubliais la Rhodie, la Licie &c.....

LICON.

Tiens, prends garde à ce que je vais te dire.... Quand tous ces peuples biſares, barbares, biſcornus, que tu viens de nommer, feraient enfermés dans une cage, comme des poulets, je ne crois

pas, non ma foi, je ne crois pas qu'on pût investir cette grande cage-là dans une année. Oh, je vois bien à-présent que tu appartiens au soldat : tu ne dis pas moins de sottises, tu n'es pas moins *hableur* que lui.

Licon ne fait donc pas la moindre difficulté de compter l'argent, & il l'annonce à Cappadoce qui se trouve là. Celui-ci prétend qu'il a juré de remettre la jeune esclave à Phédrôme, & ne sait comment il doit faire. Comment ? lui répond Licon. Pour un Marchand de ton honnête négoce, te voilà bien scrupuleux. Un parjure t'arête-t-il, gros sot, quand il s'agit de recevoir ? Cappadoce trouve cet avis excellent, & dit à Curculion de le suivre.

## ACTE IV.

CURCULION.

Marchez devant, le voulez-vous bien, la belle ? Je n'ai point de secret pour garder ce qui va derrière moi. Mais mon maître disait que l'or, les habits, les nipes, enfin que tout ce qui était à la jeune esclave, devait appartenir à son acheteur.

CAPPADOCE.

Qui te dit le contraire ?

CURCULION.

Le meilleur est toujours de représenter les choses.

LICON.

Qu'il te ſouvienne de ce que tu m'as promis. Si par haſard il ſurvient quelqu'un qui réclame cette fille comme libre, tu t'es engagé à me rendre les trente *mines*.

CAPPADOCE.

Je m'en ſouviendrai, & pour plus grande aſſurance, je vous réitère ici le même engagement.

Curculion s'égaie enſuite aux dépens de Cappadoce & de Licon qui, comme ſes confrères les uſuriers, viole, à la moindre occaſion, les loix que le peuple a faites pour contenir l'inſatiable avidité des marchands d'argent. Ces loix, dit-il, ſont à votre égard comme l'eau : quand elles ſortent du ſouverain tribunal, quand elles bouillent encore, vous n'oſeriez y toucher, mais le tems les a-t-il rendues tièdes ? Vous y portez hardiment la main, vous ne craignez pas de les enfreindre.

Licon recommande à Curculion d'avoir grand ſoin de Planéſie, Curculion le lui promet, & Cappadoce preſſe le Banquier de lui remettre ſans délai les dix *mines* qui lui reviennent encore.

Parbleu, ajoute-t-il, & lorſque les autres ſont partis, puiſque j'ai eu une bonne fortune, le ciel en profitera : je veux entrer dans le Temple, & régaler Eſculape d'un friand ſacrifice ; peut-être

à la fin regagnerai-je ſes bonnes graces : pour vous faire confidence de mon gain, j'ai acheté Planéſie dix *mines*, & oncques depuis je n'ai revu le Marchand qui me l'a vendue. Je crois qu'il eſt deſcendu dans cette baſſe & ſombre région où vont tous les hommes, mais dont pas un ne revient : *bien lui ſoit*, j'ai de l'argent. Qu'on prêche ce qu'on voudra de la bonté Divine, la meilleure & la plus ſolide faveur que l'on puiſſe en obtenir, c'eſt la richeſſe. J'en ai, & il s'agit à préſent d'être dévot, d'aller ſacrifier.

Il ſort, & Licon arrive ſuivi de Thérapontigone qui ſe ſent furieux, tranſporté comme il a coutume de l'être quand il brûle, ſacage, ruine, renverſe les villes : il veut avoir ſes trente *mines*, ou par la mort, le Banquier ne lui échapera pas. Celui-ci l'inſtruit qu'il les a remiſes à ſon affranchi, que la lettre qu'il lui a préſentée, était fermée de ſon propre cachet, & qu'il eſt en état de la lui faire voir. Ainſi, lui dit-il, je ne vous dois plus rien, Seigneur guerrier, adieu, portez-vous bien.

THÉRAPONTIGONE.

Que je me porte bien, miſérable !

LICON (*s'en allant.*)

Hé bien ! ſi c'eſt votre bon plaiſir d'être malade, ſoyez-le, j'y conſens, quand vous devriez l'être un ſiècle.

Thérapontigone.

A quel Dieu me vouerai-je à présent ? quel parti prendrai-je ? Jamais on ne vit une chute plus pesante que la mienne : moi qui ai vaincu les Rois, & qui les ai soumis à ma puissance ! A quoi me sert ma gloire héroïque, si un faquin se moque de moi impunément ?

Cappadoce se présente, le Soldat toujours furieux lui demande son esclave, & sur la réponse que cet homme lui fait qu'il ne l'a plus, qu'il ne craint ni ses grands mots, ni ses menaces, il s'adresse à sa chère gloire qui va être ternie, s'il ne se venge de cet insolent.... Prends garde, dit-il, au serment que je vais faire, il est des plus terribles. Je veux que mon bras, mon épée & mon bouclier m'abandonnent dans la bataille la plus sanglante, la plus meurtrière qui fut jamais, si en cas que l'on ne me rende point la fille, je ne te hache si menu, que les fourmis même pourront emporter les parties de ton corps divisé en atômes.

Cappadoce.

Et moi, je souhaite que mes pinces, mon peigne, mon miroir, mon poinçon à friser, mes cisceaux &c., je souhaite, dis-je, que tout cela me soit aussi favorable, qu'il est vrai que je ne me soucie non plus de tes fanfaronades, que de mon esclave.

Thérapontigone devine que la fourberie n'a pu être conduite que par Curculion qui lui a volé son cachet, il ne sait où le découvrir, & Cappadoce l'envoie à la halle au pain où il trouvera cinq cens Parasites, au lieu d'un.

THÉRAPONTIGONE.

La peste te crève ! que tous les maux de la terre & des enfers puissent fondre sur toi ! à quoi me résoudre ? Dois-je rester ici ? dois-je m'en aller ? est-il possible, qu'un homme d'esprit comme moi, qu'un guerrier qui fait trembler tout l'Univers, se soit laissé duper si grossièrement !

## ACTE V.

CURCULION.

J'ai oui dire qu'un Poète soutient dans une Tragédie, que deux femmes sont plus méchantes qu'une : ce Poète-là n'était pas sot, & je trouve sa remarque aussi vraie qu'elle est sensée. Cependant, j'avance une thèse toute opposée. C'est que toutes les femmes ensemble sont moins mauvaises que la jeune maitresse de Phédrôme : oui, je puis assurer n'avoir jamais vu une plus malicieuse femelle. Quand la bonne pièce s'est apperçue que j'avais cette bague, ( elle renfermait la pierre sur laquelle le cachet était empreint ) elle commence à me demander

où je l'ai prife, & furieufe de ce que je ne veux pas la lui donner, elle fe jette fur ma main comme une lionne. Je vous jure que j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de fes griffes, & à m'enfuir.

Elle paraît & fupplie fon cher Phédrôme d'ordonner au Parafite de rendre cet anneau qu'elle eft sûre d'avoir vu au doigt de fon père. Curculion protefte qu'il le tient de fa tante : tu dis des fottifes, répond Planéfie; c'eft mon métier, réplique Curculion, & vous n'aurez pas la bague. Thérapontigone avance, & prétend que le Parafite doit lui rendre à l'inftant l'argent ou la fille, mais Phédrôme prend la parole, & menace le foldat de le citer devant le Juge qui le guérira de l'envie d'acheter une autre fois comme efclave, une fille qui eft née libre. Après quelques invectives de part & d'autre, après un foufflet donné à Curculion par Thérapontigone, on en vient aux éclairciffemens, & il fe trouve que Planéfie eft fœur du foldat qui l'accorde en mariage à Phédrôme. Mais avant de le conclure, on fe rappelle l'engagement que Cappadoce a contracté, & il s'agit de lui faire reftituer les trente *mines* qu'il a reçues. Il eft fort éloigné d'en avoir envie, & la condition qui lui paraît la meilleure, c'eft que tout l'argent lui reftera.

THÉRAPONTIGONE.

Qu'as-tu ſtipulé ? qu'as-tu promis ?

CAPPADOCE.

Comment promis ! par où ?

PHÉDRÔME.

Par où ? la demande eſt rare : tu ſais que ce n'eſt ni par écrit, ni par commiſſion, c'eſt donc par la langue.

CAPPADOCE.

Ha ! ha ! c'eſt par-là que je ſuis attaché, mais, ne vous en déplaiſe, ſi j'ai bien pu employer ce diable d'inſtrument pour promettre, je puis bien l'employer auſſi pour me dédire. Mère nature ne m'a pas donné une langue pour me ruiner, ce n'a jamais été ſon intention.

Thérapontigone le menace de le traduire en Juſtice, de l'étrangler s'il réſiſte, mais Cappadoce n'aime point à avoir le cou trop ſerré, parce que cela pourrait boucher le paſſage du ventre, & preſſé par Phédrôme, il rend la ſomme qu'on lui demande. Rien, après cela, ne s'oppoſe plus à la célébration des noces qui vont ſe faire le ſoir même, & le ſoldat réclame les applaudiſſemens des ſpectateurs qu'il remercie de l'attention avec laquelle ils ont écouté la pièce.

Elle eſt pleine de jeu & d'eſprit, mais l'intrigue en ſerait abſolument déplacée ſur notre Théâtre où l'on ne ſouffrirait ni le caractère de Cappadoce, ni même celui de Planéſie qui, malgré ſa prétendue chaſteté, fait à ſon amant des avances dignes de l'école dans laquelle on l'a élevée.

---

## *CASINE.*

» SOYEZ les bien venus, Meſſieurs, les bien aſſemblés, les bien regardans, & les bien écoutans. Je vous ſalue très-humblement, illuſtres ſpectateurs, aimables partiſans de la probité, vous tous qui révérés extraordinairement la Déeſſe *Foi*, & qui êtes en grande conſidération auprès de cette bonne Divinité, encore un coup, Meſſieurs, je vous ſalue.

Si en vous louant j'ai dit la vérité, je vous prie de m'applaudir dès-à-préſent, afin que je ſache ſi vous me rendez juſtice, ou du moins ſi j'ai le bonheur de vous agréer. J'enrre dans mon ſujet par une comparaiſon qui n'eſt pas triviale. Vous préférez le vin vieux au vin nouveau, n'eſt-il pas vrai? vous faites ſagement, & en cela vous marquez la juſteſſe de votre diſcernement. Ainſi en eſt-il de ceux qui dédaignent les nouvelles Comédies pour courir aux anciennes. La première fois que celle-ci

parut, elle triompha de toutes les autres : cependant on peut dire qu'en ce tems-là vivaient d'excellens Poètes, des Poètes de la haute volée, qui tous sont partis pour le lieu commun, c'est-à-dire pour l'autre monde. Ces Poètes, quoiqu'absens pour jamais, ne laissent pas de faire du bien aux nôtres.

Sur cela, Messieurs, je veux vous prier instamment de favoriser notre troupe. Tant que le spectacle durera, ne vous inquiétez ni de vos dettes, ni de la poursuite importune de vos créanciers. On joue aujourd'hui, & les usuriers qui, comme les autres, prendront part au divertissement public, ne songeront point à tourmenter les débiteurs. Les usuriers sont comme des Alcions qui promettent le calme à la grande place. Raisonnables pendant les jeux, ils ne vendent & ne demandent d'argent à personne.

Ainsi donc prenez la peine de m'écouter, & je vais vous rendre compte de cette Comédie. Les Grecs la nomment *Clerumenoé*, mot qui signifie les *tireurs au sort*. Diphile en fut l'inventeur & la composa en Grec : dans la suite du tems, Plaute la refondit & lui donna le titre de *Casine*.

Ici demeure un vieux mari nommé Stalinon, & dont le fils loge avec lui dans la maison que vous voyez. Ce fils a un esclave dont il dispose, & cet esclave est malade au lit : voulez-vous que je vous

parle naïvement ? c'eſt un pareſſeux qui aime à dormir, & je crois qu'il dormira ſi long-tems que vous ne le verrez pas.

Or, au ſujet de ce grand dormeur, il faut que je vous conte une avanture aſſez curieuſe. Un jour qu'il avait apparemment *la puce à l'oreille*, il y a ſeize ans au moins dont je vous parle, n'allez pas prendre le paſſé pour le préſent. Un jour donc, notre eſclave ſe lève avec l'aurore. Le premier objet qui lui frappe les yeux, ſavoir s'il était ſorti, ou s'il regardait par la fenêtre, c'eſt ce que je ne ſais point : toujours eſt-il vrai qu'il vit qu'on expoſait un enfant, qu'on abandonnait ſa vie au haſard : vous noterez que c'était une fille, & ordinairement Meſſieurs nos pères n'acceptent pas volontiers cette marchandiſe de notre mère nature. Tant y a que l'eſclave, touché de compaſſion, court vers la femme expoſante. Il la prie de vouloir bien lui donner cette pauvre petite créature : la femme ſe fait prier, il preſſe & obtient ſa demande.

Chargé de ce léger fardeau, il va droit au logis ; il fait préſent à ſa Dame de ſon joli butin, la ſupplie d'avoir ſoin de cette enfant, & de lui donner une bonne éducation. La maitreſſe agrée le don, & depuis ce tems-là, elle s'eſt attachée à cette fille comme ſi elle avait été la ſienne propre.

Cette belle & heureuſe avanturière ayant atteint l'âge de plaire & de conquérir les cœurs, qu'arrive-

t-il ?

t-il ? Stalinon s'y laiſſe prendre, & nonobſtant la glace de ſa vieilleſſe, il en devient éperduement amoureux. A plus forte raiſon, Euthynique ſon fils ſe trouve-t-il ſenſible ? il eſt le rival de ſon père. Ces deux amans arment pour cette guerre amoureuſe : ils préparent des machines pour emporter le fort, mais ils attaquent la même place ſans connaître leur rivalité.

Le vieillard a eu la ruſe d'apoſter ſon métayer pour demander la fille en mariage, & cela ſous une clauſe ſecrette, c'eſt que ſi le fermier réuſſit, le vieillard paſſera la première nuit avec la mariée. De ſon côté, le fils engage ſon écuyer à ſe préſenter auſſi pour épouſer la belle, bien aſſuré que ſi ce mariage ſe fait, il jouira de ſa maitreſſe.

Cléoſtrate qui a *le nez bon*, a ſenti l'amour de ſon vieux, & ſur cela elle ſe déclare en faveur de ſon fils. Stalinon voyant qu'ils pourſuivent tous les deux le même gibier, prévoit que ce ſera un grand obſtacle à ſa paſſion : mais de quoi s'aviſe-t-il ? de faire partir ſon fils pour un long voyage, & la mère ne s'attache que plus fortement à le ſervir malgré ſon abſence. Ce jeune homme ne reviendra pas aujourd'hui, je vous en avertis, ainſi ne vous attendez point à le voir paraître dans notre Comédie : Plaute le lui a défendu, & crainte de déſobéiſſance, ce Poète a fait rompre le pont qui eſt ſur le chemin d'Euthynique.

Je m'imagine entendre bien des gens murmurer dans l'aſſemblée : par Hercule ! s'écrient-ils tout bas, par Hercule ! quelle innovation nous apporte-t-on ici ? quoi ! un mariage légitime entre deux eſclaves ? cela ſe pratique-t-il chez aucune Nation ? Digérez votre ſcrupule, Meſſieurs, calmez-vous. Je vous apprends, moi, ſi juſqu'ici vous l'avez ignoré ; oui je vous apprends que les Grecs, les Carthaginois & nos voiſins habitans de la Pouille, ont cette coutume & cet uſage. On s'applique même plus dans ce pays-là aux mariages des eſclaves, qu'à ceux des perſonnes libres. Je ſuis prêt à gager contre qui voudra que la choſe eſt comme je la dis, mais à deux conditions : l'une que l'on mettra les enjeux dans un pot de vin doux & miélé, l'autre que ma cauſe ſera jugée par un Grec, par un Carthaginois, ou par un habitant de la Pouille. Hé bien, Meſſieurs, que dites-vous ? perſonne ne remue, pas un ne veut tauper à la gageure. J'en pénètre la raiſon, c'eſt que qui que ce ſoit n'a ſoif : ne ſuis-je pas au fait ?

Je reviens à cette fille expoſée que deux eſclaves ont le même empreſſement, la même ardeur d'épouſer : vous la verrez à la fin, chaſte, libre & d'une honnête famille d'Athènes. Ne craignez donc point, zélateurs de la continence & de la virginité : ſur ma parole, la belle Caſine ſera toujours ſage, & ne fera rien contre ſon honneur : mais après la

Comédie, si quelqu'un est assez généreux pour donner une dot à cette enfant, elle trouvera bientôt un parti, à ce que j'imagine, elle n'attendra point après les *Augures*.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire : je vous souhaite, Messieurs, une santé inaltérable. Continuez à gouverner sagement la République, & à triompher de vos ennemis avec une vraie valeur, comme vous avez fait jusqu'à présent «.

Nous avons dit qu'autrefois on n'entreprenait rien d'important sans l'avis des *Augures*, & quand ceux des mariages ne subsistèrent plus, ils eurent pour successeurs, les *Intriguans*, les *Pronubæ*, les *Paranymphes* qui suivaient les époux dans la cérémonie des nôces, & qui faisaient des vœux pour la prospérité des deux époux.

Le prologue précédent, débité par un des Acteurs, a été fait, comme on le voit, après la mort de Plaute, & selon son usage, on y annonce, non-seulement le fond du sujet, mais une partie de l'intrigue sur laquelle nous allons jetter un coup-d'œil. Notre extrait en dévelopera les situations & les incidens.

## ACTE PREMIER.

Il ne renferme qu'une scène dans laquelle Olympion se plaint vivement à Chalin de l'obs-

tination qu'il met à épier toutes ses démarches. Celui-ci lui répond que c'eſt un parti pris, & que ſa préſence lui plaît au point qu'il l'accompagnerait juſques à la potence, ſi l'envie lui prenait d'aller ſe faire pendre. D'après cela, dit-il, tu peux juger du reſte, & voir ſi je ſuis homme à ſouffrir que tu m'enlèves Caſine...... Miſérable teneur de charrue, c'eſt bien à toi de venir trancher ici de l'homme important. Retourne à ton vilain métier de payſan, auquel ſeul on t'a jugé propre...... Ame de bòue & d'ordure! toi qu'on a retiré d'un fond de fumier..... Mais ſais-tu ce que je te ferai? Premièrement tu porteras le flambeau devant la nouvelle mariée. Enſuite, je m'y prendrai de manière que tu ſeras la fable, le jouet, le mépris, l'opprobre de chacun. Enfin, quand tu viendras à la métairie, on te donnera une cruche, une voie, une fontaine, une chaudière & huit tonneaux: ſi cela n'eſt toujours plein, je te déchirerai à coups de fouet. Je te rendrai voûté, courbé, boſſu à force de puiſer de l'eau, enſorte qu'en cas de beſoin, tu pourrais ſervir de croupière de cheval. De plus, ſi tu n'es pas content de manger ce qu'il y a de plus mauvais, je te ferai faire un jeûne ſi jeûne, que je t'affamerai. Enfin, quand je te verrai épuiſé, je te ferai coucher ſelon ton mérite.

Moi, lui réplique Olympion, je te ferai enfermer dans une eſpèce de cage d'où tu pourras

entendre tout ce que ma petite femme me dira quand je la careſſerai. Oui, tu auras le plaiſir d'écouter : mon cher cœur, mon cher Olympion, ma vie, ma douce moëlle, ma joie ! laiſſe-moi baiſer tes yeux, ma volupté ! permets-moi de t'aimer, ô toi qui me donnes tant de plaiſir, mon moineau, mon pigeon, mon joli lièvre ! Pendant que l'on me contera toutes ces fleurettes, tu feras comme un rat dans une muraille. Maintenant, afin que tu ne puiſſes pas me répondre, j'entre au logis ; tes ſottiſes me fatiguent...... Tu as beau faire, je ne te quitte point, & par Pollux, tu ne feras rien que je n'y ſois.

La manière dont les eſclaves ſe traitent les uns & les autres, fait bien voir le mépris dans lequel ils étaient parmi les Romains, & ſi effectivement ils avaient tous les vices de ceux que Plaute nous repréſente, on ne doit pas s'étonner de la rigueur avec laquelle on avait coutume de les châtier. D'ailleurs, il eſt bien rare que des gens qui par état, ſont condamnés à l'infamie, ne ſe livrent pas à tous les excès que la paſſion leur inſpire, & ſouvent ils s'y abandonnent moins par inclination, que pour ſe venger de ceux qui les dominent. L'eſprit d'égalité règne dans tous les hommes, ils en perdent le déſir tant qu'on ne leur fait pas ſentir l'empire que l'on a ſur eux, mais

il se réveille avec force, quand cet empire est dur & révoltant.

## ACTE II.

Ferme bien l'armoire, la cave & tout le reste, dit Cléostrate à Pardalisque sa servante, rapporte-moi les clefs. Je vais ici proche chez ma voisine : si mon mari a besoin de moi, on n'aura qu'à venir me chercher. — Mais le vieillard a dit qu'on lui fasse son dîner. — Paix, tais-toi, & t'en va. Je ne fais, ni ne ferai rien cuire, rien apprêter pour lui. C'est assurément un digne père. Pour se divertir & pour contenter son amour, ce beau monsieur s'oppose à moi & à son fils, il nous chagrine tous les deux. Le scélérat qu'il est, je le punirai de sa nouvelle passion par la faim, par la soif, par les injures, & par toutes sortes de mauvais traitemens. Par Pollux, je le poursuivrai, je le tourmenterai si cruellement de paroles & d'effets, que je lui ferai maudire sa *chienne* de vie. Cette proie, ce butin de tartare, ce machineur de crimes!.... Pour me consoler un peu, car je ne me possède pas, tant j'ai de colère & de chagrin, je veux faire part de ma mauvaise fortune à me voisines, je vais me plaindre auprès d'elles. Mais j'entends la porte. Voilà Myrrine qui sort, j'ai assurément fort mal pris mon tems.

Cléostrate va au-devant d'elle, & lui raconte une partie des ses chagrins, mais le premier sentiment de Myrrine, c'est que sa voisine a tort de trouver mauvais que son mari aille faire l'amour en ville, s'il ne la laisse manquer de rien à la maison; qu'elle peut finir par l'impatienter & s'attirer ce mot terrible, *sortez*. (C'est celui que l'on employait dans la formule du divorce dont nous avons parlé dans la *première Partie de ce Volume : I foras, mulier.*

Cléostrate n'entend cette morale qu'avec peine & veut continuer l'entretien qu'elle a commencé, mais elle apperçoit son mari, & dans la crainte d'en être entendue, elle s'éloigne avec Myrrine.

Oui, dit Stalinon, l'amour est à mon sens ce qu'il y a de plus doux dans la vie, & tous les autres plaisirs n'approchent pas de celui-là. Qu'on me cite une volupté aussi piquante, aussi agréable que celle d'avoir le cœur épris d'un bel objet! Je ne saurais assez admirer la bêtise de nos cuisiniers : ils sont si embarassés à bien assaisonner un mets; il leur faut tant & tant d'ingrédiens pour faire une bonne sauce. Qu'ils viennent à mon école, je leur donnerai un secret merveilleux. Mes enfans, voulez-vous immanquablement faire trouver délicieux tout ce que vous apprêterez? vous n'avez qu'à mettre dans chaque plat une dose, une pincée d'amour : on trouvera votre manger comme de

l'ambroſie ; il n'y aura pas un friand qui ne s'en *lèche les doigts.....* Sans le miel de la tendreſſe, tout eſt fade, inſipide, dégoûtant. L'amour change le fiel & l'amertume en ſucre & en confiture. Êtes-vous triſte, chagrin, mélancolique ? aimez ; dès-lors la joie chaſſera de votre ame ces paſſions ſombres, noires, incommodes à vous & aux autres ; c'eſt ce que je connais plus chez moi par expérience que par ouï-dire. Depuis que j'adore la belle Caſine, je me ſens tout métamorphoſé. Je ſuis plus gai, plus diſpos, je me mets beaucoup mieux, beaucoup plus proprement qu'auparavant. Voyez ſi je ne ſuis pas magnifique ? on ne voit plus que moi dans les boutiques des Parfumeurs, & quand j'y trouve une eſſence excellemment odoriférante, ou quelque onguent d'une odeur embaumante, Dieu ſait ſi je m'en frotte par-tout, dans la ſeule vue de plaire à ma *Charmante.* Je commence à m'appercevoir que je ne lui ſuis pas indifférent. Mais avec tout ce plaiſir-là, j'ai une épine qui me pique le cœur, un *rabat joie* qui me fait enrager, c'eſt la vie de ma femme. Ah ! ſi elle voulait mettre la terre entre nous deux ! s'il lui prenait envie de goûter de la mort ! je n'épargnerais rien pour ſon enterrement. La voici debout avec une mine ſombre qui ne me préſage rien de bon. C'eſt une méchante cervelle ! mais je veux l'aborder comme ſi ſa tête était bien timbrée..... Ma chère moitié !

doux objet de mes vœux ! que fais-tu là toute ſeule ? qu'as-tu, ma mignonne ! tu me parais toute triſte.

Cléoſtrate lui défend de l'aborder, ſur-tout de la toucher ; il inſiſte, & ſa femme s'appercevant qu'il eſt parfumé, compare ſa figure à un crâne décrépit, à une tête couverte de la neige du cimetière, en un mot, elle dit qu'elle croit voir la mort qui marche bien poudrée, bien eſſenciée. Stalinon s'excuſe mal-adroitement, mais quelque choſe qu'on lui diſe, il ne veut point céder Caſine au protégé de ſon fils à qui la mère prétend que l'on doit cette petite ſatisfaction-là. Ce fils, ajoute le bon homme, eſt-il plus fils unique pour moi, que je ſuis père unique pour lui ? Suivant toutes les règles de la nature, du bon ſens & de l'uſage, c'eſt à Euthinique à ſuivre ma volonté, non à moi de ſuivre la ſienne.

Cependant il s'apperçoit que ſa femme ſe doute de ſon projet, & pour ne point trop l'irriter, il lui propoſe d'engager Chalin à ſe déſiſter en faveur d'Olympion, des prétentions qu'il a ſur Caſine. Cléoſtrate y conſent & ſe retire : Chalin arrive, mais le Vieillard a beau faire, il ne réuſſit pas, & tout ce qu'il peut obtenir de Chalin, c'eſt de le réſoudre à tirer ſa maitreſſe au ſort. L'obſtination de l'eſclave déſeſpère Stalinon, & ſi le Deſtin ne lui eſt pas favorable, il eſt réſolu de ſe tuer. Olympion entre

furieux de la menace que Cléostrate vient de lui faire de ne jamais l'affranchir, s'il continue à poursuivre Casine, mais il jure qu'il aura sa liberté malgré elle, que rien dans le monde ne le fera renoncer à celle qu'il aime, & qu'il n'est nullement content du sot amour dont brûle son Maître. J'ai mes raisons particulières, lui dit-il, & franchement il n'y a déja que trop de bois dans notre village. Ce n'est pourtant pas la paire de cornes qui me fait le plus de peine, le ciel m'a donné assez de cœur pour la porter en brave homme, mais ce qui me tourmente le plus, c'est que cette *Casinerie-là* m'attire ici une furieuse persécution : la maitresse, le jeune maître, les domestiques, tout est déchaîné contre moi, &c.

Stalinon le rassure, l'instruit du projet qu'il vient de concerter avec sa femme, & l'exhorte à prendre confiance dans la bonté des Dieux qui sûrement lui seront favorables. Pauvre ressource ! répond l'esclave. C'est bien fait de compter sur la protection divine : presque tous les hommes en sont logés-là. Cependant on y voit bien des gens attrapés & qui perdent leurs prières, leurs vœux, leurs sacrifices, leurs offrandes avec leur attente.

Chalin se présente avec l'urne & les sorts : les deux esclaves se disent mutuellement beaucoup d'injures, Casine écheoit à Olympion, le Vieillard enchanté charge sa femme de s'occuper des apprêts

du mariage, elle lui promet d'obéir, mais en protestant à part qu'elle saura bien l'empêcher de venir à bout de son projet, & les deux époux se quittent, l'un dans l'espoir de jouir de sa maitresse, l'autre dans la résolution de s'y opposer de tout son pouvoir.

Chalin serait assez tenté d'aller se pendre, & il regarde cette opération comme très-facile, mais il fait quelques réflexions qui doivent l'en empêcher. C'est que son gosier se fermera, c'est que cela n'engagera pas le sort à réparer le mauvais tour qu'il lui a joué, c'est que le métayer n'en sera pas moins l'époux de Casine, c'est que le Vieillard suivra également ses projets amoureux, c'est que la corde lui coûtera de l'argent, & qu'enfin sa pendaison n'opérera autre chose que d'augmenter la joie de ses ennemis. D'ailleurs il se regarde comme déja mort après l'accident qui lui arrive. Cependant le désir de la vengeance le réveille, & à l'arrivée de son vieux Maître avec Olympion, il se met en embuscade pour écouter.

Stalinon donne ses ordres à l'esclave heureux auquel il commande de préparer le festin le plus magnifique, mais ce qui l'occupe le plus, c'est la félicité dont il va jouir. Oh! combien, dit-il, combien de millions de baisers, tous allumés, tous ardens, je vais prodiguer à ma belle Casine! que je vais me faire bien-aise, me donner de bon-

tems avec cette adorable mignonne ! La piquure la plus vive de mon plaisir, c'est de tromper ma femme ; je suis plus fin, j'en sais plus long qu'elle.... O flambeau de l'univers, Phœbus à perruque dorée, soleil ! hâte ta course, donne quelques coups de fouet de plus à tes divins chevaux, enfin couche-toi, je te prie, de meilleure heure, pour avancer l'instant de mes plaisirs. Olympion l'exhorte à se modérer, & lui représente qu'il ne croit pas qu'il lui soit possible d'accomplir son dessein dans la journée, mais Stalinon lui répond qu'il est convenu avec sa femme qu'elle prierait le voisin & la voisine d'être de la noce, qu'il aurait leur maison, & que c'était une chose arêtée avec le mari qu'il va retrouver pour le faire ressouvenir de sa promesse, tandis qu'Olympion à qui il a donné sa bourse, achetera au marché tout ce qu'il faut pour le repas.

Non, s'écrie Chalin qui n'a pas perdu un mot de tout ce qu'il a entendu, quand on m'offrirait aujourd'hui trois libertés au lieu d'une, on ne viendrait pas à bout de me détourner du dessein de les faire damner, & j'enverrais plutôt les trois libertés au diable. Je vole sur-le-champ déclarer tout à Madame. Je tiens mes deux ennemis, je les prends sur le fait. Si notre maitresse veut faire aujourd'hui son devoir, si elle seconde mes bonnes intentions, notre procès est gagné. Vous verrez des gens ter-

riblement déconcertés : c'eſt un jour de triomphe pour notre parti..... Adieu, Meſſieurs, juſqu'au revoir, je vais faire la cuiſine à ma fantaiſie : le mets qu'un cuiſinier croira bien aſſaiſonné, je le *déſaſſaiſonnerai* pour l'apprêter à mon goût ; ainſi on s'imaginera que le repas avancera beaucoup, & il n'en ſera rien..... Tout ce jargon ſignifie que j'entre là-dedans pour y mettre tout en déſordre.

## ACTE III.

Stalinon arrive avec ſon voiſin Alcéſime qu'il diſpenſe des morales qu'il pourrait avoir la fantaiſie de lui faire ſur l'amour dont il brûle à ſon âge, & qu'il engage à ne s'occuper d'autre choſe que du ſoin de le ſervir, de lui tenir parole, en un mot, de lui laiſſer ſa maiſon libre. Alcéſime y conſent, mais à condition que le bon homme ſe chargera de la nourriture de tous ſes eſclaves mâles & femelles qu'il enverra chez lui. Stalinon accepte & ſe retire au moment où paraît Cléoſtrate qui, inſtruite par Chalin, fait tout le contraire de ce que ſon mari lui a recommandé, & dit en propres termes au voiſin qu'elle n'a beſoin ni de lui, ni de ſa femme.

Alcéſime eſt déſeſpéré de s'être chargé la conſcience d'un crime dont Stalinon ne retirera aucun fruit, & quitte Cléoſtrate qui eſt enchantée de ce

qu'elle vient de faire. Son Vieillard se présente, elle le flatte, le caresse, lui annonce qu'elle ne sait par quel caprice le voisin lui a signifié qu'il ne viendrait pas au mariage, & rentre chez elle dans le dessein de ne rien épargner pour mortifier son joli *Cupidon*. Alcésime revient, la tromperie de Cléostrate se découvre, & l'obligeant voisin va ordonner à sa femme de se rendre chez Stalinon. Celui-ci entend du bruit dans sa maison, & Pardalisque en sort en criant à sa maitresse : Prenez garde, retirez-vous, de peur que dans sa rage elle ne vous perce, elle ne vous porte le coup mortel. Pourquoi ne se jette-t-on pas sur l'épée qu'elle tient ? ne voit-on pas que cette malheureuse fille a l'esprit aliéné ?

Stalinon effrayé interroge la servante qui, après avoir exercé long-tems sa patience, finit par lui faire croire que Casine s'est emparée de deux épées, qu'elle court après tout le monde & qu'elle menace de les passer au travers du corps de celui qui sera assez hardi pour l'épouser, pour entreprendre de passer la nuit avec elle. Stalinon désolé parle de son amour, du mariage d'Olympion, s'égare, dit ce qu'il ne voudrait pas dire, tremble pour sa vie & conjure Pardalisque de faire tous ses efforts pour appaiser Casine avant qu'il rentre chez lui. Elle obéit, & Olympion reparaît : il s'est enyvré au marché, il débite une foule d'impertinences à son

Maître qui oublie ce qu'il vient d'apprendre pour ſonger au feſtin auquel il ſe promet de faire honneur, enfin il inſtruit ſon eſclave de l'accident de Caſine vers laquelle ils ſe rendent tous les deux, mais avec autant de frayeur l'un que l'autre.

## ACTE IV.

### PARDALISQUE.

Non, je ne crois pas que ni les jeux *Néméens*, ni *Olympiens*, puiſſent être auſſi divertiſſans que la Comédie qui ſe donne chez nous aux dépens du Vieux & de ſon Métayer. Toute la maiſon eſt en mouvement. Notre Vieillard crie à plein-goſier après les cuiſiniers. Que ne faites-vous donc vîte, canaille, leur dit-il? que ne vous hâtez-vous de ſervir? il y a une heure que tout devrait être cuit & aſſaiſonné. Quant au beau garçon de Métayer, il va & vient avec ſa couronne, ſa robe blanche & ſes autres parures nuptiales. Les deux Dames machiniſtes ſe ſont enfermées dans une chambre, & vous ne devineriez jamais à quoi elles s'occupent. A métamorphoſer Chalin en jeune fille, pour le mettre à la place de Caſine. Mais elles ſe comportent ſi finiment, que les deux ſoupirans ne ſe défient de rien.

Ce qu'il y a de meilleur, c'eſt que les cuiſiniers qui ſont gagnés, ne ſont pas les moins bons Acteurs

de la farce : ils renverſent les chaudrons, ils laiſſent tomber les plats, ils jettent de l'eau ſur le feu, enfin ils font tout ce qu'il faut pour épuiſer la patience du bon homme & pour le faire mourir de faim. Cléoſtrate & Mirrine feront ravies d'obliger le vieux à ſortir le *ventre vuide*..... Mais on ouvre la porte.

C'eſt Stalinon qui ſort & qui prend le parti de ne manger qu'à la métairie où il accompagnera les nouveaux mariés. Ainſi, Meſdames, ajoute-t-il, faites bonne-chère, divertiſſez-vous bien, que rien ne manque à votre joie. Toute la grace que je te demande, ma petite femme, c'eſt que tu veuilles bien hâter notre départ, afin que nous puiſſions arriver de jour. Après cela, il renvoie Pardaliſque qu'il traite de méchante coquine, & s'entretient avec Olympion qui paraît avec le coſtume d'un marié. Il tombe de beſoin, & avoue franchement que les flèches de l'amour ne lui ont pas fait la moindre égratignure, mais que ſes pauvres entrailles crient famine. Il entonne le cantique nuptial : *O hymen ! ô hyménée ! ô hymen !* Stalinon s'impatiente de ne pas voir arriver ſa belle maitreſſe, & deux ſervantes s'avancent, conduiſant Chalin déguiſé. Ecoutez, lui dit l'une d'elles, écoutez, nouvelle mariée, recevez la dernière inſtruction. Levez doucement les pieds en quittant la maiſon. ( Quand une jeune fille ſortait

ſortait de chez ſon père pour aller trouver ſon époux, ou de la maiſon de celui qui l'avait élevée, on la prenait ſous les bras pour lui faire paſſer le ſeuil de la porte ſans qu'elle y touchât. On uſait de la même précaution lorſqu'elle entrait chez ſon mari. Cette coutume était fondée ſur ce que les Romains croyaient, ainſi que les Grecs, que les ſorciers & les enchanteurs mettaient quelque maléfice ſous la porte, & qu'ils en ſeraient les victimes s'ils avaient le malheur d'en toucher le ſeuil. *Limen tranſire memento*, dit Ovide, *atque alte ſobria ferre pedem.* » Souvenez-vous de vous obſerver en paſſant le ſeuil, & de lever ſagement les pieds bien haut «. )

Faites le chemin en parfaite ſanté, continue la ſervante : vivez plus long-tems que votre mari : portez-vous mieux que lui : ſoyez ſa maitreſſe : commandez, dominez, faites-vous obéir : que votre époux ne vous contrediſe en quoi que ce ſoit : qu'il vous habille, que vous le voliez & le trompiez la nuit comme le jour.

Olympion trouve cette leçon très-déplacée, & les deux ſervantes lui remettent ſa femme en l'exhortant à la ménager, à la traiter avec toute la douceur que mérite une jeune innocente qui n'a nulle expérience.

Olympion & Stalinon s'en approchent, & chacune de leurs careſſes eſt payée d'une gourmade de la part de l'Agnès prétendue. Cette ſcène a été co-

piée tant de fois ſur nos Théâtres, que nous ne croyons pas devoir en dire davantage. Nos Auteurs y ont mis plus de décence que Plaute, mais c'eſt le même fond qu'ils ont dialogué ſelon leur ſujet.

## ACTE V.

### PARDALISQUE.

Nous avons raiſon, Madame : après nous en être donné à cœur-joie dans la bonne-chère, pouvons-nous rien faire de mieux, que de venir prendre notre part de la Comédie nuptiale qui ſe joue là-dedans ?

### MIRRINE.

Par Caſtor ! de ma vie je n'ai tant ri, & je ne crois pas que je rie jamais de ſi bon cœur. J'ai grande envie de ſavoir ce que fait la bru, M. Chalin, avec ſon nouveau mari. Jamais Poète n'a forgé une ruſe, une fraude ſi plaiſante que ce que nous avons exécuté réellement contre Stalinon & ſon complaiſant. Ah ! plût au Ciel que ce vieux libertin revînt de là la face toute meurtrie, toute enſanglantée de coups de poing.... & mon vieux ſcélérat de mari qui ne rougit pas de prêter ſa maiſon &c...

Mirrine exhorte Pardaliſque à reſter avec elle pour lui aider à railler le bon homme quand il re-

viendra, à obſerver ſoigneuſement tout ce qu'il fait, & Pardaliſque s'y emploie toute entière.

Pour comprendre le jeu de cette ſcène, il faut ſe figurer Stalinon, Chalin & Olympion dans un appartement pratiqué ſur le côté, mais viſible aux autres Acteurs & aux Spectateurs. La grandeur des Théâtres anciens prêtait à ces ſortes de ſituations; il eſt facile d'en juger d'après la deſcription que nous en avons donnée.

Olympion ſe préſente & ne ſait comment ſe cacher, comment s'y prendre pour diſſimuler ſa honte & ſon deshonneur. Il a mené la mariée dans la chambre voiſine, il a fait tout ce qu'il a pu pour prévenir le vieillard, & plus il a montré d'ardeur à ſa moitié, plus ſa moitié l'a rebuté. Je veux l'embraſſer, ajoute-t il, & je me ſens piquer par une barbe auſſi rude que celle d'un cochon. Je me mets à genoux, elle m'adreſſe de grands coups de pieds dans l'eſtomach, je me jette hors du lit, elle ſaute ſur moi & me caſſe la mâchoire. Je ſors en ſilence & je m'en viens dans l'équipage où je ſuis, afin que mon rival puiſſe boire dans le même gobelet où j'ai bu.

Cléoſtrate, Mirrine & Pardaliſque ſont enchantées de ce récit, Stalinon arrive, & l'on devine bien qu'il n'a pas été mieux traité que ſon eſclave. Confondu, anéanti, déſolé, il ne ſait quel parti prendre, quelle raiſon alléguer pour ſortir

d'embaras. Il entrevoit que c'eſt Mirrine qui a conduit toute la fourberie, & il croit ne pouvoir mieux faire que de la prier d'intercéder pour lui auprès de ſa femme. Meſſieurs les ſpectateurs! s'écrie-t-il, ſi quelqu'un de vous autres était aſſez genereux pour prendre ma place! elle n'eſt pas agréable, & ſi je retourne au logis, c'en eſt fait de mes pauvres épaules. Cette crainte le tourmente & il veut s'échaper, mais Cléoſtrate le retient, & plaiſanté, bafoué, accablé d'injures par tout ce qui l'environne, il ſe hâte de demander à ſa femme un pardon qu'elle lui accorde, à condition que jamais il ne lui fera la moindre infidélité.

LA TROUPE.

En deux mots, Meſſieurs, nous allons vous apprendre la nouvelle Scène qui va ſe paſſer dans la maiſon. Cette Caſine qui, ſans ſe montrer, a tant fait parler d'elle, ſera reconnue fille d'Alcéſime, & mariée avec Euthynique, fils de Stalinon. A préſent que nous avons tâché de vous bien divertir, tâchez auſſi de paraître bien contens, & réuniſſez-vous pour applaudir. Cette Pièce en effet eut le plus grand ſuccès, & Plaute dit qu'elle effaça toutes les autres, la première fois qu'on la repréſenta. *Hæc cum primum acta eſt, vicit omnes fabulas.*



## LA CISTELAIRE.

UN enfant ſuppoſé fait tout le fond de cette Comédie dont le premier Acte dévelopera le ſujet, & elle doit ſon nom au mot *ciſtellaria* petit panier dans lequel on avait renfermé les jouets de ce même enfant nommé *Silénie*, expoſée en naiſſant, & remiſe dans les mains d'une courtiſanne qui s'en dit la mère pour mieux enchaîner ſon amant que des affaires avaient éloigné d'elle depuis quelques mois.

### ACTE PREMIER.

Silénie eſt liée avec Gymnaſie fille d'une intriguante amie de ſa prétendue mère, elle vient de leur donner à dîner, & le bon vin qu'elles ont bu, échauffe la converſation dans laquelle l'intriguante dévelope ſon caractère abſolument reſſemblant à celui de la Cléærette de l'*Aſinaire*.

Votre mère & moi, dit-elle à Silénie, nous avons embraſſé la libre & voluptueuſe profeſſion de courtiſannes. Vous & Gymnaſie avez eu pour pères des *chercheurs* d'aventure & de bonne fortune. Votre mère & moi, nous avons nourri, élevé chacune la nôtre, & nous n'avons pas manqué de vous apprendre notre métier. Ce n'a pour-

tant pas été par un esprit de débauche, ni pour braver la vertu, que j'ai obligé ma fille à prendre cet état, mais seulement dans la crainte de mourir de faim. Silénie lui répond qu'en ce cas, il aurait mieux valu tâcher de la marier avec quelque honnête homme qui lui aurait donné du bien, & l'intriguante convient qu'elle a raison. Aussi, ajoute-t-elle, pour faire encore mieux & atteindre à la perfection de votre conseil, je la marie tous les jours que Dieu fait, attendu que nous jeûnerions de pain, si elle jeûnait de mari. Qu'elle se conduise toujours de même, & elle conquerra autant de bourses que de cœurs.

GYMNASIE.

Les Dieux le veuillent !

L'INTRIGUANTE.

Dévotion tant que tu voudras. Les Dieux ne peuvent rien sans toi, mon enfant : le principal est de ton côté.

GYMNASIE.

Les Dieux ne se plaindront ni de mon adresse, ni de mon courage, je vous en réponds. Je ferai mon possible pour leur gloire, & j'espère être un bon instrument entre leurs mains. Que dis-tu à cela, ma chère Silénie ? toi que j'aime comme mes yeux ! jamais je ne t'ai vue si triste.

Silénie lui avoue qu'elle a déclaré à sa mère qu'elle ne voulait pas être courtisanne publique, mais qu'elle lui a fait l'aveu de l'amour qu'elle avait pour Alcésimarque, & que cette bonne mère lui a permis de vivre avec lui : je l'adore, ajoute-t-elle en se retournant vers l'Intriguante, & son père veut le marier avec une autre; ma mère qui le sait, m'ordonne de retourner auprès d'elle, & je vous demande en grace de me laisser votre fille pendant trois jours; elle veillera sur ce qui m'appartient.

L'Intriguante y consent, & Silénie recommande à Gymnasie de traiter Alcésimarque avec toute la douceur possible, s'il vient dans sa maison tandis qu'elle n'y sera pas : elles s'éloignent toutes les deux, & l'Intriguante entre en explication avec les spectateurs.

Vous saurez, s'il vous plaît, leur dit-elle, que j'ai enlevé d'une rue, cette fille que vous venez de voir sortir en pleurant, elle aime éperdûment un jeune homme qui est le fils d'un des premiers de Sicyone, & ce jeune homme n'est pas moins épris d'elle, qu'elle l'est de lui. Quand je trouvai cette petite créature, j'en fis présent à Mélénide, ma chère sœur en négoce, qui m'avait priée de lui découvrir un enfant naissant, soit fille, soit garçon, afin qu'elle pût s'en dire la mère, & dès qu'elle eut Silénie, elle ne manqua pas de

tromper ſon amant qui alors était dans les Pays étrangers. Mais la choſe eſt extrêmement ſecrète, & ſi ce n'était vous autres Meſſieurs les ſpectateurs dont pas un ne l'ignore à-préſent, il n'y aurait que mon amie & moi qui le ſaurions : moi qui ai fait le préſent, & mon amie qui l'a reçu.

L'intriguante ſe retire, & par une idée aſſez biſarre, Plaute fait arriver le Dieu *Secours* qui termine l'Acte par le Prologue ſuivant dans lequel il détaille tous les faits néceſſaires à l'intelligence du ſujet. Il eſt aſſez ſingulier que l'Auteur n'ait pas mis cette explication au commencement de ſa pièce, & d'ailleurs nous en revenons toujours à notre premier ſentiment, c'eſt qu'il aurait dû fondre ces mêmes détails dans l'action de ſes ouvrages, & rendre les incidens aſſez clairs pour n'avoir pas beſoin d'expoſer de cette manière, les cauſes qui devaient les produire.

LE SECOURS.

Cette vieille ſorcière qui vient de ſortir, a deux bonnes qualités pour une femme de ſon eſpèce, c'eſt d'être à-la-fois grande *cauſeuſe* & grande *buveuſe*. Sans aucun reſpect pour ma divinité, il a fallu qu'elle jaſe ſur la ſuppoſition de l'enfant, & à peine m'a-t-elle laiſſé le tems d'en parler.

Si elle avait pu ſe taire, je n'aurais pas manqué de vous donner toute l'instruction que vous pouvez

ſouhaiter, & je l'aurais fait beaucoup mieux que cette babillarde-là, car je ſuis le Dieu *Secours*, fort à votre ſervice, fût-ce dans vos lits de mariage. Ecoutez donc de toutes vos oreilles, afin que je puiſſe vous inſtruire à fond du ſujet qui vous raſſemble.

Autrefois on célébrait les *Bachanales* à Sicyone, un Marchand de l'Ile de Lemnes voulut y aſſiſter, & un ſoir qu'il s'était enyvré, il rencontra ſur la place une jeune fille qu'il viola. Le lendemain, dans la crainte d'être condamné à mort, s'il venait à être découvert, il s'en retourna chez lui, & au bout de neuf mois la mère acoucha d'une fille. Cette mère qui n'avait aucune connaiſſance du père de ſon enfant, confia ſon malheur à un eſclave, & le pria d'expoſer quelque part l'innocente victime qu'elle avait miſe au monde : l'eſclave s'acquita de la commiſſion, mais il ſe tint caché, & voyant que cette intriguante-ci emportait le dépôt qu'il venait de mettre dans la rue, il la ſuivit, & ne la quitta qu'après avoir remarqué la maiſon où elle était entrée. C'était celle de Mélénide, qui faiſant paſſer cette fille pour la ſienne, lui donna une aſſez bonne éducation.

Quant au *Lemnien*, il épouſa une voiſine de ſes parentes, elle a eu le bon eſprit de ſe laiſſer mourir, ſon mari l'a pleurée avec des larmes de joie, & à peine a-t-elle été dans l'endroit

où il l'avait souhaitée plus d'une fois, qu'il est revenu ici.

Résolu de s'y établir, il cherche une femme, & par un miracle du sort, il s'unit à celle qu'il avait déshonorée dans son yvresse : de l'instant qu'il en est convaincu, & qu'il sait avoir un enfant, il a recours à l'esclave qui a été chargé de l'exposer, cet esclave s'occupe à découvrir la femme qui l'a emporté, & s'il a le malheur de ne point y réussir, ce ne sera sûrement pas sa faute.

Le *Secours* passe ensuite aux amours de Silénie & d'Alcésimarque, il en fait l'éloge, & plaint le jeune homme du mariage que son père lui ordonne de contracter.

Au reste, Messieurs, ajoute-t-il, je vous souhaite une continuation de bonheur, employez toujours ce courage fondé sur la vertu & par lequel jusqu'à-présent vous avez triomphé de vos ennemis. Cultivez, ménagez sérieusement vos alliances, vos confédérations tant anciennes que nouvelles. Augmentez vos secours selon vos longues prévoyances & vos justes loix. Terrassez, perdez les nations qui osent résister à votre puissance invincible. Faites-vous un trésor de louanges & de couronnes, domptez les Carthaginois, & que ces perfides Africains subissent toutes les peines qu'ils méritent.

## ACTE II.

ALCÉSIMARQUE.

Non, quand j'y réfléchis, je ne puis m'empêcher de croire que c'eſt l'amour qui a inventé les ſupplices & les tourmens parmi les mortels. Mon eſprit eſt dans l'agitation la plus violente, mon cœur eſt dans un déchirement continuel, enfin toutes les ſouffrances des autres amans ne ſont rien en comparaiſon des miennes. On me jette, on me ſecoue, on me tire, on m'arrache, on me brûle, on me tenaille, on m'écorche, on me perce, on m'éguillonne, on me cloue. Malheureux! je ſuis attaché à la roue de l'amour, & la dernière torture que j'y eſſuie en tournant, eſt toujours plus cruelle que la précédente. Il me ſemble que mon ame eſt envelopée d'un gros *nuage* qui la couvre de ténèbres & qui la prive abſolument de ſa lumière naturelle. On s'imagine me voir dans un endroit. Pure folie! erreur groſſière! Ce n'eſt pas moi que l'on voit, c'eſt mon ſpectre, c'eſt mon phantôme!.... Ce que je veux, je ne le veux plus: un inſtant forme & détruit chez moi le même deſſein. C'eſt ainſi que ce turbulent amour épuiſe ſur moi toute ſa force & toute ſa malignité. Il me joue, il me chaſſe, il m'attaque, il fond ſur moi, il m'enlève, il me retient, il m'amorce:

lui échape-t-il quelque faveur à mon égard ? me donne-t-il quelque chose ? il jette la main dessus, me le reprend & rit de tout son cœur. Ce qu'il veut me persuader, il m'en dissuade ; ce qu'il dit n'être point de son sentiment, il me presse de le faire & m'en démontre la facilité. Je navige sur son Océan comme sur une mer orageuse, il n'y donne pas le moindre relâche à mon esprit, & me refusant la consolation de périr, il me tourmente par les naufrages les plus affreux.

Mon père a eu l'inhumanité de me retenir six mortels jours à sa maison de campagne, vrai cachot pour moi. Pendant ce rigoureux intervalle, qu'est-ce que ma maitresse est devenue ? Hélas ! je n'en sais rien. Ce qui n'est que trop vrai, c'est que je ne l'ai pas vue, & six jours sans voir ce qu'on aime ! grands Dieux ! Est-il sur la terre habitable un malheur qui approche de celui-là ?

Il n'est guères possible de peindre le trouble d'un amant avec plus d'énergie, & les Pièces de Plaute sont remplies de morceaux qui prouvent que le cœur humain lui était parfaitement connu : c'est la première étude que doit faire un Ecrivain dramatique. Alcésimarque redemande Silénie à Mélénide, mais il va se marier, il va trahir le serment qu'il avait fait d'épouser sa fille ; & Mélénide lui proteste que jamais elle ne la lui rendra. Alcésimarque est furieux de ce que cette femme le

ſoupçonne capable de manquer à ſa parole, & après avoir pris à témoin toute la famille de Jupiter dont il fait la généalogie, (plaiſanterie ridicule & déplacée dans cette ſcène) après avoir tout employé pour vaincre la réſiſtance de Mélénide, il eſſaie de l'intimider par les ſermens les plus terribles. Oui, dit-il, que tous les Dieux, grands & petits, ne m'accordent jamais la grace d'embraſſer Silénie de mon vivant, ſi je ne tue aujourd'hui vous, votre fille & moi, ſi demain à la pointe du jour, je n'égorge mon père & mon accordée, enfin ſi dans ma troiſième attaque, je ne fais un carnage général. Adieu.

Mélénide ſent qu'il faut uſer de prudence pour contenir cet *enragé*-là, mais à quelque prix que ce ſoit, elle aime encore mieux garder ſa fille que de l'expoſer à être renvoyée par ſon amant qui un jour ne manquera pas de la quitter pour épouſer ſa riche *Lemniène*. Il eſt fâcheux pour l'honneur de Silénie que Mélénide n'ait pas fait cette réflexion avant de la livrer au jeune homme.

L'eſclave Lampadiſque a couru de tous les côtés pour découvrir l'intriguante, il en eſt venu à bout, mais *la fine mouche* a voulu garder ſon ſecret, & il n'a pu la faire parler qu'en faiſant apporter un tonneau de vin.

Phanoſtrate accourt à la voix de l'eſclave, c'eſt

la véritable mère de Silénie, & son cœur est impatient de dévoloper le mystère qui l'intéresse. Lampadisque lui raconte que la femme à laquelle il vient de parler est la même qui a pris l'enfant, mais qu'elle l'a donné à une autre qui doit être actuellement dans les pays étrangers. Ce seul mot rassure Mélénide qui tremble d'être connue, & qui frémit à chaque phrase qu'elle entend : Phanostrate supplie en grace Lampadisque de ne pas quitter l'intriguante d'une minute, & se retire pour recommander à son mari de ne pas s'éloigner. Mélénide interroge l'esclave qui la presse d'aller au fait, parce qu'il n'y a pas un instant à perdre, & convaincue que sa prétendue fille est celle que l'on cherche, que son amie ne manquera pas de l'impliquer dans cette affaire, elle prend le parti d'en arêter les suites, & de remener Silénie à ses parens.

## ACTE III.

Cette Mélénide a tout conté à son élève, & l'invite à suivre ses pas. Il est juste, lui dit-elle, que je vous rende à ceux à qui vous appartenez. Je vous perds avec peine, mais je gagnerai sur moi de vous aimer pour votre bien, & de n'envisager que vos intérêts. Il y a dans cette *cassette* des amusemens d'enfant, la femme de qui je vous ai eue, me les apporta autrefois en vous donnant à moi,

& ces petites nipes vous feront reconnaître plus aisément : prends cette *cassette*, Halisque, & frappe à cette porte que voilà. Prie de ma part que quelqu'un de la famille vienne au plutôt.

Sur un des côtés du Théâtre, Alcésimarque paraît armé d'une épée nue avec laquelle il veut se tuer, mais il ne sait s'il doit frapper à droite ou à gauche : Silénie l'apperçoit, & la frayeur dans l'ame, elle presse Mélénide de s'opposer au projet de son amant. Mélénide court à lui, mais dans le moment même il jette les yeux sur sa maitresse, la prend dans ses bras, & l'enlève en protestant que personne ne sera capable de la lui arracher. Mélénide se flatte de le rejoindre, & disparaît : c'est la seule scène qu'il y ait dans cet acte.

## ACTE IV.

Lampadisque est furieux contre la vieille intriguante, il vient de la revoir, & la scélérate nie tout ce qu'elle a confessé. Phanostrate en est désolée, mais dans le moment même elle apperçoit la *cassette* qu'Halisque a laissé tomber lorsqu'Alcésimarque a enlevé Silénie, elle s'en approche, la considère, & la reconnaît pour celle qui renfermait les jouets de sa fille quand elle fut exposée. Quelle Divinité, s'écrie-t-elle, aura bien voulu se donner la peine de l'apporter devant notre mai-

ſon ? Oui , c'eſt toi , ſainte & divine eſpérance, qui dans le tems même où j'ai beſoin de ton ſecours, es deſcendue tout exprès du ciel pour me procurer ce bonheur !

Haliſque reparaît, & annonce qu'elle eſt perdue ſans reſſource ſi elle ne retrouve la caſſette qu'on lui a confiée, que ſi les Dieux ne lui ſuſcitent un moyen de ſalut, elle n'a qu'à prendre congé du ſoleil & de tout ce qu'il éclaire. Gens de bien & d'honneur, ajoute - t - elle, vous qui voyez mon affliction, noble & vénérable aſſemblée ! ne ſe trouvera - t - il parmi vous perſonne qui ſoit aſſez officieux, aſſez charitable, aſſez humain, pour entrer dans ma cruelle inquiétude ? Rompez ce grand ſilence. Donnez-moi des nouvelles de la *caſſette*. Qui l'a vue ? qui l'a examinée ? qui l'a emportée ? Celui qui s'en eſt ſaiſi, quel chemin a-t-il pris ? eſt-il allé par ici ? a - t - il détourné par-là ? .... Ils ſont là tous à me contempler, & perſonne ne daignerait ouvrir la bouche. Je gage qu'il n'y en a pas un qui dans le fond de l'ame ne ſoit ravi de voir une femme dans la peine &c.

Phanoſtrate & Lampadiſque l'ont écoutée, ils l'abordent, ils la queſtionnent, & d'après ſes réponſes, on entre chez Mélénide où Silénie eſt rendue à ſa véritable mère. Le cinquième acte ne renferme qu'une ſcène, dans laquelle Démiphon eſt inſtruit de ce qui vient de ſe paſſer, & il court embraſſer

embrasser l'enfant qu'il cherchait depuis si long-tems.

LA TROUPE.

N'attendez pas, Messieurs, qu'aucun de ceux qui sont là-dedans, en sorte pour reparaître devant vous. Non, pas un ne rentrera sur la scène. Ils achèveront entr'eux le dénouement de la pièce, après quoi ils quitteront l'habit de théâtre. Cela fait, l'Acteur qui a commis des fautes, sera châtié, celui qui a bien rempli son personnage, sera couronné de pampre, & boira tout son saoul. Quant à vous, illustres Spectateurs, il ne vous reste qu'une chose à faire, c'est d'applaudir, comme vos ancêtres ont toujours fait à la fin des Comédies.

Cette pièce est plus sérieuse que les autres, & il nous semble que Plaute n'a pas tiré grand parti des incidens qu'il y a fait naître : d'ailleurs, que deviennent l'intriguante & sa fille ? Alcésimarque épouse-t-il Silénie ? Est-il forcé d'y renoncer pour s'unir à celle que son père lui destine ? Comment Mélénide se justifie-t-elle de lui avoir livré une fille qui ne lui appartenait pas ? Les panégyristes outrés de Plaute auraient bien de la peine à justifier tous ces défauts.



## *EPIDIQUE.*

PÉRIPHANE Platénien a un fils appellé Stratippocle, qui a pris le parti des armes, & qui aime éperduement Acropoliſtide, courtiſanne Muſicienne; mais cette courtiſanne eſt eſclave, il faut l'acheter, & contraint de partir pour la guerre, Stratippocle charge Epidique de faire jouer tous les reſſorts de ſon eſprit pour trouver de quoi payer la rançon de ſa maitreſſe. Préciſément dans le même tems, Périphane apprend qu'une bâtarde qu'il avait eue, & qui ſe nomme auſſi Acropoliſtide, vient d'être faite priſonnière par les Thébains, il veut la délivrer, & en charge ce même Epidique auquel il remet quarantes *mines*. Mais que fait ce fripon d'eſclave ? Il oblige le fils aux dépens du père, préſente la Muſicienne au dernier, lui fait croire que c'eſt la captive, & le trompe ſi adroitement qu'il la prend pour ſa fille qu'il n'a pas vue depuis long-tems.

Cependant Stratippocle eſt à Thèbes, où parmi les priſonnieres, il trouve une joueuſe d'inſtrumens qui lui cache ſon nom; il en devient amoureux, s'adreſſe à un uſurier qui lui prête de l'argent, & achète ſa nouvelle conquête qui eſt préciſément la vraie Acropoliſtide, fille de ſon père. Mais

l'usurier entend la garder jusqu'à ce qu'il soit remboursé de ses avances, ainsi que de ses intérêts, & en conséquence, il suit Stratippocle à Athènes, où le jeune homme implore une seconde fois le secours d'Epidique. Celui-ci emploie de nouvelles batteries pour duper encore le bon homme, & les moyens dont il se sert, la manière dont il se tire d'embaras au moment où les deux Acropolistides sont reconnues, font tout le sujet de cette Comédie dont nous allons suivre la marche.

## ACTE PREMIER.

Stratippocle est de retour à Athènes où la Scène se passe, & Thesprion, son porteur d'armes, y rencontre Epidique qui lui demande des nouvelles de son Maître. Il n'a point encore été chez son père, il n'ose même y aller, parce que son usurier le tourmente, & qu'avant de paraître, il veut lui payer les quarante *mines* qu'il lui doit pour sa nouvelle emplette : chaque mot étonne & déconcerte Epidique, il maudit l'instant où il a songé à servir Stratippocle, & il renvoie Thesprion, pour réfléchir aux moyens dont il usera pour garantir ses épaules de la grêle de coups qui fondra sur elles lorsque le bon homme decouvrira qu'il l'a trompé. Voilà deux maitresses pour une, voilà le Vieillard qui croit avoir sa fille, & qui n'a qu'une esclave, que faire?

que devenir ? Epidique n'en ſait rien, cependant ſon courage ſe réveille, & tout lui dit de ſoutenir la réputation qu'il s'eſt acquiſe d'être le fourbe le plus adroit de toute la ville. Plein de cette idée, il croit devoir s'aboucher avec Stratippocle, il le voit arriver avec ſon ami Chéribule, & il prend le parti de les écouter un inſtant ſans rien dire.

Stratippocle fait part à Chéribule de ce qui lui eſt arrivé, & lui demande les quarante *mines* dont il a beſoin, mais il eſt lui-même tracaſſé par ſes créanciers, & le jeune homme n'a d'autre reſſource que celle de ſon eſclave qui après lui avoir fait les reproches que mérite ſon inconſtance, lui promet qu'il va tout mettre en œuvre pour le tirer d'embaras. D'ailleurs, il a un puiſſant motif pour ne rien négliger, c'eſt que ſi la ſomme n'eſt pas trouvée avant le coucher du ſoleil, il peut s'attendre à porter ſon dos aux *fouetteurs* dont par expérience il connaît les bras ſouples & nerveux.

## ACTE II.

Le bon homme Périphane déſirerait voir la mère de celle qu'il prend pour ſa fille, & l'épouſer en ſecondes noces; il en convient avec Aphœcide, mais il ajoute qu'il craint ſon fils autant qu'il le reſpecte, & Aphœcide lui fait ſentir que ni ce fils, ni le public ne peuvent trouver mauvais qu'il s'uniſſe à

une femme qui, à la vérité, n'a pas de bien, mais qui est d'une naissance honnête.

Après ce peu de mots, les deux Vieillards se retirent vraisemblablement sur un des côtés du Théâtre, & de manière qu'ils ne voient ni n'entendent Epidique auquel ils laissent le tems d'instruire le Spectateur de tout ce qu'il va faire. C'est un défaut qui se rencontre souvent dans les Comédies de Plaute, & que nos Lecteurs ont dû remarquer.

EPIDIQUE.

St, st, ne dites rien, ayez bon courage & bonne espérance. Je sors sous un présage heureux. Les oiseaux volent à gauche : bel augure. Je suis armé d'un couteau bien pointu & tel qu'il le faut pour *éventrer* la bourse du bon homme. Mais je le vois devant la maison d'Aphœcide. Deux vieux à-la-fois ! quelle capture ! Je vais donc me métamorphoser en sangsue, & je tirerai du sang de ces deux vénérables barbes qui passent pour être les véritables colonnes du Sénat.

Aphœcide conseille à Phériphane de marier son fils le plutôt possible, Périphane trouve cet avis d'autant plus sage qu'on lui a dit que Stratippocle avait une intrigue amoureuse, & l'esclave reprend son monologue dans lequel il finit par s'adresser à tout ce qui l'environne, par demander où il pourra

trouver Périphane qu'il a très-bien vu en arrivant. C'est le Scapin des Fourberies de Molière, qui dans la *scène XI du II acte*, cherche & appelle Géronte à grands cris, pour l'instruire du prétendu malheur arrivé à Léandre. Epidique n'est pas moins adroit que celui-ci, & pour mieux réussir à mettre Périphane de son parti, il lui annonce que tous les Officiers reviennent de l'armée, que toutes les courtisannes vont au devant de leurs amans, que parmi le grand nombre de celles qu'il a vues aux portes de la ville, il a découvert par hasard une Musicienne pour laquelle son fils fait les plus grandes dépenses, qu'il doit l'affranchir incessamment, & qu'il a emprunté d'un usurier de Thèbes une somme destinée à lui acheter sa liberté. Périphane s'écrie qu'il est ruiné, Aphœcide ne sait quels conseils lui donner, & l'adroit Ephédique en profite pour insinuer tout doucement au bon homme de prévenir l'arrivée de Stratippocle en payant lui-même la rançon de la Musicienne qui dès-lors se trouvera obligée de venir se retirer chez lui.

Périphane trouve ce projet excellent, & trop honnête, trop scrupuleux pour ne pas éviter jusqu'au moindre soupçon, le fourbe exhorte sa dupe à remettre entre les mains d'Aphœcide les quarante *mines* que cette affaire doit lui coûter. Il ne veut se charger d'autre chose que d'indiquer celui auquel il faut porter l'argent, & ravi d'avoir un esclave

aussi fidèle, aussi ingénieux que l'est Epidique, Périphane va chercher la somme qui lui est nécessaire pour arrêter le dérèglement de son fils.

EPIDIQUE.

Non, je ne crois pas que dans toute l'Attique il y ait un champ plus fertile & de meilleur rapport que notre vieux Maître. Je l'oblige, quand il me plaît, à ouvrir une armoire bien fermée, bien scellée, & à en tirer autant d'argent que je veux. Mais aussi en cas que le bon homme vienne à découvrir la chose, garre les épaules. Il fera changer les verges en parasites qui me les rongeront jusqu'aux os. Un article m'embarasse, & ce n'est pas sans sujet. Où louerai-je une *flûteuse* pour la supposer au bon homme Aphœcide? Ah! je suis encore sûr de mon fait là-dessus. Le Vieillard m'a ordonné ce matin de lui amener quelque Musicienne pour chanter pendant sa dévotion, je lui obéirai, & j'instruirai la Chanteuse du rôle qu'elle doit jouer avec lui. J'entre pour recevoir les *mines*, & pour aider à ruiner un Maître qui m'estime tant.

Cet acte est charmant d'un bout à l'autre, & la scène d'Epidique avec les deux Vieillards est un chef d'œuvre d'esprit & de comique. Aussi Molière l'a-t-il imitée.

## ACTE III.

La patience échape à Stratippocle, il souffre comme un damné, il ne se possède plus, & assassiné, égorgé, tué par Epidique qui le fait attendre, il voudrait au moins savoir le *oui* ou le *non.* Bien éloigné de le calmer, Chéribule lui avoue qu'il ne conçoit pas comment il peut avoir la moindre confiance dans les promesses de son esclave; mais Stratippocle reçoit mal ses représentations, & le traite de grand inutile qui, malgré tout son bien, n'a pas seulement un écu au service de son meilleur ami. Epidique arrive, & après avoir remis à son maître 10 *mines* au-delà des 40 qu'il lui faut pour s'acquiter avec son usurier, il le prévient qu'il court louer une Musicienne à laquelle il va faire jouer le rôle de la maitresse qu'il lui a supposée, qu'il veut que ce soit Aphœcide lui-même qui la présente à son père, & qu'il va lui donner de si bonnes instructions, que les deux Vieillards croiront effectivement qu'elle vient d'être achetée. Il s'éloigne, Stratippocle va payer sa dette, & Périphane arrive.

PÉRIPHANE.

Il ne suffit pas d'avoir un miroir pour se regarder & pour examiner le beau ou le laid, le bon ou le mauvais de son visage, il en faut un aussi pour l'ame, & dans lequel on puisse se reconnaître par

rapport au bon ſens, à la prudence, à la conduite, au courage, à la vertu. Lorſque dans cette glace intérieure on ſe contemple avec les yeux de la raiſon, on ſe ſouvient de ſa jeuneſſe, & on y fait réflexion. Par exemple moi, je commençais à me fâcher contre mon fils, & j'étais perſuadé qu'il m'avait donné grand ſujet de m'irriter contre lui. Repaſſe tes anciennes années, père déraiſonnable! père injuſte! & tu feras contraint d'avouer qu'à ſon âge tu commettais des actions beaucoup plus criantes que les ſiennes. En vérité, nous ſommes ſouvent fous, nous autres vieillards. Mais voici mon vieux camarade qui vient avec ſa jolie proie.

Aphœcide amène la Muſicienne dont Epidique a parlé, & Périphane ordonne à un eſclave de la faire entrer dans ſa maiſon, mais ſur-tout de ne point la laiſſer aller auprès de ſa fille qui eſt trop honnête pour ſe trouver avec une courtiſanne. Aphœcide fait l'éloge de cette précaution, vante l'adreſſe d'Epidique qui s'y eſt pris ſi finement que cette Joueuſe de flûte n'a ſeulement pas ſoupçonné qu'elle était achetée pour le père de ſon amant, & court au barreau où il doit plaider la cauſe d'un de ſes amis. Périphane s'applaudit du ſuccès de ſon eſclave, & pardonne de bon cœur à ſon fils les petites folies qu'il a faites, lorſqu'il eſt abordé par un ſoldat fanfaron qui ſe dit l'amant de la Muſi-

cienne qu'il vient d'acheter, & qui le presse de la lui céder pour le prix qu'elle lui a coûté.

Il est probable que ce même soldat avait vu quelque part l'une des Acropolistides, qu'il en était devenu amoureux, & que c'est l'une des deux qu'il demande, ce qui n'est pas expliqué dans le Texte. Quoiqu'il en soit, le bon homme imagine qu'il lui parle de la dernière courtisanne qu'Ephédique vient de lui amener, & il la présente au soldat qu'il rend le maître d'en disposer, moyennant soixante *mines ;* mais le soldat ne la reconnaît point pour celle qu'il cherche, & Périphane ne fait que penser de la bonne foi de son esclave que cet inconnu assure devoir être le plus grand des fripons. Oui, ajoute-t-il, en s'en allant, il est constant que celle-ci est supposée, & qu'on l'a mise en la place d'une autre.

Le Vieillard est confondu, mais il veut avoir l'esclave qu'il a payée, & fût-elle au fond des enfers, il trouvera le moyen de l'en tirer.

PÉRIPHANE.

Hola, Musicienne, belle ou laide, c'est de quoi je m'inquiète le moins : approche. Est-ce toi qu'Aphœcide vient d'acheter ? réponds.

LA MUSICIENNE.

Je ne sais seulement pas s'il y a un Aphœcide au monde; c'est la première fois que j'entends ce

nom-là. D'ailleurs je ne ſuis point *achetable*, & qui que ce ſoit n'a eu le pouvoir de me mettre à prix. Sachez qu'il y a plus de cinq ans que je ſuis libre.

PÉRIPHANE.

Si tu dis vrai, que fais-tu donc dans ma maiſon ?

LA MUSICIENNE.

Il m'eſt fort aiſé de vous en inſtruire. On m'a fait venir pour exercer mon métier auprès d'un Vieillard pendant qu'il célébrerait chez lui le Service Divin.

PÉRIPHANE.

Non, je ne crois pas que dans tout Athènes, on puiſſe trouver une plus groſſe dupe que moi.... Mais, dis, connais-tu la Muſicienne Acropoliſtide ?

LA MUSICIENNE.

Je la connais comme je me connais.

PÉRIPHANE.

Où demeure-t-elle ?

LA MUSICIENNE.

Je l'ignore depuis le moment qu'on lui a fait préſent de ſa liberté.

PÉRIPHANE.

De ſa liberté ! Par qui donc a-t-elle été affranchie ? je ſerais bien curieux de le ſavoir.

LA MUSICIENNE.

Par Stratippocle fils de Périphane, qui a eu ce ſoin-là pendant qu'il était à l'armée.

PÉRIPHANE.

O Hercule ! ſi ce que tu me racontes n'eſt pas faux, me voilà ruiné de fond en comble. Le ſcélérat Epidique a vuidé les entrailles de mon tréſor.

LA MUSICIENNE.

On m'en a parlé de même. Au reſte, vous ſuis-je bonne à quelque choſe ?

PÉRIPHANE.

Puiſſes-tu périr de la mort la plus violente & la plus cruelle ! ſors au plutôt, & que je ne te le diſe pas deux fois.

LA MUSICIENNE.

Ne me rendez-vous pas mon luth ?

PÉRIPHANE.

Ni luth, ni flûte, & hâte-toi de t'enfuir.

LA MUSICIENNE.

Je m'en vais, mais tôt ou tard j'aurai mon inſtrument.

Périphane eſt furieux, & rentre en maudiſſant tout-à-la-fois la perfidie de ſon eſclave & la ſotte

crédulité de ſon ami, ce grave Légiſte qui a pour ſentence favorite que *le marteau en ſait plus que l'enclume.*

## ACTE IV.

### PHILIPINE.

Nous ne ſommes malheureux dans la vie qu'autant que nous ſentons notre malheur : toutes les diſgraces du Deſtin ne ſont rien au-dehors, mais quand l'infortune entre dans l'ame, quand elle pénètre le cœur, c'eſt alors qu'on peut ſe dire vraiment miſérable. J'éprouve trop, hélas ! la vérité de ce que j'avance. Pluſieurs maux concourent à-la-fois à jetter mon eſprit dans la douleur & dans l'accablement. Le chagrin & la triſteſſe m'environnent de toute part, la pauvreté me preſſe, & la crainte me tourmente. Je n'ai plus ſur qui aſſeoir mes eſpérances, ſur qui je puiſſe faire aucun fond. Ma fille unique a été priſe par les ennemis, & depuis ce moment, je n'ai point eu de ſes nouvelles.

A ce début, il eſt aiſé de deviner que Philipine eſt la mère de la véritable Acropoliſtide, celle à qui Périphane ravit l'honneur en paſſant par Epidaure, & après quelques *à parte* ſur le doute qu'ils ont de s'être vus autrefois, ils ſe reconnaiſſent tous les deux avec grand plaiſir.

PHILIPINE.

Ah ! le bonheur me revient, puiſque je vous rencontre plein de vie & de ſanté.

PÉRIPHANE.

Donne-moi la main.

PHILIPINE.

De tout mon cœur. Vous tenez une femme contre qui la mauvaiſe fortune s'eſt déchaînée & à qui elle a livré les plus rudes aſſauts..... Votre fille & la mienne..... J'ai eu le malheur de la perdre.

PÉRIPHANE.

Raſſure-toi, ma chère, notre enfant eſt retrouvé, & je l'ai chez moi. Dès que mon eſclave m'eut appris qu'elle était captive, je lui donnai auſſi-tôt de l'argent pour la racheter, & il a rempli ce devoir en fidèle domeſtique, quoiqu'en d'autres choſes, il ſe ſoit conduit en *archi-fripon.*

Philipine brûle de la voir, & Périphane ordonne qu'on la lui amène. Elle arrive, & le Vieillard lui ordonne d'embraſſer ſa mère.

LA MUSICIENNE.

Quelle mère entendez-vous, mon père ?

PÉRIPHANE.

La demande eſt curieuſe. Êtes-vous entrée au monde par plus d'une porte ? avez-vous pluſieurs

mères? J'entends celle que voilà devant vos yeux & qui meurt d'envie de vous revoir.

PHILIPINE.

Quelle eſt donc cette jeune créature à qui vous ordonnez de venir me faire tant de careſſes?

PÉRIPHANE.

Autre plaiſante queſtion! c'eſt votre fille. En avez-vous déja oublié l'image?

PHILIPINE.

C'eſt-là ma fille!

PÉRIPHANE.

C'eſt elle-même.

PHILIPINE.

Allez, Monſieur mon défunt amant, je ne crains pas de vous dire que vous êtes fou. Je ne ſais qui eſt cette perſonne-là, je ne la connais point, & je puis vous jurer que je ne l'ai jamais vue.

PÉRIPHANE.

Juſtes Dieux! comment? je tiens donc chez moi une maiſon de plaiſir, j'y nourris des filles inconnues, & je proſtitue ſomme ſur ſomme pour faire ce noble exercice! Mais toi qui m'appelles ton père, te voilà comme une idole, comme une ſtatue, comme une ſouche, tu ne dis rien!

LA MUSICIENNE.

Que voulez-vous que je dise ?

PÉRIPHANE.

Tu vois que cette femme-là se défend tant qu'elle peut d'être ta mère.

LA MUSICIENNE.

Qu'elle le soit, si elle veut ; il faut toujours malgré elle & malgré ses dents, que je sois la fille de ma mère : au reste, si elle ne veut pas convenir qu'elle m'a mise au monde, il n'est pas juste de le lui faire confesser de force.

PÉRIPHANE.

Mais encore une fois, pourquoi m'appellais-tu ton père ?

LA MUSICIENNE.

Ce n'est nullement ma faute, & vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Quand vous me donnez le doux nom de fille, dois-je vous refuser le tendre titre de père ? Si cette femme-là voulait aussi m'appeller sa fille, je l'appellerais aussi-tôt ma mère ; elle s'en défend, donc vous devez crôire qu'elle ne m'a ni conçue, ni nourrie, ni portée. Mais enfin je suis fort innocente dans ce mystère-là. J'ai dit ce qu'on m'avait enseigné, j'ai mis ma leçon en pratique, & je ne crains point de nommer mon Maître : Epidique est mon Docteur.

PÉRIPHANE.

PÉRIPHANE.

Je ſuis abîmé.

LA MUSICIENNE.

Trouvez-vous que j'aie commis quelque faute en tout cela ?

PÉRIPHANE.

Tais toi, bête ſcélérate ! ſi jamais je t'entends m'appeller ton père, par Hercule ! je t'étranglerai de mes deux mains.

LA MUSICIENNE.

Oh ! je me garderai bien de vous paterniſer davantage. Quand vous jugerez à propos d'être mon père, ſoyez-le ; quand le cœur ne vous en dira point, ne le ſoyez plus : les volontés ſont libres.

Philipine ne peut revenir de la ſottiſe que Périphane a faite de croire Epidique, d'imaginer ſur ſa parole, que cette fille était vraiment la ſienne, & d'après ce qu'elle a entendu dire qu'Acropoliſtide a été rachetée par un jeune homme, le Vieillard la ſupplie de calmer ſon chagrin auquel il trouvera le rèmède avant la fin du jour. Compte ſur ma promeſſe, lui dit-il, va là dedans & garde bien cette *Circé.* Toute affaire ceſſante, je veux m'occuper uniquement à chercher mon pendard

d'esclave, & si je le tiens une fois, bien fin qui l'ôtera de mes mains.

## ACTE V.

L'usurier ne vient point chercher son argent, il n'amène point la fille, & Stratippocle ne peut concevoir la raison de ce retard sur lequel il raisonne, lorsqu'il voit arriver Epidique. Ce fourbe a vu Périphane qui achetait des lanières ou courroies de cuir, Aphœcide qui lui aidait à les choisir, il en soupçonne l'emploi, & quelque secours que son Maître lui promette, il est persuadé que ses épaules vont passer un mauvais moment.

L'usurier paraît avec l'esclave, Stratippocle va chercher la somme convenue, & pendant le peu de tems qu'il est absent, Epidique reconnait cette même esclave pour la fille de Périphane & de Philipine. Stratippocle revient avec les quarante *mines*, & à peine les a-t-il comptées, qu'on lui apprend qu'il trouve une sœur dans celle dont il voulait faire sa maitresse. Il la conduit chez son père, & le fripon d'Epidique attend de pied-ferme les deux Vieillards qui ne tardent pas à paraître, bien résolus, comme on l'imagine, de punir sévèrement le coquin qui les a joués. Mais où courir ? où le trouver ?

Où me trouver, dit-il ? me voici..... Ai-je

pris la fuite ? me suis-je absenté de votre maison ? ai-je évité vos yeux ? Ne vous imaginez pas que je me présente devant vous en homme qui se repent, qui a peur & qui crie miséricorde. Avez-vous envie de me lier, de me garoter ? Contentez-vous, tenez, voilà mes mains : je sais que vous avez de belles & bonnes lanières. Je vous les ai vues acheter : liez, liez-donc, je vous en défie.

PÉRIPHANE.

En vérité, cet impudent-là vient encore ici de lui-même, comme pour me faire un procès.

Le Vieillard lui ordonne de répondre sans les menotes, Epidique veut qu'on les lui mette, sans quoi il ne dira rien, & de l'instant qu'il est garoté, il permet à son Juge de l'interroger.

PÉRIPHANE.

Impudent ! comment n'as-tu pas craint de m'avancer que la créature achetée depuis trois jours est ma fille ?

EPIDIQUE.

C'était mon plaisir.

PÉRIPHANE.

Comment ?

EPIDIQUE.

Sans doute : gagez contre moi que ce n'est pas votre fille.

PÉRIPHANE.

Sa mère, ſa propre mère aſſure qu'elle ne la connaît pas.

EPIDIQUE.

Si donc elle n'eſt pas fille de ſa mère, mettez un talent contre ma pièce.

PÉRIPHANE.

Je ſuis sûr qu'il y a dans tout cela de l'équivoque & de la tromperie, mais enfin qui eſt cette aventurière-là ?

EPIDIQUE.

C'eſt la maitreſſe de votre fils, afin que vous n'ignoriez rien.

PÉRIPHANE.

Ne t'ai-je pas donné trente *mines* pour racheter ma fille ?

EPIDIQUE.

Oui, & de cet argent-là, j'ai eu celle que Stratippocle aimait.

PÉRIPHANE.

Mais quel autre tour de friponnerie m'as-tu joué touchant cette Muſicienne à gages ?... Qu'as-tu fait de la ſomme que je t'ai donnée pour elle ?

EPIDIQUE.

Je veux bien vous le dire : je l'ai remiſe à un

homme qui n'eſt ni méchant, ni trop bon.....
C'eſt le Seigneur Stratippocle votre fils unique.

PÉRIPHANE.

Qui te l'a permis ?

EPIDIQUE.

Telle était ma volonté.... Entrez là-dedans, & vous verrez ce que je mérite.

Périphane cède aux inſtances d'Epidique dont il ne conçoit ni l'impudence, ni la tranquillité, & tandis qu'il eſt allé dans ſa maiſon, l'eſclave inſtruit Aphœcide qu'il va y trouver ſa véritable fille. Périphane revient, & perſuadé qu'il doit ſon bonheur aux ſoins d'Epidique, il ſe hâte de lui ôter ſes menotes, mais Epidique exige, non-ſeulement que le Vieillard lui donne des rentes & ſa liberté, mais qu'il lui demande pardon & lui faſſe une réparation authentique.

PÉRIPHANE.

Allons donc, puiſqu'il faut en paſſer par-là. Comment dirai-je ? Epidique, je vous prie de me faire miſéricorde, ſi par ma faute je vous ai offenſé en quelque choſe ſans le ſavoir. Agréez la liberté pour ſatisfaction, & ſoyez aſſez généreux pour permettre que je vous délie les mains.

EPIDIQUE.

Si je vous accorde votre pardon, c'eſt malgré

moi. La néceſſité me l'arrache : voilà mes mains ; faites ce qu'il vous plaira.

LA TROUPE.

Vous venez de voir un eſclave qui a trouvé le ſecret de ſe faire affranchir par ſa ſcélérateſſe : applaudiſſez, Meſſieurs, & allez-vous-en pleins de ſanté.

Plaute regardait cette Pièce comme une des meilleures qu'il eût faites, & il avoue dans les *Bacchides* qu'il aime ſon Epidique comme lui-même. Pluſieurs Auteurs ont été de ſon avis, & ſans parler de l'intrigue qui eſt conduite avec chaleur, l'Ouvrage entier eſt ſemé d'excellentes plaiſanteries. Mais le plus brillant de tous les perſonnages, c'eſt celui d'Epidique, & l'intrépidité avec laquelle il joue les deux Vieillards, la fineſſe qu'il met dans ſes fourberies, le ſang-froid avec lequel il s'expoſe à la baſtonnade, rendent ſon caractère abſolument original. L'embaras, les cris, les menaces, rien n'altère ſa gaîté, & preſſé par ſon maître d'examiner combien ſon eſclave eſt belle depuis les pieds juſqu'à la tête, il en prend occaſion de plaiſanter ſur les coups de verges qu'il eſt au moment de recevoir. Par votre rhétorique amoureuſe, lui dit-il, vous me faites voir combien j'aurai la peau belle lorſque mon Apelle & mon Zeuxis lui auront donné le coloris avec des

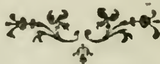
pinceaux d'orme. C'eſt ainſi qu'il déſigne les *Fouetteurs*, & le nom des deux Artiſtes auxquels il les compare, nous rappelle quelques anecdotes dont peu d'Ecrivains ont fait uſage.

Apelle de l'Ile de Cô, fut un des plus célèbres Peintres de l'antiquité, & pluſieurs de ſes tableaux paſsèrent pour des chefs-d'œuvres. Un jour, il fut accuſé par un de ſes confrères, jaloux de ſa gloire, d'avoir conjuré contre le Roi Ptolomée, d'avoir cauſé la révolte de Tyr, ainſi que la priſe de Péluſe, & arêté par ordre du Monarque, appliqué à la queſtion, il aurait eu la tête tranchée, s'il n'avait été déchargé par un des complices du crime qu'on lui imputait. Mais trop fier pour ne pas ſe venger, il peint un Souverain portant des oreilles telles que l'on en donne à Midas, aſſis ſur un trône entre le Soupçon & l'Ignorance, recevant la Calomnie qui s'avance vers lui le viſage en feu, tenant de la main droite un flambeau allumé, & de la gauche, traînant un jeune innocent par les cheveux. La Fraude & l'Artifice la parent pour la rendre plus agréable, l'Envie la précède, & après elle vient le Repentir : il eſt repréſenté par une Dame vêtue de deuil, & qui honteuſe & chagrine, tourne la tête vers la Vérité.

Zeuxis, autre Peintre auſſi célèbre qu'Apelle, avait gagné des richeſſes immenſes, & un jour, ſelon Pline, il parut aux jeux Olympiques avec un

manteau ſur lequel ſon nom était écrit en lettres d'or. Parvenu à ce dégré d'opulence, il ne vendait plus ſes ouvrages, mais il les donnait, en diſant qu'il ne pouvait y mettre un prix égal à leur valeur. Avant cela, il en faiſait payer la vue, & il fallait de l'argent comptant pour être admis à conſidérer ſon Hélène qui, d'après cela, fut appellée *Hélène la Courtiſanne.* L'hiſtoire de ce portrait eſt aſſez ſingulière, & mérite d'être racontée.

Les Crotoniens avaient propoſé beaucoup d'argent à Zeuxis pour venir compoſer chez eux quelques tableaux dont ils voulaient orner le Temple de Junon. Zeuxis y conſentit, annonça qu'il peindrait Hélène, & demanda qu'on lui fît voir les plus belles filles de la ville. On le conduiſit au lieu d'exercice où les jeunes gens paraiſſaient nuds, il en admira pluſieurs, & on lui dit qu'il pourrait faire le choix qui lui conviendrait, parce que l'on avait les ſœurs de ces garçons. De ce moment, elles reçurent ordre de ſe raſſembler dans le même endroit, & elles y prodiguèrent la vue de tous leurs appas à Zeuxis qui en garda cinq d'après leſquelles il fit le portrait d'Hélène.



# LES BACCHIDES.

## PROLOGUE.

SILÈNE.

Ecoutez, je vous prie, Meſſieurs, & favoriſez-moi de votre attention pendant que j'expliquerai le nom & le ſujet de cette Comédie *Stataire*, ou paiſible. (*Voy. Tome V, Part. I, pag.* 75.) Vous ne pouvez ſans vous rendre coupables du crime affreux de lèze-majeſté Divine, vous ne pouvez, dis-je, vous refuſer le ſilence à un Dieu qui vous ordonne de taire..... Je ſuis le père nourricier de Bachus qui a conquis ſon empire avec une armée de femmes, & c'eſt par mes conſeils qu'il a fait cette foule de belles actions qui l'ont couvert de gloire. Jamais il ne s'oppoſe à ce que je déſire, & moi de mon côté, je me prête à tout ce qui lui plaît..... Les Comédiens m'ont donné le ſurnom d'*Aſibide*, parce que je ſuis un vieux immortel, & que pour ſoutenir ma vénérable vieilleſſe, j'ai un âne bâté qui me ſert de voiture ordinaire. A préſent que vous avez l'honneur de me connaître, apprenez ce que c'eſt que le ſpectacle d'aujourd'hui, & par-là vous devinerez le motif de mon voyage.

Le Poète Philémon, Grec de naiſſance, compoſa

autrefois cette Pièce dans la langue de ſon pays, & la nomma les *Evantides*. Plaute en a changé le titre, il l'appelle les *Bacchides*, & d'après cela, Meſſieurs, vous ne devez plus être étonnés de me voir ici. Mon fils vous envoie un échantillon de ſes Prêtreſſes, & il eſt naturel que je vous les préſente, moi qui tiens le ſecond rang dans ſon culte, qui ſuis après lui le plus grand & le plus reſpectable des buveurs.

Ces deux Prêtreſſes ou *Bacchantes* ſont Samiennes, & parfaitement belles. Une même couche les a miſes au monde, & par conſéquent, elles ont les mêmes engendreurs, du moins la même mère, enfin elles ſont jumelles, mais jumelles ſi reſſemblantes, que le lait ne reſſemble pas mieux au lait, ni l'eau à ce qui s'appelle eau...... Vous ſavez tous ce que c'eſt que le pays de Samos, puiſque par votre ambition, par votre prudence, & par votre valeur invincible, vos armées ſe ſont ouvert le paſſage des mers, des terres, des montagnes & des îles. Dans Samos donc, une femme nommée Soſtrate, épouſe de Diroclé ſurnommé Pirgotèle, acoucha de ces deux filles à-la fois, & les parens qui étaient initiés aux ſacrés myſtères de Bachus, jugèrent à propos de les appeller *Baçchides*.

De ces deux belles, l'une eſt menée en Crète par un guerrier, & l'autre s'embarque pour Athè-

nes. Mnefiloche, fils de Nicobule, voit cette dernière, il en devient amoureux, & il en eft aimé, mais fon père l'envoie à Ephèfe pour y toucher de l'argent qui lui eft dû, & il y refte deux ans. Il y apprend que fa maitreffe eft partie avec un foldat dont elle demeurera l'efclave, à moins qu'elle ne lui donne deux cens *Philippes* pour fa délivrance, & d'Ephèfe, il écrit à fon intime ami Piftoclère de faire toutes les recherches poffibles pour lui retrouver la beauté qu'il aime. Sur ces entrefaites les deux fœurs reviennent à Athènes, Piftoclère les découvre, l'une d'elles le met dans fes filets, & l'autre attend Mnéfiloche. Celui-ci ne fait pas qu'il y a une feconde *Bacchide*, revient dans fa patrie, fe croit trompé par fon ami & par fa maîtreffe, rend à fon père l'argent que l'efclave Chrifale lui avait confeillé de garder pour la racheter, apprend que Piftoclère ne l'a point trahi, fe défole, & fort d'embaras par les intrigues de ce même Chrifale qui égale Epidique en fourberie & en intrépidité.

## ACTE PREMIER.

Piftoclère qui eft encore trop jeune pour avoir aimé, ne fait à quoi il doit attribuer le trouble qu'il éprouve depuis qu'il a vu les *Bacchides*; Lide lui fait voir le danger qu'il court, & ce vieux péda-

gogue qui ſe croit toujours en droit de le ſuivre, fait tous ſes efforts pour détourner ſon Elève d'aller échouer à un écueil contre lequel ſon vaiſſeau ne manquera pas de ſe briſer : Piſtoclère ne trouve pas cette morale de ſon goût, apperçoit les *Bacchides*, vole à elles, réſiſte pendant quelques momens aux ſéductions de celle dont il a fait choix, s'engage à trouver l'argent néceſſaire pour délivrer la ſœur des perſécutions de ſon guerrier, & court acheter de quoi les régaler toutes les deux : elles rentrent enchantées de ce qu'elles viennent de faire, Piſtoclère reparaît avec la proviſion, & en homme décidé, il impoſe ſilence à Lide que nous ne pouvons mieux comparer qu'au pédant du *Grondeur.*

## ACTE II.

Chriſale ſalue la patrie de ſes maîtres, dont il eſt abſent depuis deux ans, & la félicite de l'honneur qu'elle a de le revoir. Il en dit autant au Dieu Apollon, mais il le prie de le cacher ſi bien que le bon homme Nicobule ne l'apperçoive pas avant qu'il ait parlé à Piſtoclère. Celui-ci ſe préſente, Chriſale lui remet la lettre de Mnéſiloche, & apprend avec le plus grand plaiſir que ſa maitreſſe eſt retrouvée. Le guerrier, aux deux cens *Philippes*, eſt un peu inquiétant pour Piſtoclère, mais Chriſale ſe charge de tout, & ſa dupe arrive,

c'eſt Nicobule, à la vue duquel il renvoie l'ami de ſon maître.

Le Vieillard va au pirée pour voir s'il n'eſt point arrivé quelque vaiſſeau marchand qui puiſſe lui donner des nouvelles de ſon fils, il en eſt inquiet, & le fripon d'eſclave l'aborde en ſe diſant à lui-même : j'en vais faire un mouton de Phryxus, & je tondrai ſa toiſon d'or juſqu'à la peau vive.

Nicobule eſt enchanté de le revoir, & ſur-tout d'apprendre que ſon fils eſt de retour : mais ma ſomme d'or, ajoute-t-il, l'a-t-il retirée des mains d'Archidémis, mon ancien hôte ? Archidémis, lui répond Chriſale, c'eſt me déchirer le cœur que de prononcer le nom de cet homme-là. — Comment ? — Il a nié la dette, & il a fallu la lui faire rendre par autorité de Juſtice.

Nicobule eſt confondu, & le fourbe part de là pour lui dire que ſon fils s'eſt hâté de s'embarquer avec ſon argent, mais que le traître l'a fait épier par des corſaires, que Mnéſiloche a été obligé de rentrer dans le port, & que pour mettre ſa richeſſe à couvert, il l'a confiée au Prêtre du Temple de Diane : le vieillard ajoute foi à toute cette hiſtoire, & ſe plaint beaucoup de l'obligation dans laquelle il ſe trouve d'aller lui-même à Ephèſe. D'ailleurs ſon or ne lui paraît pas trop en ſûreté chez ce Prêtre, la ſcélérateſſe ſe gliſſe par-tout ſelon lui, &

il ſort dans l'intention de faire ce maudit voyage le plutôt poſſible.

CHRISALE.

Notre bon homme en a une bonne charge : en vérité c'eſt conſcience, car il porte au delà de ſes forces.... Les Dieux ſavent ſi pendant ſon abſence nous allons nous amuſer ! ſi ſon fils va s'en donner avec ſa maitreſſe : mais quand le père reviendra ! quand il ſaura que nous dépenſons ici l'argent qu'il va chercher à Ephèſe ! par Hercule, il n'y fera pas bon pour moi. Eh bien je fuirai, & ſi on me reprend, je ruinerai le vieillard en verges, j'épuiſerai ſon courage en recevant ſes coups, & s'il a du bois à la campagne pour me fouéter, j'ai au logis des épaules pour être écorchées.

## ACTE III.

Lide vient frapper à la porte des *Bacchides*, & demande à grands cris qu'on lui rende ſon Elève qui avec des ſcélérates de leur eſpèce, couvre de deshonneur, lui, ſon père & ſon vénérable précepteur. Mnéſiloche paraît, s'applaudit de la vigilance de Piſtoclère qui lui a retrouvé ſa maitreſſe, & ſe promet de récompenſer l'attachement de Chriſale qui dans toutes les occaſions s'eſt ſacrifié pour le rendre heureux. Il apperçoit Lide qui ſe promène avec Philoxène, le père de ſon ami, &

il s'arête pour les obſerver. Lide ſe plaint de la foibleſſe des parens, du mépris que les enfans ont pour leurs pédagogues, du changement & de la corruption des mœurs de la jeuneſſe, des excès auxquels elle ſe porte quand elle ſecoue le joug de ſes maîtres, & enfin de la conduite de Piſtoclère dont il peint le libertinage.

Mnéſiloche eſt fâché de voir que l'on accuſe ſon ami d'avoir une maitreſſe, tandis qu'il n'a découvert ſa *Bacchide* que pour la lui garder, & abordé par le Pédant qui fait ſon éloge aux dépens de ſon Elève, il lui répond que Piſtoclère n'eſt pas condamnable. Où demeure cette femme-là, lui dit-il?

LIDE.

Ici proche.

MNÉSILOCHE.

De quel pays eſt-elle?

LIDE.

De Samos.

MNÉSILOCHE.

Comment la nomme-t-on?

LIDE.

Bacchis.

MNÉSILOCHE.

Tu es dans l'erreur. Piſtoclère eſt innocent, & ce qu'il en fait, ce n'eſt que pour obliger un ami

qui l'a chargé de cette affaire. Mais pour de l'amour, il n'en a point.

LIDE.

Et pour obliger un ami dans ce négoce là, il faut que M. le Procureur pouſſe la diligence, l'aſſiduité, l'exactitude juſqu'à faire le *repreſentant* dans tous les points, qu'il prenne Bacchis ſur ſes genoux, qu'il la preſſe, la careſſe &c.

Lide n'obmet rien dans ſa deſcription, & n'y ménage pas plus ſes idées que ſes expreſſions : Mnéſiloche en eſt anéanti, & Philoxène qui eſt fort éloigné d'avoir la ſévérité du Précepteur, engage le jeune homme à faire ſes efforts pour retirer ſon fils de l'abîme dans lequel il ſe précipite. Il pardonne aux jeunes gens l'amour & ſes plaiſirs, mais il craint que Piſtoclère n'en abuſe. Lide voudrait être de moitié dans la correction, mais le père lui impoſe ſilence, & en laiſſe tout le ſoin à Mnéſiloche qui convaincu de la perfidie de ſon ami, va rendre à Nicobule l'argent qu'il deſtinait à délivrer ſa maitreſſe.

De retour au bout d'un inſtant, il revient, trouve Piſtoclère qui l'inſtruit de l'exiſtence des deux ſœurs, & fâché de l'injure qu'il a faite à ſon ami, déſolé de ſe trouver ſans reſſources, il ſe laiſſe conduire chez l'objet de ſa paſſion.

ACTE

# ACTE IV.

Le parasite du guerrier vient de sa part sommer l'une des Bacchides, ou de partir avec lui, ou de lui payer les deux cens *philippes*, & Pistoclère qui se présente pour lui répondre, le charge de dire à son maître que Bacchis n'ira point. Le parasite sort très-mécontent de la réception qu'on lui a faite, & Mnésiloche qui arrive n'en est que plus inquiet sur son sort. Il n'a d'espoir que dans l'adresse de Chrisale qui n'est point instruit que l'argent a été rendu à Nicobule, & qui, après avoir querellé son maître de la sottise qu'il a faite, imagine un nouveau stratagême pour tromper le vieillard. A peine y a-t-il rêvé qu'il demande tout ce qu'il faut pour écrire & fermer une lettre : une aiguille, de la cire, des tablettes & du lin.

Ces tablettes étaient d'un bois parfaitement uni, & enduit d'une cire très-légère, au moyen de laquelle on formait des lettres avec un stilet de fer. Ce stilet était fait comme les aiguilles dont nous nous servons pour écrire sur nos souvenirs dont le papier ressemble aux morceaux de bois que l'on employait alors au même usage. On les enfermait ensuite entre deux autres tablettes plus solides, on les entourait de lin, après quoi, on les assujettissait avec une cire plus forte que la première & sur laquelle on imprimait le cachet.

Mnésiloche obéit à Chrisale, & Chrisale lui dicte la lettre suivante. » *Monsieur & très-honoré père, j'ai l'honneur de vous donner avis que Chrisale ne cesse de me gronder, de m'injurier de ce que je vous ai rendu le dépôt d'or tout entier, & que je ne vous en ai pas volé la meilleure partie. Je vous avertis donc de vous bien tenir sur vos gardes contre ce coquin là. Il se prépare à vous friponner, & il a même déclaré que l'on pouvait regarder cela comme une chose faite. Son intention, à ce qu'il m'a dit, est de me donner cet argent là pour acheter les faveurs des courtisannes, ainsi veillez attentivement sur ses démarches, & gardez-le chez vous si bien lié, qu'il ne puisse vous échaper:* muni de cette lettre que ce fourbe se charge de porter lui-même à Nicobule, Chrisale ordonne aux deux jeunes gens d'entrer chez les *Bacchides*, de faire dresser les lits de table, de s'y coucher à côté d'elles, & de s'y bien divertir en attendant les *espèces* qui ne manqueront pas d'arriver.

Mnésiloche n'est pas plutôt rentré, que l'on voit paraître le vieillard qui se souvient toujours de la fourberie de Chrisale, & qui certainement l'en aurait puni si sa grace ne lui avait été demandée par son fils auquel il veut complaire en tout. Chrisale avance & remet la lettre, Nicobule jette les yeux dessus, rentre un instant & revient avec un esclave auquel il ordonne de lier les mains de

Chrisale. Celui-ci feint d'ignorer pourquoi, il en demande la cause, & s'écrie d'un air pénétré.

Oh simple & imprudent vieillard! on vous trahit, on vous vend, & vous n'en avez pas le moindre doute.... Tenez, voyez si votre fils avait raison de vouloir se débarasser de moi : il le lui montre à table à côté de Bacchis qu'il a grande envie de lui faire prendre, non pour une courtisanne, mais pour une femme, & au moment même, il est favorisé dans son projet par le guerrier Cléomaque qui arrive en murmurant contre un certain Mnésiloche qu'il ne connaît pas, & auquel il jure d'arracher les entrailles, s'il ne lui rend pas celle qui lui appartient. Ses menaces réitérées, les propos de Chrisale, tout persuade le vieillard que ce guerrier est en effet l'époux de Bacchis, & son premier soin est de faire délier l'Esclave qu'il consulte sur les moyens qu'il emploira pour tirer son fils d'une affaire aussi dangereuse. Cléomaque proteste qu'il n'y a qu'une seule porte pour échaper, c'est de lui compter sur-le-champ deux cens *philippes*, le bon homme s'y engage, & Chrisale le débarasse du guerrier auquel il persuade que Mnésiloche n'est point avec sa femme. Nicobule enchanté le prie de voir son fils & de le sermoner comme il faut, l'esclave le lui promet, & le bon homme s'éloigne pour quelques instans pendant lesquels le fourbe se désignant sous le nom d'Ulysse, compare toute sa

manœuvre à celles que les Grecs employèrent pour s'emparer des murs de Troie. Cependant il lui faut encore deux cens *philippes*, & pour les avoir il a eu ſoin de ſe précautionner d'une ſeconde lettre qu'il remet encore à Nicobule auquel il fait entendre que ſon fils eſt très-repentant de ſa faute, mais que ſans argent il ne peut ſortir d'embaras. Nicobule ſe laiſſe attendrir, & va chercher les quatre cens *philippes*.

CHRISALE.

On pille, on brûle Troie, & les Généraux Grecs ſont acharnés ſur cette ville célèbre : ils s'agitent pour la détruire & pour l'exterminer. Je ſavais, il y a long-tems, que le Ciel m'avait formé pour dompter & pour vaincre la fière Pérgame. Par Pollux! quiconque s'offrira de gager contre moi que je mérite d'être ſupplicié, je me garderai bien d'accepter la gageure, tant je cauſe ici de trouble & de déſordre. Mais la porte fait du bruit, c'eſt ſans doute le butin que l'on apporte, chut, il faut ſe taire.

NICOBULE.

Prends cet or là, Chriſale, porte-le à mon fils, & moi j'irai payer le guerrier qui m'attend ſur la grande place.

CHRISALE.

Ma foi, Monſieur, je n'en ferai rien. Vous

n'avez, s'il vous plait, qu'à chercher un autre porteur.

NICOBULE.

Prends cet or là, te dis-je, tu m'importunes.

CHRISALE.

Non assurément, je ne le prendrai pas.

NICOBULE.

Mais je t'en prie.

CHRISALE.

Ne vous imaginez pas, Monsieur, que ce soit par grimace. Je vous dis naturellement la chose comme elle est.

NICOBULE.

Tu me fais perdre le tems & la patience.

CHRISALE.

Je vous le répete : je ne veux point que l'or me soit confié, ni l'avoir à ma disposition, ou bien donnez-moi quelqu'un pour m'accompagner & pour m'observer.

NICOBULE.

Ah ! tu es insurportable.

CHRISALE.

Donnez donc, Monsieur, puisqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre.

Nicobule court à la place, Chrisale va porter l'argent à son maître, & Philoxène avance en ruminant sur la conduite de son fils qu'il ne veut pas empêcher d'avoir une maitresse, mais auquel il croit devoir conseiller de mettre quelques bornes dans ses plaisirs. Il a toujours la même confiance dans la promesse de Mnésiloche, & il espère qu'il aura moralisé Pistoclère.

NICOBULE, *revenant.*

Qu'on rassemble de toutes parts les lourdauts, les stupides, les fats, les sots, les hébêtés, les enfans; qu'on mette en un tas tous les fous qui sont sur la terre, tous ceux qui ont existé & tous ceux qui existeront, je les surpasse de beaucoup en ignorance & en bêtise : en un mot, il faut que je sois l'esprit le plus épais & le plus bouché qu'il y ait dans le genre-humain..... J'ai honte de moi, je ne puis plus me souffrir. Un homme de mon âge & de mon expérience, joué, moqué, fourbé deux fois de suite!.... Chrisale m'a coupé, haché, déchiré, Chrisale m'a dépouillé, m'a écorché..... Je ne saurais trouver de terme assez fort pour exprimer le mal qu'il m'a fait..... Celle que ce pendard me disait être la femme du guerrier, n'est que sa concubine, & l'or que j'ai eu le malheur de lui promettre, faisait le reste de la somme avancée pour le louage de cette coquine. Voilà ce

qu'il m'eſt impoſſible de digérer. Une plus groſſe perte, en toute autre occaſion, ne me paraîtrait preſque rien.

Philoxène l'aborde, la converſation s'engage, & les deux vieillards prennent le parti d'aller eux-mêmes retirer leurs enfans du libertinage dans lequel ils ſont plongés.

## ACTE V.

Nicobule frappe à la porte des *Bacchides* & les menace de la faire enfoncer, ſi elles ne l'ouvrent ſur-le-champ : elles ſe préſentent.

BACCHIS.

Ah ! ah ! que veut dire cela ? qui nous amène ici ces moutons d'un ſi beau blanc ? qui a pu les chaſſer devant notre maiſon ?

NICOBULE.

Voyez ces *peſtes*. Elles nous appellent des brebis.

LA SŒUR.

Vraiſemblablement leur berger s'eſt endormi, ces pauvres bêtes ſe feront ſéparées du troupeau, & le haſard les aura conduites de ce côté-ci. . . . . . En vérité, toutes les deux ſont tondues fort proprement, & par Pollux ! celle-ci (en montrant Nicobule) l'a été deux fois aujourd'hui.

La plaiſanterie continue, & trop aguerries pour s'effrayer de la colère de Nicobule qui leur adreſſe la parole, elles ſe chargent mutuellement de ſéduire les deux vieillards au point de les emmener chez elles. Philoxène ſe rend le premier, Nicobule lui en fait les reproches les plus vifs, mais inſenſiblement ſa tête s'égare, l'amour en triomphe, & les *Bacchides* entraînent les deux imbéciles qui vont partager l'yvreſſe & le dérèglement de leurs enfans.

LA TROUPE.

Si ces Vieillards n'avaient pas été débauchés dans leur jeuneſſe, ils ne commettraient pas aujourd'hui une action ſi honteuſe & ſi infame. Nous n'aurions même oſé vous donner cette repréſentation ſcandaleuſe, ſi nous n'avions vu d'autres ſpectacles où dans les maiſons de plaiſir, les pères ſont les rivaux de leurs fils. Quant à vous, illuſtres & puiſſans ſpectateurs! nous vous ſouhaitons une ſanté parfaite, & nous vous demandons un applaudiſſement bien retentiſſant.

Les fourberies de Chriſale & la mépriſe de Mnéſiloche ſur la fidélité de ſon ami ſont les traits les plus frappans de cette Comédie qui eſt pleine d'eſprit comme toutes celles de Plaute; mais le caractère de Nicobule nous paraît hors de vraiſemblance : il eſt parfaitement inſtruit du men-

ſonge qu'il lui a fait au ſujet du voyage d'Ephèſe, & il l'oublie pour le prier d'engager ſon fils à faire un retour ſur lui-même, pour le forcer de ſe charger de l'argent dont il prétend avoir beſoin. Puni de ſa crédulité, ce Vieillard avoue qu'il eſt le plus grand imbécile, le plus grand fou de tout Athènes, & il a raiſon. Sa faibleſſe & celle de Philoxène ſont encore moins pardonnables, & l'excuſe de la Troupe ne ſuffit pas pour juſtifier le Poète du mauvais exemple qu'il donne à ſes ſpectateurs

# LE SOLDAT FANFARON.

## *ACTE PREMIER.*

LE caractère de Pirgopolinice (c'eſt le nom du Soldat) ſe dévelope en entier dans la première ſcène; il y eſt accompagné de ſon paraſite Artotrogue, qui tout bas maudit la néceſſité que ſon appétit lui impoſe de vanter un pareil faquin, mais qui tout haut ne ſait quels termes employer pour louer ſon courage, ſes belles actions, ſa bonne mine: il a la valeur de Mars, la beauté d'Adonis, & tous les jours Artotrogue eſt arêté dans la rue par une foule de femmes qui lui demandent pour toute grace d'engager Pirgopolinice à paſſer devant leurs portes. Cependant le Roi Séleucus

a prié celui-ci de lui lever des ſoldats, parce qu'il les eſtime beaucoup de ſa main ; il vole à la place publique pour en choiſir à ce Roi qui eſt un de ſes meilleurs amis, & l'on voit paraître l'eſclave Paleſtrion auquel nous allons prêter l'oreille pendant quelque tems.

Illuſtres & puiſſans Spectateurs, dit-il, ſi vous voulez avoir la bonté de m'entendre favorablement, j'aurai l'honnêteté de vous expoſer le ſujet de cette Comédie. Celui qui ne ſe ſentira point de goût pour m'écouter, qu'il prenne la peine de ſe lever & de ſortir de l'amphithéâtre, afin de céder la place à quelqu'autre qui ne demande pas mieux que de ſavoir ce que je dois dire.

Cette Pièce s'appelle en grec *Alaſon*, mot que nous avons rendu en latin par celui de *glorieux* ou *fanfaron*. Cette Ville dont vous voyez ici la figure, eſt Ephèſe, & j'ai pour maître le Soldat qui vient de vous quitter pour aller à la place ; perſonnage impudent, déshonnête, & livré à la plus ſale débauche.

Il ſe vante que toutes les femmes ſont amoureuſes de lui, & il n'y en pas une qui ne s'en moque. Il n'y a pas long-tems que je ſuis ſon eſclave, & il eſt bon que vous ſachiez comment je ſuis paſſé à ſon ſervice.

J'habitais Athènes où j'avais pour Patron un très-honnête jeune homme, nommé Pleuſide, & qui eſt

paſſionnément amoureux de la courtiſanne Philocomaſie : de ſon côté, la belle n'aime pas moins qu'elle eſt aimée, ſi bien que ce commerce amoureux eſt joliment entretenu de part & d'autre.

Le Seigneur Pleuſide a été envoyé Ambaſſadeur à Naupacte pour les intérêts de la grande République, & pendant ſon abſence, Pirgopolinice a trouvé le ſecret de s'introduire auprès de ſa maitreſſe dont il a gagné la mère par des parures & par du vin. Mais bien-tôt il l'a trompée, & un beau jour il lui a enlevé ſa fille, l'a jettée ſur un vaiſſeau, & malgré ſes cris, malgré ſes larmes, il l'a menée à Ephèſe.

De l'inſtant que je l'ai appris, je me ſuis embarqué pour inſtruire mon maître du malheur qui lui était arrivé, mais à peine notre vaiſſeau a-t-il été en pleine mer, que nous avons été attaqués & pris par un corſaire qui, au lieu de me laiſſer aller à Naupacte, m'a conduit ici où il a fait préſent de ma petite perſonne au *Soldat Fanfaron*.

Mais admirez les coups du ſort ! J'entre chez lui, & j'y trouve Philocomaſie. Si-tôt qu'elle me voit, elle me fait ſigne de ne pas lui parler, & d'affecter de ne pas la connaître. J'obéis, & de l'inſtant qu'elle en a trouvé l'occaſion, la veſtale m'a confié ſes chagrins, m'a fait part de la haine qu'elle reſſent pour le Soldat, & du déſir qu'elle

a de ſe rendre vers mon premier maître dont elle eſt toujours amoureuſe.

Convaincu de la ſincérité de la Demoiſelle, j'écris ſecrettement à Pleuſide, & je lui conſeille de ſe rendre ici ſans délai. Il eſt venu auſſi-tôt, & il demeure dans la maiſon voiſine, chez Périplectomène, l'ancien hôte de ſon père. Cet hôte eſt un aimable & obligeant vieillard qui ſert mon maître dans ſes amours, qui nous aide de ſes avis, de ſes encouragemens.

De mon côté, j'ai dreſſé dans l'hôtel du *Fanfaron* de grandes machines à la faveur deſquelles nos deux amans peuvent jouir de la douceur des plaiſirs dérobés. Savez-vous ce que nous avons fait? Le Soldat a donné à ſa concubine une chambre particulière, & dans cette même chambre, j'ai pratiqué une porte au moyen de laquelle Philocomaſie entre chez Pleuſide quand elle le peut. Cette porte s'eſt faite avec l'agrément du vieillard, & c'eſt même lui qui en a trouvé l'invention.

Pour ce qui eſt de mon camarade, je veux dire l'eſclave à qui le Fanfaron a donné la garde de ſa captive, en vérité, c'eſt un pauvre homme. Il eſt d'un génie ſi borné, qu'on peut l'attraper aiſément; nous lui ferons croire tout ce qu'il nous plaira, & grace à nos fineſſes, il ne verra pas même ce qu'il aura devant les yeux.

Afin donc que vous ne puiſſiez pas vous tromper,

je vous avertis d'une chose : cette courtisanne qui est là-dedans, fera aujourd'hui double personnage & double rôle : elle vous paraîtra sous deux figures différentes, & ce sera par cette espèce d'illusion, que sa bonne bête de surveillant donnera dans le panneau. Mais la porte du voisin a fait du bruit. Le voici qui vient. C'est ce charmant vieillard dont je vous ai parlé.

## ACTE II.

Scélèdre, gardien de la courtisanne, a monté sur le toît de Périplectomène pour y chercher le singe de son maître, il a vu Philocomasie avec Pleuside, Périplectomène en est instruit, & fâché de ce contretems, il ordonne à ses esclaves de charger de coups de bâton tous ceux qu'ils appercevront sur les tuiles. Il n'excepte que Palestrion qu'il honore de sa confiance, & avec lequel il remplit la scène suivante. Celui-ci lui fait part de son projet qui est de supposer que Philocomasie a une sœur jumelle qui lui ressemble parfaitement, qui vient d'arriver d'Athènes, & qu'il loge chez lui avec son amant. Périplectomène applaudit à cette idée, & Scélèdre arrive, convaincu de l'infidélité de la courtisanne qu'il est sûr d'avoir vu dans la maison voisine avec un jeune homme qu'elle embrassait tendrement. Palestrion lui soutient le contraire, & fait venir Philocomasie à laquelle il donne ses

inſtructions : de l'inſtant que Scélèdre reparaît, elle raconte qu'en dormant, il lui a ſemblé voir ſa ſœur jumelle qui était venue d'Athènes à Ephèſe avec je ne ſais quel amoureux, & qu'elle demeurait chez ſon plus proche voiſin. J'en ai ſenti une grande joie, ajoute-t-elle, mais d'un autre côté, il m'a paru qu'elle faiſait naître un violent ſoupçon contre moi, & que mon eſclave m'accuſait fauſſement d'avoir embraſſé un jeune étranger. C'eſt préciſément ce qui arrive, & vous voyez que mon ſonge s'eſt vérifié.

Scélèdre commence à craindre de s'être trompé, & Philocomaſie qui était rentrée chez Périplectomène par l'ouverture ſecrette, en ſort par la porte de dehors, mais ſous le nom de ſa ſœur qui diſpoſe un ſacrifice pour remercier les Dieux de lui avoir accordé une heureuſe navigation. Elle s'appelle Glicère, & Scélèdre ne pouvant ſe perſuader que ce n'eſt pas Philocomaſie, veut la retenir malgré elle pour la conduire à ſon maître. Philocomaſie le menace, lui fait lâcher priſe, & retourne dans la maiſon du vieillard, d'où elle repaſſe dans ſon appartement. Scélèdre y court, & l'y voit : il revient chez Périplectomène, & il y retrouve la concubine qui changeant alternativement de lieu, trompe ſi bien l'eſclave qu'il tremble pour ſes épaules, ſur leſquelles on ne manquera pas de ſe venger de l'injurieux ſoupçon qu'il a conçu. Le

vieillard augmente ses frayeurs, & furieux d'apprendre que l'on ait osé insulter une femme libre à laquelle il donne asyle, il signifie à Scélèdre qu'il le fera périr sous les verges, s'il ose croire davantage ce qu'il a vu. Scélèdre le supplie de lui pardonner pour cette fois, il obtient sa grace, & convaincu que le bon homme lui en donne à garder, il va se tenir clos & couvert jusqu'à ce que l'orage soit passé. Il sera châtié, s'il découvre au Soldat l'infidélité de sa maitresse, il ne le sera pas moins s'il garde le silence, & il aime mieux attendre les coups que d'aller les chercher. Le vieillard est enchanté de son succès, & il rentre bien vîte pour tenir conseil avec Palestrion.

## ACTE III.

Les spectateurs sont les témoins de ce conseil ; & après une longue scène dans laquelle Périplectomène se peint sous les couleurs les plus aimables par les réponses qu'il fait à Pleuside sur la reconnaissance que celui-ci croit lui devoir, Palestrion vient au fait, & prétend avoir imaginé une ruse au moyen de laquelle son maître pourra délivrer Philocomasie, & couvrir de ridicule le Fanfaron qui la lui a ravie. Pouvez-vous, dit-il au vieillard, me découvrir une femme qui ait autant d'agrémens que de finesse & de malice ? — Oui, &

j'ai ici près ma cliente qui eſt une jeune courtiſanne...... — Voilà juſtement mon affaire. Il faut, Monſieur, que vous faſſiez venir cette beauté-là chez vous, qu'elle ſe pare magnifiquement, qu'elle faſſe ſemblant d'être votre femme..... Mais comment eſt ſa ſervante ? — Preſqu'auſſi belle que ſa maitreſſe. — Bon &c.

Le but de Paleſtrion, c'eſt que cette même courtiſanne envoie ſa bague à Pirgopolinice, qu'elle affecte pour lui l'amour le plus tendre, & qu'elle le décide à tout quitter pour s'unir avec elle. Periplectomène a été la chercher, il l'amène, & continue de l'inſtruire du perſonnage qu'elle doit jouer.

Soyez tranquille, lui répond Acrotéleutie, (c'eſt le nom de la concubine) je ſuis paſſée maitreſſe dans mon métier..... Quand les femmes ont beſoin de leur génie naturellement fourbe & malin, jamais elles ne le trouvent en défaut : mais lorſqu'elles ſont obligées de faire une action de juſtice, de probité, de bonne foi, la mémoire leur manque : elle coule comme l'eau, & alors on ne peut trop les faire reſſouvenir de leur devoir.

Paleſtrion s'avance, & joint ſes leçons à celles qu'Acrotéleutie a déja reçues; elle entre chez Périplectomène, & de concert avec ſa ſervante, elle ne déſire que le moment de jouer un fat qui s'eſt attiré la haine & le mépris de tous les habitans d'Ephèſe.

d'Ephèse. Jamais il ne l'a vue, mais elle le connaît, & l'horreur qu'elle a pour lui, doit répondre de la manière dont elle s'y prendra pour le duper.

## ACTE IV.

Paleſtrion prévient Pirgopolinice de la paſſion qu'il a inſpirée à la femme de Périplectomène, lui remet l'anneau dont elle l'a chargé, & lui annonce que ſa ſervante Milphidippe ne tardera sûrement point à paraître, mais qu'il doit ſe faire valoir, ne fût-ce que pour augmenter l'amour de la Dame. Milphidippe arrive, & l'on doit juger que la ſervante d'une courtiſanne n'eſt jamais embaraſſée de ſa perſonne dans des commiſſions de cette eſpèce.

MILPHIDIPPE.

Monſeigneur le *Beau*, je vous ſalue très-humblement.

PIRGOPOLINICE.

Qui lui a dit mon ſurnom ? Que les Dieux vous aiment, ma fille ! qu'ils vous donnent ce que votre cœur déſire !

MILPHIDIPPE.

Je ne déſire autre choſe que de paſſer ma vie avec vous.

PIRGOPOLINICE.

Tu aſpires trop haut.

MILPHIDIPPE.

Ce n'eſt pas de moi que je veux parler, mais de ma maitreſſe qui meurt d'amour pour vous.

PIRGOPOLINICE.

Il y en a bien d'autres qui ſouhaitent le même bonheur, & qui ne peuvent y atteindre.... Mais enfin de quelle maitreſſe eſt-il queſtion? car il y en a tant qui s'offrent à moi, que je ne puis me ſouvenir de toutes.

MILPHIDIPPE.

Cette maitreſſe eſt celle qui vous a envoyé le bijou que vous avez à votre doigt.

PIRGOPOLINICE.

Que ſouhaite-t-elle?

MILPHIDIPPE.

Vous parler, vous embraſſer, vous toucher. C'eſt une femme morte ſi vous différez de la ſecourir: laiſſez-vous donc, ô mon Achille, laiſſez-vous fléchir à ma prière! ſauvez généreuſement la vie d'une belle perſonne: obtenez de votre cœur héroïque quelques ſentimens de douceur, de tendreſſe & de complaiſance. Cédez, grand *preneur* de villes, célèbre *tueur* de Rois.

PIRGOPOLINICE.

Par Hercule ! cela eſt fâcheux & tout-à-fait importun. Combien de fois maraud, ne t'ai-je pas défendu de promettre auſſi facilement mon ſervice aux Dames ?

Ce fat veut bien avoir la bonté d'accorder quelque conſolation à la malade, & Milphidippe va chercher Acrotéleutie qui placée dans un coin avec la maitreſſe de Pleuſide, n'a pas perdu un mot des réponſes du Fanfaron.

Enchanté de ſa bonne fortune, il demande à Paleſtrion ce qu'il doit faire de ſa concubine, & celui-ci lui répond que la ſeule conduite qu'il ait à tenir, c'eſt de la renvoyer doucement avec ſes habits, ſes bijoux, ſon argent, en un mot avec tout ce qu'il lui a donné. Mais pour y parvenir, ajoute-t-il, je vous conſeille de la voir, de lui déclarer que vous êtes obligé de vous marier, & malgré le regret qu'elle aura de vous quitter, peut-être finirez vous par lui faire entendre raiſon. Le Soldat obéit, & pendant ſon abſence, la ſcène eſt remplie par Acrotéleutie qui accompagnée de Pleuſide & de Milphidippe, va tenir un nouveau conſeil avec Paleſtrion : elle doit feindre de l'amour pour ſa dupe, au point de lui perſuader qu'elle veut caſſer ſon mariage pour l'épouſer, & à l'égard de Pleuſide, il faut que dans l'inſtant même il aille ſe déguiſer en nautonnier.

PLEUSIDE.

Volontiers ; mais que ferai-je ſous cet habit ?

PALESTRION.

Vous viendrez chercher Philocomaſie de la part de ſa mère, vous la preſſerez de ſe rendre à votre vaiſſeau, avec tous ſes balots, & vous lui répéterez ſur-tout que ſi elle diffère, vous allez lever l'ancre, attendu que le vent eſt favorable. Le Soldat ne manquera pas de l'engager à vous ſuivre, je lui demanderai la permiſſion de la mener juſqu'au port, il me la donnera, & je m'embarquerai avec vous..... Le voici, allez.

Il a eu toutes les peines du monde à décider Philocomaſie, mais enfin il en eſt venu à bout, & rien n'égale l'impatience dans laquelle il eſt de voir Acrotéleutie qui s'approche de lui en tremblant, qui envie à Milphidippe le bonheur qu'elle a eu de le voir & de lui parler, qui prend la réſolution de ſe jetter à ſes genoux, de les embraſſer de toute ſa force pour l'engager à s'unir avec elle, & qui enfin ſe plongera un poignard dans le cœur ſi elle eſt aſſez malheureuſe pour ne pas l'attendrir.

Pirgopolinice qui l'entend, veut prévenir ce malheur, & aller au-devant d'elle, mais Paleſtrion lui repréſente que ce ſerait ſe compromettre, & la courtiſanne lui députe ſa ſuivante qui dans les termes les plus ſoumis, le prie d'entrer chez

la plus tendre, la plus paſſionnée de toutes les femmes.

PIRGOPOLINICE.

Que j'aille dans ſa maiſon ! Mais n'a-t-elle pas ſon mari !

MILPHIDIPPE.

Elle vient de le chaſſer à cauſe de vous, & la maiſon lui appartient par ſa dot.

PIRGOPOLINICE.

Cela étant, qu'elle rentre, & je la ſuivrai dans un moment.

Acrotéleutie ſe rend chez Périplectomène, Pleuſide vient demander Philocomaſie, le Soldat la fait venir, elle fond en larmes, elle ſe trouve mal; mais Pirgopolinice eſt inflexible, & lui ordonne de partir avec Paleſtrion qui ſe déſole de quitter un maître avec lequel il ſe flattait de paſſer ſa vie. A peine ont-ils diſparu, qu'un jeune garçon vient chercher Pirgopolinice de la part d'Acrotéleutie, & Pirgopolinice ne perd pas un inſtant.

LE GARÇON.

Le fat s'eſt jetté de lui même dans le filet. Notre bon homme eſt à l'affût, & le voilà tout prêt à fondre ſur cet infâme adultère qui s'imagine ridiculement que toutes les femmes l'aiment dès qu'elles l'ont regardé..... Mais j'entends déja des cris..... Je veux avoir ma part de la fête.

## ACTE V.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Emmenez-le, & s'il ne veut pas ſuivre, employez-y la force. Faites qu'il ſoit entre le ciel & la terre, mettrez-le en pièces, déchirez-le par morceaux.

PIRGOPOLINICE.

Ah! Seigneur Périplectomène, je vous conjure au nom d'Hercule.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Il n'y a d'Hercule qui tienne. Ta prière eſt inutile. Vois, Carion, vois ſi ton couteau eſt bien pointu, bien aiguiſé.

CARION.

Oui, Monſieur, & depuis long-tems il a envie de.... (il s'agit de faire un Abailard du Soldat, & Carion s'exprime de la manière la plus claire.)

PIRGOPOLINICE.

Je ſuis perdu! je ſuis mort!

CARION.

Pas encore, vous parlez trop-tôt..... Monſieur, vous plaît-il que je commence l'opération?

PÉRIPLECTOMÈNE

Non, & je veux que l'on débute par le bâtonner.

CARION.

Vous allez être obéi : les coups feront de poids, & diftribués à grande mefure. L'efclave tient parole, & enfin Périplectomène pardonne au Fanfaron, à condition que jamais il ne remettra le pied chez lui, qu'il ne fe vengera fur perfonne de la correction qu'il a reçue, & qu'il ne prononcera fon nom ni en bien ni en mal. Mais Carion a eu la peine de le battre, il veut en être payé, & le Soldat n'en eft quitte qu'en lui abandonnant fa robe & fa cafaque, auxquelles il joint une pièce d'or. Scélèdre qui ne l'a pas quitté, l'inftruit de l'infidélité de Philocomafie, & cette nouvelle ajoute encore à fon chagrin.

Malheur ! ah ! malheur fur moi ! s'écrie-t-il. Je reconnais à préfent qu'on m'a trompé, joué, fourbé comme un fot que je fuis. Ce fcélérat de Paleftrion ! ô ciel ! eft-il poffible ! c'eft lui dont la malice infernale a tendu le piége dans lequel je fuis tombé... Mais après tout, je trouve qu'on a bien fait. Si on traitait de même tous les adultères, il n'y en aurait pas un fi grand nombre : ces corrupteurs du beau fexe craindraient davantage, & ils auraient moins d'ardeur à chaffer fur les terres *conjugales*. Finiffons, illuftres fpectateurs, mais vous connaiffez votre dette, payez-nous bien. Un bon & grand applaudiffement : il me confolera.

Le caractère de Pirgopolinice a servi de modèle à presque tous les fanfarons que l'on a mis en scène. Il nous a paru outré dans plusieurs endroits, mais si plaisant dans une infinité d'autres, que nous ne sommes point étonnés du succès qu'il a eu chez les Romains. D'ailleurs le but moral de cette pièce est parfaitement rempli, & sous des nuances différentes, c'est le dénouement du *Fat puni*. Celui-ci est un petit-maître Français que l'on se contente de ridiculiser, l'autre a les mœurs nationales, & le châtiment qu'on lui fait essuyer est conforme aux usages de son pays.

---

# LES MÉNECHMES.

## *PROLOGUE.*

JE débute, illustres Spectateurs, par souhaiter un heureux salut à vous & à moi. Je vous apporte Plaute, non pas à la main, mais sur la langue, je vous prie, Messieurs, de le recevoir agréablement, & de lui prêter des oreilles favorables. Le sujet est Grec & tiré, non pas de l'Attique, mais de la Sicile.

Il y eut à Syracuse un vieillard, père de deux jumeaux, si ressemblans que ni leur mère ni leur nourrice ne pouvaient les distinguer l'un de l'autre: quand ces enfans eurent atteint la septième

année, le père chargea un gros vaiſſeau de différentes marchandiſes, s'embarqua pour Tarente, prit un de ſes deux fils avec lui, & laiſſa l'autre à la maiſon.

Lors de ſon arrivée dans la ville que je viens de nommer, il ſe trouva par haſard que l'on y célébrait des Jeux, & ſuivant la coutume, les habitans des environs y étaient accourus en foule. Le fils du Vieillard s'égare, ſe perd, tombe entre les mains d'un Marchand Epidamnien qui le trouve à ſon gré, le prend & le mène à Epidamne. Privé de ſon enfant, le Syracuſain tombe malade & s'abandonne ſi vivement à ſa douleur, que dans peu de jours il en perd la vie.

Lorſque ces triſtes nouvelles furent parvenues à Syracuſe, le grand-père qui aimait extrêmement le jeune enlevé, fait porter le nom de ce petit-fils à celui qui reſtait, ſi bien que tous les deux s'appellèrent Ménechme. Je me ſouviens d'autant mieux de ce nom-là, que le Crieur public le fit aſſez retentir à Tarente.

Il faut à préſent que je retourne ſur mes pas & que j'aille à Epidamne pour vous éclaircir ſoigneuſement le fait dont il eſt queſtion. Sur ce pied-là, Meſſieurs, ſi quelqu'un de cette illuſtre aſſemblée veut m'employer pour ce pays-là, il peut commander hardiment, à condition néanmoins qu'il m'avancera les frais & le paiement de ma commiſſion.

Celui qui ne donnera point d'argent, n'aura rien, & celui qui en donnera, sera encore plus fou. Je retourne donc d'où je viens, & je m'y arête dans un même endroit.

Cet Epidamnien qui déroba le petit Ménechme, n'avait point d'enfans, mais en récompense il était très-riche, & jaloux de se faire un successeur, il adopte le jeune Syracusain, le marie avantageusement, & avant sa mort, il l'institue son légataire universel. Cette mort ne fut pas naturelle, & il la trouva en traversant une rivière dans laquelle il fut submergé.

De ce moment, Ménechme le dérobé devint maître d'un très-gros bien dont il jouit paisiblement à Epidamne, & vous saurez que le jumeau de Syracuse y arrive aujourd'hui pour y chercher son frère.

Cette ville que vous voyez est donc Epidamne; n'allez pas l'oublier, mais il y a encore une circonstance dont vous devez vous souvenir, c'est que cette ville sera toujours la même tant que la représentation durera, & qu'ensuite elle prendra la peine de déloger. Il en est de même de notre troupe comique, & le même Acteur est tantôt intriguant, tantôt jeune débauché, tantôt vieillard, pauvre mendiant, roi, parasite, devin &c.

L'Extrait de cette Pièce va nous donner occasion de jetter un coup-d'œil sur les *Ménechmes* de Re-

gnard, & nous allons indiquer au Lecteur les endroits dont il eſt redevable à Plaute.

## ACTE PREMIER.

L'Auteur commence par introduire un paraſite nommé Pénicule qui fait l'éloge de ſon appetit, de la bonne chère en général, & des repas ſomptueux que donne Ménechme le dérobé chez lequel il va s'inviter lorſqu'il le voit paraître. Celui-ci ſe plaint de ſa femme, & de la porte, il lui adreſſe un long dialogue dans lequel il lui reproche d'épier continuellement ſes démarches, de le queſtionner ſur les moindres objets, de le ſuivre comme ſon ombre. Juſqu'ici, ajoute-t-il, j'ai eu trop d'indulgence pour votre mauvaiſe tête, mais voici mes intentions pour l'avenir. Je vous donne libéralement des ſervantes, des étoffes, de la laine, de l'or, des habits, de la pourpre, & ſi vous êtes ſage, vous éviterez que je vous répudie, vous ceſſerez d'obſerver votre mari : enfin, pour vous récompenſer de votre aſſiduité, vous trouverez bon, s'il vous plait, que je me divertiſſe aujourd'hui avec une Courtiſanne à laquelle je vais fixer l'endroit & l'heure du ſoupé que je veux lui donner.... Vive la joie ! j'ai eu le bonheur d'obliger ma douce épouſe à quitter le champ de bataille. Où ſont les maris qui ont des maitreſſes ? où ſont-

ils mes chers confrères ? ne devraient-ils pas venir me féliciter, me faire des préſens, pour avoir ſi bien défendu l'intérêt commun, pour avoir combattu ſi vaillamment pour la cauſe *maritale ?*

Au reſte, Meſſieurs, vous ne ſavez pas un autre tour que j'ai fait à ma femme. Je lui ai pris ſecrettement cette longue robe que voilà : qu'en veux-je faire à votre avis ? un préſent à ma concubine. Eſt-ce l'entendre cela ? c'eſt ainſi qu'un Epoux doit châtier ſon *Argus.* A mon propre dommage, j'ôte à une méchante femme, pour donner à une autre qui vaut encore moins qu'elle, mais au moins j'ai le plaiſir & la gloire de dépouiller nos ennemis, pour enrichir nos alliés.

Il entend parler & ſe croit perdu, mais il ſe raſſure en voyant que c'eſt Pénicule qu'il invite à ſouper avec lui chez ſa maitreſſe, & le Paraſite n'a rien de plus preſſé, de plus intéreſſant que de ſe rendre à cette invitation. Erotie ſort de chez elle, ( c'eſt le nom de la courtiſanne ) & après lui avoir donné la robe qu'il a priſe à ſa femme, Ménechme lui fait part du déſir qu'il a de paſſer la ſoirée chez elle. Erotie en eſt, ou du moins en paraît enchantée, le flatte, le comble de careſſes, & tandis qu'il eſt allé juſques à la Place publique, elle ordonne à Cilindre ſon cuiſinier, de préparer le repas le plus agréable.

## ACTE II.

La première scène est remplie par l'autre Ménechme surnommé *Sosicle.* Il vient à Epidamne pour y découvrir son frère qu'il n'a trouvé dans aucune des villes qu'il a parcourues, & il est accompagné de son esclave Messénion qui craint fort que ces différens voyages ne soient infructueux, qui voit avec peine que la bourse de son maître commence à s'épuiser, qui lui représente que les Epidamniens s'occupent beaucoup plus de leurs plaisirs que du soin de bien traiter les Etrangers, en un mot, il lui proteste que l'endroit dans lequel il arrive, n'est peuplé que d'intriguans & de courtisannes très-dangereuses pour les hommes.

Regnard a profité de cette idée dans la seconde scène de son second Acte, & y a substitué une description des embaras de Paris. *Quel pays ! quel enfer* &c !....

Cilindre revient du marché, & dans la crainte que Ménechme qu'il apperçoit, ne le fasse punir d'avoir trop tardé, il l'aborde pour lui faire l'éloge des bons morceaux qu'il vient de lui acheter. Ménechme qui ne le connaît pas, le prend pour un yvrogne, ou pour un fou ; Cilindre n'y conçoit rien, & quelque chose qu'on lui dise, il soutient à Ménechme qu'il est l'amant de sa maitresse. C'est

en entier la ſcène de Finette avec le Ménechme de Regnard, *Acte ſecond.* La ſuivante, c'eſt à-dire celle d'Araminte, eſt priſe également dans Plaute, excepté que dans celui-ci, Ménechme ſe laiſſe entraîner chez Erotie, & que dans le Poète Français, il réſiſte à la douleur d'Araminte. On doit bien préſumer auſſi que Regnard n'a employé que quelques traits de ſon original, & qu'en plaçant la ſcène à Paris, il a été obligé de faire agir & parler à la Françaiſe les perſonnages de ſa Comédie.

## ACTE III.

### PÉNICULE.

Il y a plus de trente ans que je n'ai commis une action ſi mauvaiſe & ſi malheureuſe qu'aujourd'hui. Inſpiré par mon cruel deſtin, je me ſuis fourré dans une aſſemblée où pendant que je perds mon tems à m'ennuyer & à bâiller, Ménechme s'eſt eſquivé de moi..... Veuillent tous les Dieux perdre celui qui a inventé l'uſage de ces maudites aſſemblées !.... Il y a une ſi grande quantité d'habitans qui tous les jours mangent ſeuls & en particulier : Citoyens inutiles à la patrie, vilains avares qui jamais n'invitent perſonne à leur table, & qui ſeuls devraient être admis dans l'eſpèce de maiſon dont je ſors. Si l'on obſervait cette ſage diſcipline, je n'aurais pas eu le malheur de

perdre un copieux & friand repas..... Je vais voir : j'ai toujours l'eſpérance de trouver les reſtes : cette ſeule penſée me conſole..... Mais pourquoi Ménechme paraît-il ? quel peut être ſon but ? Le voilà qui s'avance avec une couronne ſur la tête..... Le feſtin eſt fini ! on eſt hors de table ! Par Pollux ! je ſuis venu trop tard.

MÉNECHME-SOSICLE.

Dieux qui ne pouvez mourir, quoique vous en ayez quelquefois envie, Dieux immortels ! eſt-il un homme ſur la terre à qui vous ayez fait plus de bien en un jour, & qui s'y attendît moins ? J'ai mangé délicieuſement & à ventre déboutonné, j'ai bu à proportion & même encore mieux, je me ſuis bien diverti avec une belle courtiſanne, & pour comble de bonne fortune, j'emporte un riche habit que la demoiſelle Erotie ferait bien de me donner pour me ſouvenir d'elle; car, foi d'honnête homme, elle ne le reverra jamais.

Jaloux de ce que Ménechme a bu & mangé tant qu'il a voulu, Pénicule l'aborde avec humeur & lui fait les reproches les plus vifs d'avoir ſoupé ſans lui : Ménechme qui ne l'a jamais vu, lui répond avec la plus grande dureté, & lui proteſte qu'il va l'aſſommer de coups de bâton, s'il continue ſes méchans propos. Le Paraſite eſt outré, & le quitte en le menaçant d'aller révéler à ſa

femme tout le myſtère de ſon odieuſe conduite.

Ménechme ne ſait pourquoi on lui attribue quantité de choſes qu'il n'a jamais faites, & il eſt au moment de s'éloigner, lorſque la ſuivante d'Erotie vient de la part de ſa maitreſſe lui apporter un braſſelet qu'elle le prie de faire raccommoder, & d'ordonner à l'ouvrière de travailler tout de ſuite à la robe. Ménechme ſe charge de tout, & bien réſolu de ne rien rendre, il ſe diſpoſe à courir de toutes ſes forces juſqu'à ce qu'il ait retrouvé Meſſénion.

La différence des caractères de Regnard eſt ſi frappante, qu'il eſt inutile de la faire appercevoir.

## ACTE IV.

LA FEMME *de Ménechme le dérobé.*

Comment ? je demeurerais avec un mari qui me vole toutes mes nipes pour les porter à ſa concubine ?

PÉNICULE.

Eh, Madame ! au nom de Jupiter, ne faites point de bruit, vous gâtez, vous perdez tout. Je m'annoncerai de manière que vous prendrez ſur le fait cet infidèle & haïſſable mari. Suivez-moi ſeulement. Votre époux avait bu, & quoique fort yvre, il ne laiſſait pas de porter chez l'ouvriere la robe qu'il vous a priſe..... Mais le voici qui

qui revient ſur ſes pas..... Eloignons nous un peu, afin que vous puiſſiez fondre ſur lui au moment où il s'y attendra le moins.

Ménechme le dérobé ſe préſente & raconte que l'obligation dans laquelle il s'eſt trouvé d'aller plaider devant les Ediles, l'a empêché de faire ce qu'il avait prémédité, & que sûrement ſa maitreſſe l'attend avec la plus grande impatience.

Sa femme & ſon paraſite l'approchent : celui-ci eſt furieux d'avoir manqué le repas ſur lequel il comptait, & fait les reproches les plus vifs à Ménechme qui proteſte n'avoir ni bu ni mangé de la journée. Mais le vol de la robe eſt clair, il ne peut le nier, & ne s'en juſtifie qu'en diſant qu'il ne l'a pas donnée, mais prêtée.

Quelle récompenſe, dit Pénicule à la femme, quelle récompenſe aurai-je pour vous avoir avertie de ce larcin-là ?

LA FEMME

Quand on t'aura fait le même vol chez toi, je te rendrai le même ſervice.

PÉNICULE.

Par le temple de Pollux ! cela n'arrivera jamais, car il n'y a rien à prendre chez moi. Que les Dieux confondent le mari & la femme. Je m'en retourne promptement ſur la grande place pour y chercher de la pâture. Je ne vois que trop que je perds mon

tems & mes ſoins avec cette ingrate famille. La femme ſort de ſon côté, bien décidée à ſe ſéparer de ſon mari, & le mari s'en conſole dans l'eſpérance d'être reçu à bras ouverts par Erotie à la porte de laquelle il va frapper.

Elle paraît, & après l'avoir remerciée du tendre accueil qu'elle lui fait, Ménechme la prie de lui rendre ſa robe avec promeſſe de lui en donner une beaucoup plus belle. On devine ſa réponſe & la ſurpriſe de ſon amant; il inſiſte, elle le maltraite, le quitte & l'abandonne à ſes réflexions. Il eſt chaſſé par ſa femme, renvoyé par ſa maîtreſſe, & la ſeule reſſource qui lui reſte, c'eſt d'aller conſulter ſes amis.

## ACTE V.

Ménechme Soſicle, s'eſt paré de la robe volée, mais il a confié ſon argent à Meſſénion; il craint que cet Eſclave n'en faſſe mauvais uſage, & il réfléchit ſur l'endroit où il pourrait le trouver, lorſque la femme de ſon frère vient l'accabler d'injures. Etonné de s'entendre traiter de mari perfide, il répète à cette femme que jamais il ne l'a ni vue ni connue, & l'on préſume ce que l'un & l'autre peuvent ſe dire dans cette ſituation qui eſt d'autant plus comique, que tous les deux ont effectivement raiſon. C'eſt dans cette

ſcène que Regnard a pris le fond de toutes celles qui ſe paſſent entre ſes deux Ménechmes, Iſabelle & Araminte. Liſez les *trois Jumeaux Vénitiens*, l'une des meilleures pièces du Théâtre moderne, vous y retrouverez la marche de cette même ſcène de Plaute, & celle de la ſuivante dans laquelle arrive le beau-pere du Ménechme Latin.

Il s'annonce par un long monologue, & de l'inſtant qu'il le commence, le mari & la femme ceſſent de ſe parler.

Le vieillard ignore pourquoi ſa fille l'a preſſé de venir, mais il conjecture qu'il ſe ſera élevé quelque tempête dans le ménage. Ordinairement, dit-il, elles ſont méchantes ces femmes qui ont apporté un gros mariage, & pour peu que l'époux ait aſſez de cœur pour maintenir ſon droit de ſupériorité, c'eſt toujours du bruit au logis. Souvent auſſi les maris abuſent de leur pouvoir, & ce ſont eux qui ont le tort. La ſoumiſſion de l'épouſe doit avoir ſes bornes, mais l'autorité virile doit être conduite par la raiſon.

Sa fille s'approche & ſe plaint, mais le vieillard lui repréſente que c'eſt à elle de s'accomoder à la volonté de ſon mari, & que ſi elle veut vivre heureuſe, elle ne doit obſerver ni ſes démarches ni ſes intrigues. Vous dites qu'il eſt amoureux d'une Courtiſanne, je l'en eſtime davantage, & je l'en-

gagerai moi même à continuer, pour vous punir du ſoin avec lequel vous l'avez épié. Vous prétendez qu'il boit, n'en eſt-il pas le maître, & voulez-vous que les maris mettent leur gloire à ſe rendre eſclaves de leurs femmes?... Si le vôtre eſt vraiment coupable, je me déclare contre lui, & je le condamnerai beaucoup plus ſévèrement que je ne vous condamne : mais non content de pourvoir à tous vos beſoins, il vous entretient dans le luxe & dans la magnificence, il vous fait porter l'or & l'argent, il vous donne des domeſtiques autant que vous en deſirez, & je crois qu'en ce cas-là, le meilleur parti qu'une femme d'eſprit puiſſe prendre, c'eſt celui de la complaiſance & de la douceur.

La plaignante n'eſt pas trop contente du raiſonnement de ſon père, & celui-ci aborde ſon gendre prétendu auquel il demande l'explication du différend dont il eſt queſtion. Ménechme proteſte que de ſes jours il n'a fait le moindre mal à cette femme, & qu'il conſent à devenir le plus miſérable des mortels, ſi jamais il a mis le pied dans ſa maiſon. Le vieillard ne conçoit rien à cette réponſe, la femme s'impatiente, & tous les deux finiſſent par imaginer que Ménechme eſt devenu fou. Celui-ci qui ne ſait comment s'y prendre pour s'en débaraſſer, ne voit rien de mieux que de les entretenir dans cette idée, & après avoir débité quelques extravagances, il fait entendre au père & à la fille, qu'Apollon lui

ordonne de leur brûler les yeux, de les mettre en compote &c.... La femme effrayée va chercher du ſecours, le vieillard qui a montré plus de courage, s'intimide peu à-peu, & ſort en répétant qu'on faſſe venir bien vîte le plus habile Médecin de la ville.

Sont-ils enfin partis, s'écrie Ménechme? ſont-ils tous deux hors de ma vue?... Mais pendant que je ſuis encore *ſain & ſauf*, qui m'empêche de me ſauver dans le vaiſſeau? Accordez-moi, s'il vous plaît une grace, Meſſieurs. Si le vieillard paraît, je vous prie, tous tant que vous êtes, de ne pas lui dire que j'ai pris par ce chemin-ci.

Il s'éloigne, & le bon homme revient pour attendre le Médecin qui doit être d'un ſavoir éminent & ſurnaturel, puiſqu'il ſe vante d'avoir remis la cuiſſe d'Eſculape & le bras d'Apollon. Sans ce rare Opérateur, ajoute-t-il, le Dieu même de la Médecine aurait eu beſoin de béquilles, & le bel Apollon d'un bras d'argent. Cependant je ne ſais ſi ce Médecin doit être appellé Médecin, Menuiſier, Charpentier ou Maçon. S'il a guéri les deux Divinités en perſonne, rien de plus glorieux pour lui, mais s'il n'a fait que raccommoder deux ſtatues eſtropiées, ce n'eſt pas une grande prouesse, un manœuvre en ferait autant.

Ce Médecin ſe préſente & demande ſi l'on ſait de quelle affection *morbifique* ſon malade eſt agité,

s'il eſt tourmenté par des phantômes, s'il a le mal de Madame Cérès. ( Voyez ce que nous en avons dit en parlant des fêtes de cette Déeſſe.)

Le bon homme lui répond qu'il ignore la cauſe de cet accident, & le Docteur lui promet que dans la journée le malheureux ſera guéri.

Ménechme le dérobé s'avance, & s'entretient de tous les chagrins qu'il eſſuye coup ſur coup, lorſque le Médecin qui le prend pour ſon malade, l'exhorte à ne point s'échauffer, & lui demande ſi le vin qu'il boit ordinairement eſt blanc ou clairet, s'il ne ſent point ſouvent que ſes yeux ſe durciſſent, s'il ne s'apperçoit point que ſes boyaux font grand bruit, s'il dort facilement & juſqu'au jour. On reconnait dans cette Scène le caractère des Médecins que Molière a mis ſur le Théâtre, & toute la gravité, toute l'emphaſe avec laquelle il leur fait faire les queſtions les plus minutieuſes.

Ménechme regarde celui-ci comme un viſionnaire, mais plus ſa colère augmente, plus ſa folie paraît certaine, & le Médecin qui ſe retire, ordonne au vieillard de le faire lier par des Eſclaves. Celui-ci court en chercher, & Ménechme abandonné à ſes réflexions, préſume que la tête a tourné à tous ceux qui l'environnent : il voudrait pouvoir rentrer chez lui, mais il eſt perſuadé que la porte lui ſera refuſée, & cependant il prend le parti d'attendre, dans l'eſpérance que la nuit une

fois venue, sa femme aura peut-être la charité de l'inviter à coucher avec elle.

Messénion, l'Esclave de son frère, a rempli les ordres de son maître, il en est inquiet, il vient au-devant de lui, & en l'attendant il fait un long discours sur l'aversion qu'il a pour les coups de bâton, sur son goût naturel à manger plutôt la *mouture* des autres que la sienne, & enfin sur la récompense que Ménechme ne peut s'empêcher d'accorder un jour à sa fidélité.

Le vieillard amène les *Fouéteurs*, & leur commande de s'emparer du malade, Ménechme résiste, Messénion qui le prend pour son maître, unit ses forces aux siennes, & les *Fouéteurs* sont obligés de prendre la fuite. Jeune homme, s'écrie Ménechme, quoique je ne te connaisse point, je prie les Dieux de t'être toujours favorables. Sans ta vigoureuse assistance, c'était fait de moi, & je n'aurais pas vécu jusqu'au coucher du soleil.

MESSÉNION.

Aussi, Monsieur, pour peu que vous soyez équitable & reconnaissant, vous me donnerez ce bien qui surpasse tous les autres, & qu'on appelle liberté.

MÉNECHME.

Moi?

MESSÉNION.

Assurément, vous, mon maître, puisque de votre propre aveu, j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie.

MÉNECHME.

Moi, ton maître? tu te trompes, mon enfant, il faut que tu me prennes pour quelqu'autre.

MESSENION.

Comment? qu'entendez-vous par-là, s'il vous plait, Monsieur?

MÉNECHME.

Je jure par Jupiter que je ne suis pas ton maître.

MESSÉNION.

Fi donc, Monsieur, ne parlez pas comme ça.

MÉNECHME.

Je ne mens point, & jamais aucun de mes Esclaves ne m'a rendu le bon office que tu viens de me rendre.

MESSÉNION.

Mais si vous ne voulez pas me reconnaître pour un de vos Esclaves, laissez-moi donc aller en liberté.

MÉNECHME.

Par Hercule! je t'affranchis autant que j'en ai le pouvoir : sois libre, mon ami, & va ou tu voudras.

MESSÉNION.

Vous me l'ordonnez, Monſieur ?

MÉNECHME.

Oui, je te l'ordonne, s'il eſt vrai que j'aie droit & autorité ſur ta perſonne.

MESSÉNION.

O mon bon patron! je vous ſalue très-humblement à titre de votre nouvel affranchi.

Meſſénion enchanté d'être libre, va chercher tout ce que Ménechme lui a confié, & plus celui-ci réfléchit ſur tout ce qui lui arrive, moins il peut en deviner la cauſe : après tant d'orages, ajoute-t-il, je ne vois rien de mieux que d'aller chez la Courtiſanne : je ferai tous mes efforts pour l'engager à rendre la robe, & ſi j'ai le bonheur de fléchir cette femme qui, comme toutes celles de ſon métier, eſt inexorable ſur l'intérêt, je me préſenterai chez la mienne qui en faveur de ce paſſe-port ne manquera pas de m'ouvrir ſa porte.

Il ſort & ſon frère arrive avec Meſſénion auquel il ſoutient qu'il ne l'a pas vu de la journée, malgré l'ordre qu'il lui avait donné de venir le chercher. Meſſénion prend cette querelle pour une raillerie, raconte à ſon maître tout ce qu'il a fait pour le ſauver des *Fouéteurs* auxquels il était livré, & lui dit enfin que par reconnaiſſance il vient de l'affranchir. Ménechme nie le fait, l'autre ſe pré-

ſence, & l'Eſclave fait un cri d'exclamation.... Oh Ciel! Dieux immortels! qu'eſt ce que je vois là?

MÉNECHME SOSICLE.

Que vois-tu?

MESSÉNION.

Votre miroir vivant.

Les deux Ménechmes s'enviſagent, ſe reconnaiſſent, & à la ſollicitation de celui qu'on nomme Soſicle, le dérobé conſent à vendre tout ce qui lui appartient à Epidamne, pour aller s'établir à Ephèſe. A l'égard de Meſſénion, il obtient ſon affranchiſſement, & de l'aveu des deux frères, il eſt nommé Crieur public de la vente qu'il annonce aux Spectateurs.

Le matin du ſeptième jour, dit-il, on fera l'enchère des biens, meubles & immeubles du Seigneur Ménechme. Les Eſclaves, la vaiſſelle, les fonds, la maiſon, tout ſera vendu argent comptant. On vendra même juſqu'à la femme, s'il ſe préſente un acheteur. Je ne crois pas que le tout ſe monte à moins de cent cinquante mille piſtoles. Le Spectacle eſt fini, Meſſieurs, nous vous ſouhaitons une ſanté parfaite, & nous vous demandons un applaudiſſement bien éclatant.

L'extrait ſeul de cette pièce ſuffit pour faire voir avec quelle adreſſe Regnard a profité de ſon original, & combien il lui eſt ſupérieur dans la conduite

de ses Actes qui sont plus pleins, plus variés que ceux de Plaute, excepté cependant le cinquième dont chaque Scène produit des incidens aussi singuliers les uns que les autres. L'Auteur Latin a puisé dans Ménandre le fond & l'idée de cette Comédie, le Poète Français en a fait un de ses meilleurs Ouvrages, & plus on lit les Anciens, plus on apprend à les estimer, plus on sent ce que l'on doit aux Ecrivains qui les ont ont imités. On a dû remarquer aussi que Molière a pris dans cette même Pièce une partie de son *Pourceaugnac.*

*Nota.* Le Portrait de Plaute était le seul morceau de Gravure qui dût trouver place dans cette livraison : quelques recherches que nous ayons faites, il nous a été impossible de le découvrir, & si le hasard nous le procure, nous ne manquerons pas de le donner au Public.

*Fin de la seconde Partie du cinquième Volume.*

*ERRATA de la première Partie du cinquième Volume.*

PAGE 25, ligne 14, n'oubiaient, *lisez* n'oubliaient.
P. 68, ligne 24, C. Caudius, *lisez* C. Claudius.
P. 77, ligne 26, Thémilé, *lisez* Thymélé.
P. 101, ligne 27, en n'employa, *lisez* on n'employa.
P. 109, ligne 14, funéralles *lisez* funérailles.
P. 119, ligne 7, que pas, *lisez* que par.
P. 124, ligne 10, que ne te laisses-tu amuser, *lisez* que ne les laisses-tu s'amuser.
P. 144, ligne 13, confime, *lisez* confirme.

*Seconde Partie.*

P. 155, ligne 14, parassaient, *lisez* paraissaient.
P. 228, ligne 3, de oies, *lisez* des oies.
P. 254, ligne 24, cisceaux, *lisez* ciseaux.
P. 266, ligne 23, à me voilines, *lisez* à mes voisines.
P. 290, ligne 2, dévoloper, *lisez* déveloper.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1779.





